DU

GÉNIE DE L'ART.[1]

Quel est le but de l'art? Je réponds : La beauté. Solution trop élémentaire, dites-vous, et surtout trop antique. Essayons cependant de nous y attacher; elle peut nous mener plus loin qu'il ne paraît. En effet, la beauté, où est-elle? Dans une fleur, reprenez-vous, dans un rayon de soleil, dans le sourire d'une créature mortelle. Oui, sans doute, elle est dans toutes ces choses. Mais qu'elle y est incomplète, puisqu'elle y est périssable! Au lieu de ces objets qui ne vivent qu'un jour, au lieu de cette lueur qui n'a qu'une splendeur empruntée, que serait-ce, si l'on rencontrait quelque part la fleur qui ne se fane jamais, le parfum qui ne se dissipe jamais, le sourire qui jamais ne se convertit en pleurs? Alors seulement, ne le pensez-vous pas? nous toucherions à la beauté, principe et fin de toutes les autres. Or, cette beauté, qui se communique sans s'épuiser, cette splendeur souveraine, sans lever et sans coucher, sans jeunesse et sans vieillesse, quelle peut-elle être, si ce n'est l'image même que vous vous faites de la perfection, que rien ne peut ni outrepasser, ni altérer, ni éclipser, c'est-à-dire l'idée par laquelle vous vous représentez Dieu

(1) Dans notre livraison du 15 avril dernier, en donnant le discours d'ouverture du cours de littérature étrangère que M. Quinet professait à Lyon, nous promettions de suivre les efforts du jeune professeur, qui ont été couronnés de tant de succès. Nous remplissons aujourd'hui notre promesse en publiant le fragment qu'on va lire, et qui sans doute ne sera pas le dernier. (*N. du D.*)

lui-même? Oui, messieurs, n'allons pas plus loin; le Dieu-Esprit, voilà l'éternel modèle qui, sous une forme ou sous une autre, pose éternellement devant la pensée de tout artiste qui mérite ce nom. Ce qui revient à dire que l'art a pour but de représenter par des formes la beauté infinie, de saisir l'immuable dans l'éphémère, d'embrasser l'éternité dans le temps, de peindre l'invisible par le visible. Arrêtons-nous à cette idée, et voyez combien de conséquences en jaillissent comme d'un foyer ardent.

Premièrement, pour exister, l'art n'a pas besoin de l'homme. Avant l'apparition du genre humain sur la terre, l'univers était un grand ouvrage d'art qui publiait la gloire de son auteur. La beauté avait été réalisée et comme incarnée dans la nature naissante. Non, non, ne croyez pas que les premiers poèmes aient été ceux d'Homère ou de Moïse; ne croyez pas davantage que les premières sculptures aient été faites par une main mortelle. Le plus ancien constructeur de temple est celui qui a bâti le monde. De même, voulez-vous savoir quels ont été le premier poème et la première peinture? Il est facile de le dire. Ce furent le premier lever du soleil au sortir du chaos, le premier murmure de la mer en s'informant de ses rivages, le premier frémissement des forêts au toucher de la lumière immaculée; ce fut aussi l'écho de la parole encore vibrante de la création. Voilà la première poésie, le premier tableau dans lesquels a été peint l'Éternel. Nul peuple n'était encore dans le monde, l'idée d'art était déjà complète. L'ouvrage et l'ouvrier étaient en présence l'un de l'autre; et si ces sortes de rapprochemens n'étaient trop souvent arbitraires, on pourrait même ajouter qu'il existait déjà une sorte d'image anticipée de la division des arts; que, dans ce sens, les chaînes des montagnes étaient l'architecture de la nature, les sommets et les pics sculptés par la foudre sa statuaire; les ombres et la lumière, le jour et la nuit, sa peinture; le bruit de la création entière, son harmonie, et l'ensemble de tout cela, sa poésie.

De ce qui précède, il résulte que ni la nature ni l'art ne sont copiés l'un sur l'autre, puisque l'un et l'autre dérivent d'un même original, qui est Dieu. Quel que soit l'objet qu'il veuille représenter, l'art le crée, pour ainsi dire, une seconde fois. Ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture, ne copient servilement une partie du monde extérieur. Ils ne reproduisent pas davantage l'image d'un homme en particulier. Quel est donc le modèle de leur imitation? Je l'ai déjà dit, le beau en soi, le vrai par excellence. Continuons, si l'on veut, de les appeler arts d'imitation, mais ajoutons qu'ils imitent

l'Éternel. Par où l'on voit qu'il faut ranger les artistes en deux familles distinctes : les uns, faits pour l'esclavage, qui copient les formes de l'univers, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher; les autres (ils sont libres et souverains), qui imitent non pas seulement le visage et le corps de la nature, mais ses procédés de formation et son intelligence, pour mieux rivaliser avec elle. On demandait à Raphaël où il trouvait le modèle de ses vierges : « Dans une certaine idée, » répondait-il; et cette idée était le divin qu'il entrevoyait à travers les traits mortels des femmes de Perouge et de Foligno.

De ce principe conclurons-nous que l'art se confond avec la philosophie? Nullement. Celle-ci peut oublier les formes des objets pour ne s'occuper que des idées. L'artiste, au contraire, a deux mondes à régir, le réel et l'idéal; il ne peut ni les détruire l'un par l'autre, ni les résoudre l'un dans l'autre. Il faut qu'il les laisse également subsister, et qu'il fasse sortir l'harmonie de leurs apparentes contradictions. Voilà le miracle qu'il doit constamment accomplir; la gloire est à ce prix. Il aspire à l'infini; mais d'abord il faut qu'il s'enferme en des bornes précises, et la première chose qu'il apprend, est que sa force ne s'accroît qu'à la condition de se limiter elle-même. *Tu n'iras pas plus loin*, c'est là la première leçon donnée par le Créateur à sa créature. Frappé de cette nécessité de se circonscrire, si l'artiste s'attache exclusivement au sentiment du fini, il ne garde plus que la forme et le masque; sous ce masque est le néant. Si, au contraire, il abandonne le réel, pour se livrer sans réserve à l'idéal, il tombe dans le vide. Entre ces deux extrémités se trouvent une foule de nuances qui constituent les différens degrés du vrai, du faux, du mauvais et du pire. Toute œuvre belle est véritablement morale, parce qu'elle exprime l'harmonie du monde et de son auteur. Elle est dans l'équilibre des chôses, dans le plan de la Providence, dans les conditions de la justice éternelle, ou plutôt elle est un abrégé de l'ordre général.

Il suit encore de là que les arts ne sont point, comme on le répète souvent, des objets de caprice et de fantaisie, qu'ils ont, au contraire, plus de réalité qu'aucune des occupations du monde. En effet, je tiens pour réel tout ce qui est vrai, pour chimérique tout ce qui est faux. Le positif est probablement, dans votre opinion, ce qui ne défaille point, ce qui ne périt pas; et, à ce titre, je ne connais rien de moins chimérique que l'immortel, ni rien de plus positif que l'éternel. Mais l'immortel, ce grand mot, est-il fait pour cette créature que l'on appelle l'homme? Oui, messieurs, il est fait pour lui, et c'est à cela

que je voulais arriver. N'avez-vous jamais été frappés de penser que cet être fragile produit de ses mains fragiles des choses qui ne passent pas, qu'il va mourir demain, et qu'il laissera après lui un livre écrit sur l'écorce d'un arbre, une statue, moins que cela, une toile éphémère; et ni les années, ni les siècles n'effaceront les lignes de ce livre; et les empires passeront auprès de ce piédestal, et cette statue restera inébranlable, ou, si elle est renversée, ceux qui viendront bientôt la redresseront, et cette toile que peut déchirer un souffle survivra elle-même à plus d'une race d'hommes. Pourquoi cette immutabilité, si ce n'est parce que, entre toutes les pensées éphémères de son temps, l'artiste s'est attaché à une idée impérissable, souverainement positive, c'est-à-dire à quelque chose de divin, qui, comme un piédestal industructible, soutient son œuvre et l'élève au-dessus des atteintes de la durée. Tout s'altère, tout succombe, tout meurt, excepté elle, qui, même ensevelie, reste belle d'une beauté incorruptible, comme les mathématiques restent vraies d'une vérité éternellement immuable, qui peut être enfouie ou voilée, mais non vieillir ni changer. Le spectateur mobile disparaît; l'art, fondé sur l'éternel, subsiste. En faut-il des exemples? Ils sont partout. La Grèce antique est brisée en pièces, et la statue de sa Niobé est encore à cette heure debout comme une veuve sur un sépulcre. L'empire romain, où est-il? Dans la poussière de la campagne de Rome, et la statue du gladiateur mourant lui survit, qui, de ses lèvres de marbre, sourit à cette disparition de tous les spectateurs du cirque.

Si l'art a pour but la beauté souveraine, il faut encore admettre que, malgré la contrariété des temps, des civilisations, des religions, le même idéal plane sur toute l'humanité. Voilà, en effet, ce qui explique comment le paganisme nous révolte par ses doctrines, et tout ensemble nous subjugue par ses œuvres. Les divinités du passé nous font pitié, leurs temples nous ravissent; contradiction qui devient bien plus choquante, si l'on ajoute que les artistes du moyen-âge, c'est-à-dire les hommes les plus pieux, les plus crédules, les plus enivrés de la foi chrétienne, loin d'éprouver aucune répugnance pour les statues et les images païennes, en ont fait l'objet d'une étude assidue. Quoi! des chrétiens du XIVe siècle, étudier, palper, imiter des idoles retrouvées dans Florence ou dans Pise! les vénérer comme des œuvres sacrées! les inaugurer au fond des temples de l'Invisible! Oui, sans doute; car ils retrouvaient, dans ces formes exquises de l'antiquité, les rayons égarés de l'éternelle beauté qu'ils poursuivaient eux-mêmes à la lueur de la révélation. Dans le vrai,

les écoles grecques et celles du moyen-âge n'ont été en guerre que dans l'esprit des théoriciens de nos jours; voyez, au contraire, par quels sentimens elles s'alliaient, et combien elles étaient d'intelligence. Les artistes grecs s'étaient élevés au-dessus de leur culte; des hauteurs du paganisme, ils avaient entrevu la lueur naissante du christianisme; au milieu même de la sensualité païenne, ils avaient annoncé par avance le miracle de la beauté spirituelle. Ainsi ils tendaient les bras à l'avenir, et ces prophètes de civilisation ont été les médiateurs naturels des peuples et des cultes. N'est-il pas vrai que Virgile, à peine païen, donne la main à Dante, que Sophocle mène à Racine? N'est-il pas vrai que Phidias et Platon se retrouvent, sous d'autres noms, dans l'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange? Et malgré la différence des temps et des lieux, malgré la contrariété des religions qui semble devoir tout rompre, d'où vient que, loin de s'exclure, de se repousser, de se renier, ces hommes s'attirent, s'appellent, s'embrassent à travers l'étendue des siècles? Vous en savez la raison : c'est que tous puisaient leur éclat dans une même source de lumière, leurs beautés particulières dans une même beauté suprême, leurs poèmes dans une même source de poésie; que, séparés et ennemis par tout le reste, ils étaient entrés dans le même règne de l'immuable, où ils se sentaient tous fils du même père, je veux dire du même dieu de l'art, de la beauté et de l'harmonie.

Parvenus à ces termes, nous pouvons déjà, en nous y arrêtant, répondre à cette étonnante question, souvent élevée de nos jours : « L'art est-il mort? la poésie est-elle morte? » Je sais assez que beaucoup de gens écrivent, publient que c'est fait également de l'un et de l'autre; à quoi j'ajoute qu'après avoir passé ma vie à examiner les peuples étrangers, je n'ai trouvé que parmi nous l'expression de ce sentiment de défaillance. Partout ailleurs ces théories de mort passeraient pour insensées. Quoi! messieurs, la poésie est morte, l'art est mort! Certes, voilà une grande nouvelle, et qui vaut bien celle de la mort d'un prince ou d'un roi de la terre, si, comme je l'imagine, l'art est d'aussi bonne lignée qu'aucun d'entre eux. Eh! qui donc a vu, qui donc a fait ses funérailles? Étaient-ce Goethe et Schiller, Châteaubriand et Byron, qui hier menaient le deuil? J'ai peine à croire que ceux qui portent ce message en connaissent toute la grandeur; car enfin savez-vous les conditions qu'il faudrait rassembler pour qu'il fût vrai? La première serait que ce pays lui-même fût près de sa ruine et qu'il portât toutes les marques d'une décrépitude prématurée. Est-ce là ce que vous pensez de ce pays? Encore cette mort de l'état

ne nous suffirait pas; il n'est pas si facile qu'on le croit de corriger le monde de son antique passion pour la beauté. Il faudrait de plus que Dieu eût disparu de la nature et de la conscience des hommes comme un prêtre se retire du temple quand le culte est achevé. Est-ce là ce que vous pensez de Dieu? Oh! si tout cela est vrai, si tous les cœurs sont vides, même de regrets et de désirs, s'il n'y a plus de culte intérieur, plus de patrie, plus de cité, plus de foyers, plus de famille, plus de France, alors, oui, ils ont raison: l'art et la poésie sont dans le même sépulcre que l'état! Le beau moral n'est plus qu'un leurre, et vous tous qui tentez encore d'en retrouver les vestiges, ou par le pinceau, ou par le ciseau, ou par la prose, ou par les vers, écrivains, artistes, sculpteurs, peintres, vous êtes les plus insensés des hommes; pour toujours égarés, sans espoir de retrouver votre chemin, il ne vous reste qu'à vous asseoir à côté les uns des autres, sans plus rien imaginer, sans plus rien oser; car il n'est point de peinture du vide, point d'architecture du néant, point de poésie de ce qui n'est pas, et la mort toute seule est incapable d'enfanter même un rêve dans le tombeau. Mais au contraire, si tout ce que je viens de dire est faux, s'il n'est pas vrai que cette société soit morte (et quelle hypothèse impie!), s'il n'est pas vrai que Dieu ait déserté le monde, tout est sauvé; l'infini nous reste; que vous faut-il de plus? Au lieu d'être des insensés, ceux dont je parlais tout à l'heure, et qui tentent d'entretenir parmi nous la religion de la beauté, ceux-là ont pour eux l'éternelle raison. Ne nous hâtons donc pas de désespérer de l'avenir. Si la vie nous échappe, gardons-nous d'en médire. Surtout ne frustrons pas d'avance les nouveau-nés dans leurs berceaux. Qu'ils grandissent! Ils feront ce que nous n'avons pas su faire.

Je reviens. Si tous les artistes de l'humanité tendent au même but, cette alliance est surtout évidente dans ceux qui appartiennent au même ordre de civilisation. Quelle que soit la différence des procédés, des instrumens, des moyens d'exécution, tous s'attachent dans le même temps à l'imitation du même modèle. Ne me demandez pas ici la définition du beau abstrait et souverain; j'attendrais pour répondre que l'on m'eût donné celle de l'infini, de l'absolu, du vrai suprême. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'idéal des artistes n'est point une abstraction née dans les écoles de philosophie : c'est un dogme vivant, un rayon de la révélation universelle, un objet de foi, une tradition léguée par les ancêtres, et que la liberté de l'art corrige, embellit, ou dénature. En un mot, le culte, la religion nationale, voilà la forme visible de ce modèle invisible. Pour rendre cette vérité

plus palpable, je chercherai un exemple, non pas dans l'antiquité, mais dans les monumens qui nous entourent. Élevons devant nous, par la pensée, une cathédrale. Un nombre prodigieux d'artistes ont concouru à l'achever. Tous sans se connaître ont exprimé, par des moyens différens, une même idée. Le premier art, celui qui soutient tous les autres, est l'architecture. Quel en est le caractère? Cette vaste nef avec ses deux chapelles latérales en forme de croix, et qui figure le corps du Christ dans le sépulcre, ce mystère, ces demi-ténèbres, cette tour principale, qui, image du pouvoir spirituel, monte dans la nue, n'est-ce pas là l'édifice, non de la chair, mais de l'esprit? Approchons. L'architecte n'a pas tout fait. Des statues habitent dans ces niches, peuple de pierre né pour ce monument. La pensée, écrite dans les voûtes et les piliers, reparaît plus visible dans les traits, l'attitude, même dans les plis des vêtemens de ces personnages. Rois, évêques, empereurs qui lisent éternellement sur leurs livres de pierre, dans tous le même esprit rayonne. Quelle macération! quelle humilité! quel ascétisme! Une seule ame respire dans les formes de la sculpture et dans celles de l'architecture. Ce n'est pas assez. La maison de l'Invisible n'est pas seulement une œuvre d'architectes et de statuaires; les peintres y ont aussi mis la main. Elle est revêtue intérieurement des fresques du XIIIe et du XIVe siècle. Ce seront ou les vitraux du Nord, ou les mosaïques des Bysantins, ou plutôt les peintures de Giotto, de Buffalmacco, d'Orcagna, de Fiesole, dans les églises de Toscane. Là encore quel culte de la passion du Golgotha! quel règne de l'esprit! quel dépouillement de la matière et du corps! On ne saurait, il semble, s'insinuer plus avant dans l'empire des ames, et cependant je n'ai point achevé. La merveille est loin d'être accomplie. La cathédrale est muette, elle va parler; la musique va couronner les autres arts. Des chants s'élèveront du milieu du silence des voûtes. Quels seront-ils? Le chant grégorien, le *Dies Iræ*, le *Te Deum;* et l'expression de ces mélodies liturgiques est tellement conforme à celle du monument, que vous diriez que ces chants s'exhalent des lèvres des statues et de la foule des figures des vitraux et des fresques, comme un grand chœur d'êtres surnaturels. Tant il est vrai que le même modèle invisible est apparu à tous les artistes qui ont donné la vie à cet ensemble, architectes, statuaires, peintres, musiciens, et ce modèle est le Christ lui-même.

Qu'ai-je voulu dire par là? N'ai-je voulu qu'amuser un moment vos imaginations? Loin de là, j'ai voulu établir que l'idéal qui règne sur

toute une civilisation est la religion, que c'est elle qui donne à tous les arts d'une même société le même air de famille et d'alliance, en sorte qu'un seul d'entre eux étant connu, on pourrait, en quelque manière, retrouver tous les autres. D'où résulte cette loi générale, que les révolutions dans les arts sont déterminées par les révolutions dans les religions. Voulez-vous donc savoir en combien d'époques se partage l'histoire des arts, commencez par chercher combien il y a eu d'époques dans l'histoire des cultes, et vous aurez vous-mêmes répondu. Autant de fois a changé la figure sous laquelle l'homme s'est représenté la pensée de Dieu, autant de fois a changé son idéal dans les œuvres d'imitation. Aussi les phases principales du développement des religions vont-elles nous servir non-seulement à marquer les phases des révolutions dans les arts, mais à déterminer la nature de chacun d'eux.

Il faut cependant remarquer, avant tout, la différence de la foi et de la poésie, du culte et de l'art. Ce dernier, en réalisant par des formes palpables l'idée de Dieu, telle qu'elle est conçue par les peuples ou imposée par la tradition, l'altère et la transforme inévitablement. D'abord il se contente de copier les types consacrés par le sacerdoce. Il fait en quelque manière partie de la liturgie. Nulle liberté, nulle invention dans le choix ni dans la forme des objets représentés; et plus la foi est profonde, plus l'artiste est asservi. Cependant peu à peu l'imagination se substitue à la coutume. Les formes se perfectionnent en acquérant plus de liberté. Le génie individuel se crée dans le sanctuaire même une croyance particulière; il change, il innove à son gré; il suit, au lieu de la voie des ancêtres, celle qu'il se fraie lui-même, en sorte que l'on peut établir que l'art ne grandit qu'aux dépens de la tradition, et que, né du culte, mais inclinant à l'hérésie, il tend lui-même à détruire son berceau.

Cela posé, la première époque des religions commence en Orient avec l'histoire civile des peuples de la haute Asie : panthéisme visible, infini matériel, culte de la nature, du Dieu-univers, de la création qui n'a point encore éprouvé la souveraineté de l'homme. Par quelle sorte d'art visible cette forme de religion pourra-t-elle être représentée? Il faudrait découvrir un art qui pût s'élever à une certaine perfection sans que la figure de l'homme y laissât son empreinte. En est-il de semblable? Un seul, l'architecture. En effet, ni les colonnes, ni les frontons, ni les portiques, ne sont formés sur le modèle de la figure humaine. Les chapiteaux rappelleront peut-être l'épanouissement des palmiers et des acanthes; les obélisques, les pics de granit

de la vallée d'Égypte. Mais, dans toutes ces choses, c'est la nature toute seule, géologique ou végétale, qui pose devant l'artiste; ce n'est pas l'humanité, absente encore de ses œuvres. Joignez à cela que de tous les arts, l'architecture est celui qui est le mieux approprié au génie d'une société formée en castes. Le plus souvent, il est l'œuvre de générations continues, non celle d'un individu. Tout un peuple met la main aux pyramides; personne n'y laisse son nom; et par cette double raison, tirée de la constitution religieuse et civile, le génie de l'Orient sera représenté par l'architecture. C'est en Orient que cet art atteindra d'abord, avant tous les autres, un genre de sublimité qui hier encore faisait battre des mains l'armée française dans les ruines de Thèbes.

La seconde révolution dans l'histoire des religions a éclaté en Grèce. C'est alors que l'humanité, pour la première fois, s'est adorée elle-même. Quel art reproduira cette phase nouvelle dans l'idée de Dieu? Quel est celui qui saura faire l'apothéose de la créature et mettre l'humanité sur le piédestal? Ai-je besoin de m'expliquer davantage? Ce sera la statuaire. Voilà quel sera l'art de la Grèce, celui qui n'appartiendra véritablement qu'à elle; mais de cette origine même naîtront les lois principales qui devront le régir. Si la statuaire est dans son principe l'apothéose de l'homme, si elle représente le genre humain qui a pris l'Olympe pour piédestal, n'est-ce pas une conséquence nécessaire de diviniser son modèle, de le dépouiller de tout ce qu'il a de changeant, d'éphémère, de mortel? Assurément. Il faut qu'il soit soustrait à toutes les circonstances variables du temps et du lieu, c'est dire en d'autres termes que la statuaire représentera l'humanité nue et abstraite. Elle la revêtira du divin comme d'un manteau. Elle s'attachera à exprimer l'esprit de toute une vie, plutôt qu'un accident particulier. L'objet de son imitation sera l'homme immortalisé et qui, dans son orgueil, a bu déjà le breuvage olympien. Elle voudra pour ses personnages au moins des demi-dieux, quand ce ne seront pas des dieux. En un mot, toute statuaire est une apothéose. Art païen, c'est par le paganisme qu'il atteindra toute sa hauteur.

Chez les Romains, la religion étant, à quelques égards, la même que chez les Grecs, l'art y fut aussi le même en apparence. Seulement il a fléchi, parce que l'idéal avait fléchi avant lui. A l'adoration de l'humanité sur l'Olympe, ils avaient substitué le culte de la cité politique. Aussi, les arts dans lesquels ils ont été véritablement inventeurs sont ceux qui ont servi à décorer la ville, non pas de statues et de temples, mais de portes, de voies, de colonnes triomphales,

monumens qui marquaient l'apothéose de la cité, et qui faisaient de Rome la ville éternelle ou la demeure des dieux terrestres.

Avec le christianisme, une nouvelle révolution religieuse est consommée : cette révolution en fait éclater une autre dans les arts ; elle produit même, en quelque manière, un art nouveau. L'humanité, jusque-là divinisée par les Grecs, abdique devant le créateur; elle ne règne plus sous les traits de Jupiter. La sensualité païenne est condamnée; le crucifix est l'emblème de ce nouvel idéal, et un art moins sensuel, puisqu'il ne relève que du sens de la vue, devient, par excellence, celui des temps chrétiens : c'est la peinture. Que reste-t-il de l'apothéose de l'homme? Les personnages n'apparaissent plus exhaussés sur un piédestal supérieur à tout l'univers visible. Ils ne vivent pas dans une éternelle immobilité, ni dans le repos céleste de l'empyrée. Au contraire, ils sont en proie à toutes les agitations de la vie terrestre, environnés de tous les détails qui déterminent le mieux l'impression du temps et du lieu; l'homme n'est plus considéré abstraitement; c'est un certain homme dans un moment particulier. De là vient que tout ce qui sert à fixer le caractère individuel est du domaine de cet art, le costume, la couleur, le ton des objets; et la personne divine et humaine, après avoir été consacrée par le christianisme, a ainsi fondé chez les modernes le règne de la peinture.

De plus, le christianisme a sinon créé, au moins révélé le génie de la musique, le plus spirituel des arts, puisqu'on dirait qu'il arrive jusqu'à l'ame, comme la voix du Dieu-Esprit, sans l'intermédiaire des sens. Le protestantisme qui, dès l'origine, a exclu du temple les autres arts, a conservé et développé ce dernier. C'est, au reste, celui qui de tous peut le mieux se passer d'une croyance formelle et d'un symbole fixé par la tradition. Son époque de perfection n'est pas celle de la foi; c'est l'époque de la philosophie. Mozart et Beethoven sont les contemporains de Kant et de Hegel.

Enfin, au faîte des arts s'élève la poésie, qui jusqu'à un certain point les embrasse tous. Elle est architecture, car elle construit et édifie; sculpture et peinture, car elle met en relief et montre aux yeux de la pensée le monde intelligible; surtout elle est musique et harmonie, et c'est là son essence. Avec elle s'achève l'échelle de la beauté visible. Si l'on veut monter plus haut, on demande à l'art ce que la morale et la religion peuvent seules donner. Dans cette confusion se trouve l'abîme, avec lui le vertige. Toute poésie qui veut dépasser ses limites naturelles défaille dans le vide; franchissant le dogme, elle tombe dans le rêve. Après le développement régulier de

la poésie grecque dans Athènes, la ville de la beauté, vient le développement extrême et anormal dans Alexandrie, la ville du mysticisme.

Non-seulement la poésie a des rapports généraux avec tous les autres arts: elle se divise en plusieurs genres, qui ont chacun une analogie particulière avec l'architecture, la sculpture ou la peinture. Premièrement, sous sa forme la plus instinctive, elle est lyrique. C'est le premier cri de l'humanité éveillée dans l'infini. Elle chante l'Éternel à l'exclusion des temps, le Dieu sans la créature, l'être en soi plutôt que les êtres en particulier. C'est par là que toute civilisation commence; poésie du temple et de la cathédrale, la seule que voulût admettre Platon dans sa république, elle s'assortit à l'architecture religieuse. Ses stances s'élèvent comme des colonnes sacrées. Elle est faite pour retentir dans le sanctuaire; c'est là qu'elle est à sa place et qu'elle a toute sa valeur. Ce poème est celui de l'ordre sacerdotal; là où la théocratie a manqué, comme dans Rome, cette poésie de l'hymne a été artificielle, ou n'a pas même essayé de paraître.

En second lieu, la poésie est épique. Elle érige l'homme sur le piédestal; elle l'adore à demi. Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'elle considère ses personnages au même point de vue que la statuaire? Elle les grandit, elle les exhausse, elle leur donne douze coudées. Aussi la plupart des lois de l'une s'appliquent-elles à l'autre. Il ne suffit pas à l'épopée que ses personnages soient grands; aidée du merveilleux, elle en fait des demi-dieux. Comme, au reste, ce genre de poésie vit surtout de souvenirs, il naît principalement dans les époques fécondes en traditions de famille. Or, quel genre d'esprit perpétue le mieux les traditions? N'est-ce pas l'esprit aristocratique? Aussi, examinez l'un après l'autre tous les héros de l'épopée héroïque; vous n'en trouverez pas un seul qui n'appartienne à la caste militaire ou noble. Achille, Énée, le Cid, Arthus, Charlemagne, aucun d'eux n'est sorti de la classe inférieure du peuple. L'épopée héroïque a été le chant de la classe militaire des Indiens, des Grecs, de la féodalité chrétienne. C'est le poème naturel de toute aristocratie.

Au contraire, le poème dramatique est l'œuvre de la démocratie. Partout le drame a grandi avec elle. Le théâtre se développe en Grèce dans la démocratie des Ioniens, plutôt que dans l'aristocratie des Doriens. Chez les modernes, il éclate, non pas au sein de la race féodale, mais dans la suprême égalité de l'église. Les mystères se jouent d'abord dans les cathédrales. Composée pour les barons, l'épopée du moyen-âge a surtout été chantée et psalmodiée dans les châteaux forts. Le drame a toujours été fait pour le peuple. En Orient, chez les Indoux, on l'excluait du rang des livres sacrés. En Occi-

dent, il n'y a point de drame véritable tant que durent les institutions du moyen-âge. Ce poème n'est arrivé à sa perfection que depuis deux siècles, c'est-à-dire depuis l'émancipation de la démocratie. Au reste, si le drame a quelque analogie avec l'un des arts dont j'ai parlé plus haut, évidemment son alliance est avec la peinture; ni la comédie, ni la tragédie, ne changent leurs personnages en demi-dieux, à l'imitation de la statuaire et de l'épopée. Elles leur laissent leur génie personnel, souvent même leur laideur ou physique ou morale; en sorte que la peinture est un drame muet, comme le poème dramatique est une peinture vivante.

Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, tels sont les degrés par lesquels il est donné à l'imagination humaine de tendre jusqu'à l'immortelle beauté. C'est là l'échelle de Jacob sur laquelle s'élèvent constamment les rêves de l'esprit de l'homme. D'un côté, elle s'appuie sur la terre; de l'autre, elle touche au ciel. Mais sont-ce là, en effet, tous les arts par lesquels on peut gravir vers la beauté divine? Je crains bien d'avoir omis le premier et le plus important de tous. Les modernes n'y pensent guère dans leurs théories; les anciens n'avaient garde de l'oublier jamais. Et cet art souverain, quel peut-il être si ce n'est celui de la sagesse, de la justice, de la vertu, ou, pour tout comprendre à la fois, l'art de la vie? En effet, toute vie humaine n'est-elle pas en soi une œuvre d'art? Chaque homme, en naissant, n'apporte-t-il pas dans son cœur un certain idéal de beauté morale qu'il doit peu à peu révéler, exprimer, réaliser par ses œuvres? Je ne cacherai pas la moitié de ma pensée; oui, il y a du Phidias dans chacun de vous, parce qu'il y a du Phidias dans toute créature morale. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. Le juste, c'est-à-dire celui qui règle ses actions sur un modèle divin, celui qui sait, quand il le faut, dépouiller la vie mortelle, comme le sculpteur dépouille le marbre, pour atteindre la statue intérieure, Socrate buvant la ciguë, saint Louis sur le lit de cendre, Jeanne d'Arc dans la mêlée, qui nommerai-je encore? Napoléon, dites-vous? non pas Napoléon empereur, mais Napoléon sur le pont d'Arcole; en un mot, quelque nom que vous leur donniez, le héros et le saint, voilà le dernier terme et le comble de la beauté sur terre. Voilà le poème, le tableau, l'harmonie par excellence; car c'est une harmonie vivante, un poème vivant. L'œuvre et l'ouvrier sont intimement unis et confondus; il n'y a rien au-delà, si ce n'est Dieu lui-même.

E. QUINET.

HOMMES ILLUSTRES

DE LA RENAISSANCE.

III.

MÉLANCTHON.[1]

VII. — MÉLANCTHON A LA DIÈTE D'AUGSBOURG.

Au mois d'avril 1530, Luther reçut de l'électeur de Saxe une lettre qui lui mandait de se concerter avec ses collègues Justus Jonas et maître Philippe Mélancthon, pour que les cours fussent continués en leur absence à l'académie de Wittemberg, et qu'ils se tinssent prêts à le joindre à Cobourg, où il attendait qu'on décidât de quelle façon chaque parti exposerait son opinion à la diète d'Augsbourg.

Les magistrats de cette ville envoyèrent à l'électeur un sauf-conduit dont les termes excluaient Luther, car il y était dit : « Nous en exceptons toute personne qui aurait rompu la paix de sa majesté impériale, notre pouvoir n'allant pas jusqu'à donner protection à ceux que l'empereur a condamnés. » Allusion assez claire aux édits

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

de Worms, qui n'avaient pas cessé d'être en vigueur, quoique les guerres de Charles-Quint en eussent fort relâché l'exécution.

L'électeur continua sa route jusqu'à Augsbourg, n'emmenant avec lui que Jonas et Mélancthon. Pour Luther, il reçut l'ordre de demeurer. On lui donna de vagues raisons. La vraie était que l'électeur craignait pour sa personne : mais on la lui cacha, de peur qu'il n'y vît une marque de défiance dans la bonté de la cause, et que, par un coup de fougue, il ne vînt à Augsbourg malgré tout le monde. Du reste, il fut convenu que rien ne se ferait sans ses avis.

Au préalable et à tout évènement, l'électeur avait voulu qu'un formulaire des églises saxonnes fût rédigé à Cobourg. On chargea Mélancthon de ce soin. La rédaction définitive avait été subordonnée aux circonstances encore imprévues qui devaient marquer la diète d'Augsbourg.

Au commencement du mois de juin 1530, tous les princes et états qui devaient composer la diète étaient successivement arrivés, et attendaient Charles-Quint. Chacun s'était fait accompagner ou représenter par ses prédicateurs, lesquels abondaient des deux côtés. George, duc de Saxe, entre autres, en avait amené une voiture pleine. Dans cette confusion d'opinions, d'hommes et d'intérêts si divers, les bruits les plus étranges et les plus contradictoires avaient tour à tour crédit. L'arrivée de Charles-Quint, ses dispositions, ses projets, ceux de sa cour, en étaient la matière. Les uns annonçaient qu'il venait sans parti pris, avec l'intention d'examiner à fond la querelle, et de corriger ce qu'il trouverait d'excessif dans les deux partis; les autres le disaient prêt à écraser la réforme par les armes, et déjà engagé par serment à cette œuvre d'extermination. On ne faisait pas moins de conjectures, ni de moins contradictoires, sur les théologiens et les négociateurs dont il s'était fait suivre. Toutefois on s'accordait à fonder des espérances sur le crédit et la modération bien connue de son chancelier, Mercurinus Gattinara, lequel avait du penchant pour les réformateurs, à cause des lettres, dont le goût lui était commun avec les principaux d'entre eux. Chacun s'alarmait ou se réjouissait selon les bruits auxquels il ajoutait foi. Les timides travaillaient à la paix; les hommes décidés ne prétendaient pas moins, protestans, qu'à intimider Charles-Quint; catholiques, qu'à lui arracher des édits violens et des déclarations de guerre.

Ces espérances ou ces craintes se trahissaient dans les nombreux prêches qui se faisaient à Augsbourg. Il fallait bien occuper tant de prédicateurs, tous impatiens de se faire entendre, les uns par ardeur

religieuse, les autres pour se faire distinguer. Tous ces prêches remuaient la ville, convertie tout à coup en un vaste auditoire, et les magistrats avaient fort à faire pour maintenir l'ordre dans cette foule qui désertait ses travaux, et se pressait autour des chaires pour s'abreuver de ces nouveautés enivrantes. Les princes y assistaient, entre autres le landgrave de Hesse, lequel écoutait volontiers maître Michel, l'un des sacramentaires.

La ville avait équipé huit cents hommes, tant fantassins que cavaliers, tous habillés de velours et de soie, et un bon nombre cuirassés. En outre, on avait dressé des barrières et tendu des chaînes dans les rues, en cas d'émeutes du soldat ou du peuple. Charles-Quint, averti de ces précautions, en prit de l'ombrage, et exprima des méfiances. Le sénat répondit que l'établissement de chaînes et de barrières avait été résolu depuis dix ans, et que, quant aux soldats, ils n'avaient été équipés que pour fêter l'empereur. Charles-Quint insista. Il voulut faire des épurations dans cette troupe, remplir les vides par des hommes à lui, et faire prêter à tous serment de fidélité à l'empereur. Le sénat aima mieux un licenciement général.

Au reste, l'empereur en usait avec la ville d'Augsbourg comme il eût fait d'une ville de ses Espagnes. Ses fourriers arrachaient des auberges les écussons des princes, et prenaient possession, au nom de l'empereur, de tous les logemens qui leur convenaient. On le disait, quant à lui, arrêté dans les états romains par le manque d'argent. Il attendait celui de France, dont le premier terme, selon les derniers traités, devait échoir à la Pentecôte. Mais n'est-il pas plus vraisemblable que ce retard était calculé, et que l'empereur voulait arriver au milieu de partis épuisés par des discussions préliminaires, pensant que la fatigue générale, en faisant désirer sa médiation, la rendrait plus facile?

Quoi qu'il en soit, on anticipait sur la diète en agitant, soit dans les églises, soit dans les conciliabules, toutes les questions qui devaient y être débattues. Pour les prêches en particulier, on délibérait à quel prix il faudrait en revendiquer le libre usage, au cas où il plût à l'empereur de l'interdire. Le plus grand nombre penchait pour la désobéissance, les zwingliens surtout, qui avaient le plus d'intérêt au maintien des prêches, étant l'extrême parti de la réforme, et ayant plus besoin que les autres de l'acclamation populaire. L'église saxonne aurait vu sans déplaisir l'interdiction des prêches zwingliens : mais, en la souffrant, n'invitait-elle pas l'empereur à supprimer les siens? On discutait tous les cas. Ou Charles-Quint interdirait tous les

prêches quelconques publics ou privés, ou il bornerait l'interdiction aux prêches publics, ou enfin, de concert avec tous les états et ordres de l'empire, il en prononcerait une absolue et sans restrictions. Devrait-on résister? De quelle manière et jusqu'où?

Une consultation présentée à l'électeur par ses théologiens portait que, dans tous les cas, il fallait se soumettre; qu'à la vérité ce serait l'obéissance de prisonniers qui ne peuvent pas résister, mais qu'il valait mieux s'y résigner, la ville étant à l'empereur, que de montrer qu'on se défiait de la cause; qu'à cet égard, ni prières ni menaces ne devaient déterminer l'électeur à quitter Augsbourg avant d'avoir fait connaître la profession de foi saxonne à l'empereur et à l'empire.

Cette consultation, où l'on reconnaît la marque de Luther dans la recommandation de ne laisser soupçonner à aucun prix qu'on se défie de la cause, avait été rédigée par Mélancthon. C'est lui qu'on avait chargé de dresser toutes les délibérations des théologiens saxons sur les questions subsidiaires qui s'agitaient, et généralement sur toutes les décisions que pouvaient rendre nécessaires les dispositions présumées de Charles-Quint. Et comme toutes ces délibérations étaient communiquées à tous les adhérens de l'église saxonne, lesquels formaient la majorité du parti protestant, de fait Mélancthon était la plume et le négociateur de ce parti. Il servait de lien entre les princes et les états confédérés, que distinguaient et que pouvaient séparer dans l'occasion des caractères et des intérêts très divers, aussi bien qu'entre leurs théologiens, non moins partagés, et qu'il fallait ménager pour ne pas les précipiter vers les partis extrêmes. La plupart n'y étaient que trop portés, d'abord parce que la discipline était plus relâchée et les amours-propres moins contraints; ensuite parce qu'en s'éloignant de Luther et en l'exagérant, chacun croyait faire dater de soi la vraie réforme ou en marquer une des phases. Mélancthon pouvait seul sauver la doctrine des mains de tant d'amis qui l'eussent déchirée et mise en pièces pour en attirer à eux l'interprétation officielle et le gouvernement. Il y mettait d'ailleurs tant de modestie, qu'on adhérait volontiers à des éclaircissemens qu'il ne donnait ni comme son invention, ni comme un secret.

Dans l'intervalle, il préparait cette confession, dont le fonds avait été arrêté à Cobourg entre Luther et les autres théologiens de l'électeur. Depuis lors, il avait fallu la refondre et l'éclaircir, afin de la faire accepter de toutes les nuances de la réforme. La tâche était immense. Il fallait une rédaction nette et sans équivoque, car Mélancthon n'eût pas consenti à prêter sa plume à une œuvre de sophisterie

et d'hypocrisie; et néanmoins cette rédaction, tantôt par des omissions calculées, tantôt par la généralité des termes, devait laisser quelque part aux dissidens, lesquels voulaient bien ajourner leurs prétentions et leurs espérances, mais non les voir formellement exclues du corps du nouvel Évangile, à titre d'hérésies. Mélancthon donnait tout le premier l'exemple de ces transactions, que du reste l'opiniâtreté des catholiques rendit faciles; car, qui pouvait penser à disputer pour les conséquences ultérieures d'une opinion dont ceux-ci ne voulaient même pas accepter le principe? Je cherche vainement, dans l'article sur la pénitence, la *crainte servile* de Mélancthon ; il en avait fait le sacrifice à l'intérêt commun.

Les plus grandes difficultés lui venaient de Luther et du landgrave de Hesse. C'étaient deux rudes maîtres, surtout pour un homme qui savait peut-être encore moins servir que résister. Luther, enchaîné à Cobourg, en proie à des douleurs de tête qu'il compare, dans son langage plein de figures, à des tourbillons de vent, supportait mal que les affaires se fissent sans lui, et n'était content ni de commander de si loin, ni qu'on lui obéît avec liberté. Quant au landgrave, comme il voulait la guerre, il favorisait les zwingliens, qui y poussaient et qui la déclaraient presque à l'empereur dans leurs prêches. Or, Mélancthon avait à faire souscrire à sa confession Luther, qui, selon ses lettres à l'électeur, ne pouvait marcher si doucement et à si petit bruit, et qui ne se reconnaissait, ni dans la simplicité pratique des interprétations, ni dans le ton modéré et égal dont elles étaient présentées. Il avait à obtenir l'adhésion du landgrave, pour qui c'était trop peu qu'on eût omis de parler des sacramentaires, que l'église saxonne assimilait dans le fond aux anabaptistes, les seuls sectaires contemporains réprouvés nommément par la confession. Le landgrave eût voulu plus, et sinon qu'on substituât leur article particulier sur l'eucharistie à celui des églises saxonnes, du moins qu'on sophistiquât sur ce dernier, de manière à y faire entrer le sens littéral, qui était celui des églises saxonnes, avec le sens figuré, qui était celui des sacramentaires. Mélancthon n'ayant pas de prise sur cet esprit ardent, d'autant plus opiniâtre qu'il défendait, sous des dissentimens théologiques, une politique déjà résolue, chargea Luther de le faire revenir. La peur qu'eut celui-ci des dispositions des zwingliens du landgrave le rapprocha du terme moyen que proposait Mélancthon. Il y attira bientôt ce prince, lequel souscrivit enfin, avec des réserves sur l'eucharistie, à la confession, aussi bien que Bucer, le représentant de l'église de Strasbourg, dont l'esprit subtil

et insidieux (1) avait imaginé une quatrième interprétation des paroles de Jésus-Christ, dans la cène, entre le sens littéral diversement expliqué par les catholiques et les luthériens, et le sens figuré défendu par Zwingle et son église.

Toutes ces négociations étaient pendantes quand Charles-Quint arriva. Il fit son entrée à Augsbourg, le 16 juin 1530, sur le soir, accompagné de tous les princes qui étaient allés au-devant de lui par honneur. En avant de l'empereur marchait l'électeur de Saxe, portant l'épée, selon le privilége de son rang. Charles avait avec lui Ferdinand, son frère, roi des Romains, et le cardinal Campège, venu à la diète en qualité de légat apostolique. On reporta sur ce prélat, estimé pour sa modération, les espérances qu'on avait conçues de Mercurinus Gattinara, mort quelques jours auparavant. Campège trompa ces espérances; il était venu avec la mission de conseiller à Charles-Quint l'emploi de la force; il remplit cette mission jusqu'à la fin de la diète.

A peine arrivé, l'empereur fit appeler les trois princes évangéliques, l'électeur de Saxe, George, margrave de Brandebourg, et le landgrave de Hesse. Il n'avait auprès de lui que Ferdinand son frère, lequel, parlant habituellement l'allemand, lui servait d'interprète. Il leur demanda de faire cesser tous les prêches à Augsbourg. Ceux-ci répondirent que ce serait paraître nier le nouvel Évangile, si, avant toute discussion, ils supprimaient les prêches. Charles leur donna jusqu'au lendemain matin pour en délibérer.

Ils demandèrent dans la nuit une consultation à leurs théologiens. Mélancthon conseilla d'obéir. La principale raison qu'il en donnait, d'accord avec Luther, à savoir que, la ville appartenant à l'empereur, les princes et les théologiens n'y étaient qu'à titre d'hôtes, en cachait une plus sérieuse. Dans le fond, il tenait médiocrement à ce que les prêches fussent libres, cette liberté ne servant guère qu'à obscurcir les questions et à irriter les esprits. Mélancthon voulait circonscrire le débat au petit cercle des doctes, et ne regrettait pas qu'on fermât l'une des voies par où les hommes impatiens et sans lumières se jetaient dans des discussions qui portaient déjà la paix et la guerre.

Mais son avis ne fut pas suivi. Le matin, les princes se rendirent auprès de l'empereur, et renouvelèrent leur réponse de la veille, qu'il n'était point juste de les priver de la parole de Dieu, et que

(1) On lui donnait dans le parti l'épithète de *Vulpinus*.

cette exigence de César était contraire aux lettres de convocation qu'ils avaient reçues pour la diète. A de nouvelles insistances de Charles ils opposèrent de nouveaux refus, et les prêches particuliers continuèrent à Augsbourg.

Charles, trouvant sur ce point la résistance trop forte et n'étant ni disposé ni prêt à agir par les armes dès le début, demanda aux princes de l'accompagner à la procession du Saint-Sacrement qui devait avoir lieu le jour même; qu'ils le fissent du moins pour honorer Dieu. C'était leur demander de trancher par une manifestation extérieure et publique l'une des questions sur lesquelles il s'était amassé le plus de controverses, et préparé le plus de résistances. Ils refusèrent, non sans y mettre toutes les formes de la déférence et du respect. Charles laissa échapper des menaces, et on put croire, à la violence de son indignation, que la diète n'irait pas plus loin. Une transaction apaisa tout. Il fut convenu que les prêches papistes comme les prêches évangéliques seraient supprimés, que toutefois l'empereur pourrait instituer des prédicateurs étrangers aux deux partis, lesquels enseigneraient l'Évangile sans commentaires. « Nous attendons, écrivait plaisamment Brentius, une chimère ou quelque animal tenant du cerf ou du bouc. » Il y eut un grand empressement à ce premier prêche, qui ne devait être ni papiste ni évangélique. « Nous étions là, ajoute Brentius, l'oreille tendue; mais nous n'avons entendu qu'une simple lecture du texte de l'Évangile : seulement le prédicateur a commencé cette lecture par des prières communes pour les vivans et les morts, et l'a terminée par une confession générale. Vous avez là un prédicateur qui n'est ni papiste ni évangélique, mais qui s'en tient au texte nu (1). »

Le 20 juin, une messe du Saint-Esprit fut célébrée dans la cathédrale d'Augsbourg, en grande pompe, avec chant et musique d'orgue. Avant la fin de la messe, un prédicateur attaché à la légation apostolique, Vincent Pimpinelli, prononça un discours devant l'empereur et les princes, lesquels étaient assis dans le chœur, qui était fermé. Il invita Charles-Quint et Ferdinand à s'unir pour détruire l'hérésie, et pour ramener toute l'Allemagne sous le joug de l'ancienne discipline romaine. Les réformés répandus dans l'église entendirent des éclats de voix, mais ne purent saisir le sens du discours. Ce fut par le margrave George, lequel savait assez de latin pour comprendre celui de Vincent Pimpinelli, qu'ils connurent dans quel esprit l'orateur avait parlé.

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 729.

Pendant ces difficultés subsidiaires, Mélancthon était appliqué sans relâche à l'œuvre principale, qui était la confession du parti. Il y avait à pourvoir à deux choses à la fois : accommoder la rédaction aux opinions de tous ses coreligionnaires, et négocier pour que Charles-Quint en permît la lecture. C'est dans ce dernier but qu'il s'était rapproché de quelques-uns des secrétaires espagnols de l'empereur, et en particulier de Valdésius, qui avait du crédit. Les choses étaient allées assez loin pour qu'il crût pouvoir proposer de substituer à une lecture publique de simples communications à César, par l'entrêmise de son secrétaire. L'électeur, son maître, décida que la confession serait lue comme elle avait été dressée. Mélancthon, qui voulait la paix, y retouchait sans cesse, le plus souvent d'accord avec ses coreligionnaires, lesquels lui reprochaient ensuite ce qu'ils s'étaient laissé arracher, quelquefois de son propre mouvement, dans certains détails où l'âpreté de l'expression aurait pu effaroucher les adversaires. « J'y aurais fait bien plus de changemens, écrivait-il à Camérarius, si nos amis me l'eussent permis ; car, bien loin que je pense que l'écrit soit plus doux qu'il ne convient, j'ai grand'peur qu'on ne s'offense de notre liberté (1). »

Sa tâche était d'autant plus difficile, que Luther, en cessant tout à coup de lui écrire, avait paru désavouer tout ce qui se faisait à Augsbourg. Cette brusque interruption avait eu de l'éclat. Mélancthon s'en plaignit avec douceur et humilité ; mais Luther ne voulut pas même recevoir ses lettres. Il fallut qu'il priât Théodorus Vitus, leur ami commun, resté près de Luther, de les lui lire malgré lui, et il les envoyait décachetées, afin que Vitus en prît d'abord connaissance et s'assurât qu'elles étaient assez humbles pour apaiser l'impérieux docteur. Une fois il lui en fit porter une par un messager à ses frais. « Vous savez, lui écrivait-il, les dangers que nous courons tous, et combien nous avons besoin de vos conseils et de vos consolations. On ne fait rien que par vos directions : quel sera notre péril si vous nous abandonnez ? » La raison de Luther était que Mélancthon ne lui écrivait pas assez souvent. C'était trop peu pour lui d'une lettre par semaine ; il voulait qu'on fût de son avis, et qu'on ne fît pas un pas en avant sans l'en avertir. Ajoutez-y un peu de jalousie de n'être pas présent aux décisions, et de ce qu'il fallait en prendre fréquemment qui ne laissaient pas le temps de le consulter, et peut-être quelque souci secret de l'importance croissante de Mélancthon, qui, quoique n'ayant aucune prétention à être le chef du parti, parut, en certaines occa-

(1) *Corp. ref.*, tom. II, n° 710.

sions, ne manquer d'aucune des qualités d'un chef, et fit murmurer, parmi ses coreligionnaires même, contre sa tyrannie (1).

Enfin Charles-Quint consentit à entendre la confession des églises saxonnes, non publiquement, mais dans son palais. Tous les princes et ordres de l'empire étaient présens. Charles, selon les uns, s'y montra assez attentif; selon d'autres, il y dormit. L'évêque d'Augsbourg, saisi de la clarté de cette théologie, de la profondeur de ce savoir, de cette défense sans déclamation et sans sophisterie, s'échappa jusqu'à dire : « Ce qui a été lu est vrai, est la pure vérité. » Le cardinal de Saltzbourg n'en pensait guère moins favorablement; mais la cause lui déplaisait en raison de l'homme qui l'avait soulevée, et il ne voulait pas de la réforme parce que le réformateur était un moine marié.

Pour les princes évangéliques, c'était peu de chose d'avoir obtenu qu'on entendît l'exposition de leur doctrine; pour Charles-Quint et les catholiques, en avoir souffert la lecture, c'était une concession pleine d'embarras. Fallait-il engager une discussion avec un parti qui avait si évidemment l'avantage du savoir, et des amis secrets jusque dans la cour intime de l'empereur? Faber, Jean de Eck, les seuls d'entre les catholiques qui pussent soutenir la discussion publique, s'agitaient pour l'empêcher, soit par intrigue de parti, soit par crainte d'avoir le dessous. Les princes ne la demandaient que plus vivement, ayant l'avantage de pouvoir mettre de la modération en réclamant ce que l'empereur avait promis, et de paraître venus à la diète moins pour attaquer que pour se défendre. Charles-Quint ne savait à quoi se résoudre. Le fonds du débat l'intéressait médiocrement, et je suis plus porté à croire avec Brentius qu'il dormit à la lecture de la confession, qu'avec Jonas, qu'il l'écouta assez attentivement. Il n'avait pas l'ardeur religieuse qui fait qu'on se décide, quoique au hasard; et, loin de partager la chaleur catholique de son frère Ferdinand, il s'appliquait à la tempérer. Placé entre deux partis dont il n'était pas prudent de satisfaire l'un, et dont il eût été dangereux de trop mécontenter l'autre, il montra jusqu'où allaient son irrésolution et ses doutes en écrivant à Érasme de venir à Augsbourg. On comprend, de reste, que celui-ci ne manqua pas de raisons très fortes pour rester à Bâle.

Cependant les catholiques prodiguaient les menaces, probablement de l'aveu de l'empereur, qui n'empêchait pas qu'on essayât de ce moyen. On en espérait l'effet, surtout sur Mélancthon, qu'on croyait

(1) *Corp. ref.*, tom. II. — *Correspondance allemande des députés de Nuremberg*.

craintif parce qu'il était pacifique, et inquiet pour sa personne, quand il ne l'était que pour la cause. Il en donna une preuve, qu'aurait pu lui envier Luther. Après la lecture publique de la confession, il est appelé tout à coup par le cardinal Campège. On lui dit que l'empereur jettera plutôt tous les états dans la guerre que de supporter cet outrage. En même temps plusieurs personnes d'autorité le pressent avec menaces de céder et de faire céder ses amis. « Nous ne pouvons céder, dit-il, ni déserter la vérité; mais nous prions nos adversaires, au nom de Dieu et du Christ, de nous pardonner et de souffrir que nous gardions notre croyance. — Je ne le puis, je ne le puis, interrompit Campège; les clés sont infaillibles. —Eh bien! reprit Mélancthon, nous remettrons notre cause entre les mains de Dieu. S'il est pour nous, qui sera contre nous (1)? »

Mais cet éclat ne lui convenait pas. Homme simple et ennemi du bruit, ne tirant aucune force de son imagination, et n'ayant pas, comme Luther, une tête « où tourbillonnaient les vents, » il ne soutenait pas long-temps même le courage vrai qu'il montra devant Campège, pour peu que ce courage prît l'air d'un rôle. Au sortir de ces scènes violentes, après des entrevues où Campège et d'autres le faisaient appeler, vers le milieu de la nuit, comme pour profiter du trouble de ses sens, il rentrait chez lui accablé et en proie à une mélancolie qui se communiquait à ses coreligionnaires. Dans cette espèce de passion, pour parler le langage énergique de l'un d'entre eux, tout ce qu'il pensait, disait, écrivait ou faisait, ne rendait pas la cause meilleure. C'est dans un de ces accès de désespoir qu'il écrivit au cardinal Campège une lettre, dissimulée par ses amis, omise ou très altérée dans les recueils, presque niée par lui, quoiqu'elle soit marquée de ses plus nobles qualités, où il affaiblissait, sans toutefois la désavouer, une autre lettre écrite officiellement le même jour au cardinal par les princes, et qu'il avait très probablement rédigée. « Nous n'avons, lui écrit-il, aucun dogme qui diffère de *l'église romaine*. Nous avons même réprimé plusieurs novateurs, pour avoir essayé de répandre des doctrines pernicieuses, et il en existe des témoignages publics. Nous sommes prêts à obéir à *l'église romaine*, pourvu qu'usant de cette clémence qu'elle a toujours montrée envers les peuples, elle consente, soit à dissimuler, soit à per-

(1) *Oraison funèbre de Mélancthon*, par Vitus Winshemius. — On a fait de cette belle parole : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » la devise de Mélancthon. Tous ses portraits portent cet exergue.

mettre un très petit nombre de changemens, que, le voulussions-nous, nous ne pourrions empêcher... Nous n'avons attiré sur nous tant de haines que parce que nous défendons avec constance les doctrines de *l'église romaine*. Cette foi en Christ et dans *l'église romaine*, nous y persévérerons, s'il plaît à Dieu, jusqu'au dernier soupir, dussiez-vous ne pas nous recevoir en grace. »

On regrette d'avoir à remarquer dans cette lettre la substitution du terme trop souvent répété d'*église romaine* à celui d'église catholique, dont se sert la lettre officielle. On y peut blâmer aussi quelque affectation, soit à protester d'une obéissance dont Mélancthon savait bien ne pouvoir répondre, soit à réduire et à rapetisser les changemens introduits par la réforme. Ce fut une erreur de conduite dans un moment de découragement plutôt qu'une lâcheté intéressée. Cette fois encore Mélancthon s'immolait à la cause commune; mais un sacrifice inutile est une faute.

Pendant cette lutte, dont il suivait tous les incidens, Luther, enfermé à Cobourg, priait avec une ardeur effrayante. « Je prierai et je pleurerai, écrit-il, jusqu'à ce que je sache que mes cris ont été entendus dans le ciel. » Et ailleurs, à Spalatin : « Quant à moi, qui suis un ermite et comme une terre sans eau, il ne peut rien germer en moi qui soit digne de vous être écrit, si ce n'est que, par mes gémissemens et mes soupirs, et par toutes les forces du geste et du discours, je monte dans le ciel, et je frappe, quoique indigne, aux portes de celui qui a dit : Il sera ouvert à celui qui frappe (1). »

Dans une lettre à Mélancthon, Vitus raconte des choses étranges de l'audace et de la confiance de ces prières. Je le laisse parler. « Il ne s'écoule pas un jour, dit-il, dont Luther ne passe en oraison au moins trois des heures les plus favorables à l'étude. Il m'est arrivé une fois de l'entendre prier ainsi. Bon Dieu! quelle spiritualité, quelle foi dans ses paroles! Les demandes sont si respectueuses, qu'on voit bien qu'il parle à Dieu; elles sont si pleines d'espoir et de confiance, qu'il semble qu'il parle à un père et à un ami. « Je sais, disait-il, que tu « es notre père et notre Dieu; je suis donc assuré que tu perdras les « persécuteurs de tes enfans. Que si tu ne le fais, ton péril est lié au « nôtre. Tu nous défendras donc. » J'étais debout, à quelque distance, l'entendant prier à peu près en ces termes, et je me sentais moi-même transporté d'un mouvement étrange, pendant qu'il s'entretenait ainsi avec Dieu, d'un ton si amical, si grave, si respectueux, et

(1) *Lettres de Luther.*

qu'il le pressait par tant de promesses tirées des psaumes, qu'il semblait assuré que tout ce qu'il demandait allait arriver (1). »

On proposait, dans le conseil de Charles-Quint, soit de revenir à l'édit de Worms, soit de faire juger la confession par des personnes impartiales et de laisser la décision à l'empereur, soit enfin d'en faire dresser la réfutation; après quoi l'empereur prononcerait.

De ces trois avis, aucun ne prévalut pour le moment. On essaya d'une autre politique. On imagina de demander aux réformés s'ils avaient l'intention de soumettre à l'empereur plus d'articles que n'en contenait la confession. S'ils disaient non, on devait leur répondre : Donc vous retirez ou pensez qu'il faut retirer ce que vous passez sous silence. S'ils avouaient qu'ils réservaient en effet plusieurs articles : Les controverses n'auront donc pas de fin? leur répondrait-on. En outre, on voulait leur poser une seconde question : Accepterez-vous l'empereur pour juge? S'ils ne l'acceptaient pas, tout rentrerait dans l'ancien état jusqu'au prochain concile.

Tous ces piéges étaient grossiers. Les réformés, avertis d'avance par des indiscrétions probablement amies, avaient concerté leur réponse. A la première demande, ils dirent qu'ils n'avaient pas plus l'intention de dissimuler les points omis dans la confession que de les soulever; que s'il plaisait aux catholiques de les soulever, leurs explications étaient prêtes. Cette conduite était habile; elle rejetait sur les catholiques tout l'odieux d'avoir suscité des questions inutiles. Quant à la seconde question, s'ils acceptaient César pour juge, il était convenu qu'ils ne le rejetteraient pas ouvertement, mais qu'ils déclineraient son autorité dans les matières spirituelles avec toutes les formes du respect.

Ces réponses étaient concertées avec Luther, qui, du reste, sollicité par des amis communs, avait renoué sa correspondance avec Mélancthon. A des jugemens sur les points controversés, il mêlait des consolations comme il en pouvait donner, sentant plus le maître qui craint que son disciple ne fléchisse, que l'ami qui comprend les troubles d'une conscience timide et d'un esprit empêché par ses propres lumières. « Pourvois donc enfin, lui écrit-il, à ne te pas tant macérer pour une cause qui n'est pas en ta main, mais en celle de Dieu. » Ailleurs : « C'est ta philosophie qui te donne tous ces tourmens, et non la théologie. » Et dans une autre lettre : « J'ai été dans de plus grands embarras que jamais tu ne seras, et pourtant un mot

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 755.

de mon frère, de Poméranus, de toi, me soulageait. Que ne nous écoutes-tu donc à notre tour?... Je suis le plus faible dans les difficultés privées, et toi le plus fort. Au rebours, tu es en public ce que je suis dans le privé. Je suis spectateur presque sans souci, et je ne fais pas grand état de ces papistes si fiers et si menaçans. Si nous succombons, Christ succombera avec nous, lui qui est le roi du monde. Soit : qu'il succombe ! J'aime mieux tomber avec Christ que demeurer debout avec César. » Et ailleurs : « Je hais ces soins excessifs dont tu te dis consumé. Que s'ils te dominent de cette façon, ce n'est point par la grandeur de la cause, mais par la grandeur de notre incrédulité.... Pourquoi t'agiter à en perdre haleine? Si la cause est fausse, retirons-nous; si elle est vraie, pourquoi faire mentir à ses promesses celui qui nous ordonne d'être oisifs et endormis? Dieu a la puissance de ressusciter les morts; il a la puissance de soutenir sa cause chancelante, de la relever si elle tombe, de la faire marcher en avant. Si nous sommes indignes, l'œuvre se fera par d'autres (1). »

J'admire cette force et cet enthousiasme. Mais Mélancthon, après l'émotion d'une première lecture, n'en tirait guère de secours. Toute cette confiance ne résolvait aucune difficulté, et pouvait en faire naître de nouvelles. Les embarras de Luther avaient été grands; mais il se les exagérait en ne permettant pas à Mélancthon d'y comparer les siens. Sa position avait toujours été nette. Dès le premier jour, il avait dit comme le Christ : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. » Il n'avait affaire qu'à des ennemis irréconciliables, et il ne souffrait que des amis sans volonté et sans avis. Dès-lors tout était facile. Avec ses ennemis, la discussion, au lieu de l'embarrasser, le soulageait. La lutte est plus aisée à l'homme qui ne voit pas le danger, ou qui le voit extrême, qu'à celui qui ne veut pas le courir inutilement ou qui le croit évitable. Avec ses amis, il ne conseillait pas, il commandait. En cas d'objection, ou bien il grondait, ou il cessait de répondre, comme il fit quand Mélancthon lui soumit ses doutes sur la question des traditions. Il interrompit de nouveau la correspondance, sitôt qu'au lieu d'injonctions, il eut à donner des explications. Luther ne pouvait pas ne point s'impatienter de tout scrupule. La chair et le sang l'empêchaient de comprendre les incertitudes d'un esprit modéré et pratique placé dans une circonstance où rien n'était mûr pour les dénouemens extrêmes, et où l'un des partis

(1) *Lettres de Luther.*

n'aurait peut-être pas voulu profiter du courage et des imprudences de l'autre.

Les plus grands embarras de Luther avaient été à Worms, puis deux ans plus tard, quand il eut à craindre que l'accord de Maximilien et du pape et le refroidissement de l'électeur ne le perdissent. Il y allait de sa vie, son sauf-conduit à Worms pouvant être violé comme celui de Jean Hus à Constance, et l'électeur pouvant se lasser de le défendre. Mais les périls extrêmes exercent les courages qu'abat un danger douteux, et Luther lui-même m'en offre une preuve; car à Worms, où sa tête était menacée, il se montra plus résolu qu'à Wittemberg devant la crainte de dangers encore éloignés. Je ne veux point diminuer son courage; mais je crois qu'il était mauvais juge des embarras de Mélancthon, et que, n'ayant jamais eu à craindre que pour sa personne, il apprécia mal les craintes que donnait à son disciple le sort de ces quarante mille ames qu'il ne voulait pas abandonner, selon sa belle parole à Campège, même au péril de mort. Luther fut soutenu dans ses luttes par l'instinct de la défense, outre l'éclat d'un grand rôle, l'ivresse des applaudissemens populaires, les joies secrètes de l'orgueil, ce serpent du nouvel Évangile. Pour Mélancthon, lequel n'avait à défendre ni sa personne, qui n'avait pas encore été menacée, ni des opinions qui ne fussent propres qu'à lui, il n'était soutenu, dans des luttes sans éclat, que par son dévouement à des coreligionnaires qui le suspectaient ou le désavouaient. Jeté au milieu d'un parti qui ne pensait qu'à jouir de sa foi et point au péril, on ne lui savait pas gré de voir ce péril et de se compromettre pour le conjurer. Les masses aiment mieux l'homme qui les mène au combat, sauf à les quitter en présence de l'ennemi, que celui qui, après les avoir suivies malgré lui, se fait tuer avec elles.

Il aurait fallu qu'il fût dans le plan de Bossuet de peindre en moraliste ces angoisses dont il a triomphé en catholique orthodoxe; mais ce n'était pas la tâche du défenseur de la tradition et de l'unité catholique de s'attendrir sur les tourmens d'une belle intelligence qui avait quitté la grande voie, et il a laissé ces analyses au scepticisme de notre âge, avec la témérité d'essayer un nouveau portrait de Mélancthon dans la langue où Bossuet a écrit.

Charles-Quint s'était arrêté au parti le plus inefficace, parce qu'il n'était pas en mesure de prendre le seul qui fût décisif. On avait chargé Jean de Eck, Cochléus et Faber de dresser une réfutation de la confession d'Augsbourg. Il en courut toutes sortes de bruits ridi-

cules, de sorte qu'avant qu'elle parût, elle était déjà ruinée, soit par les réponses sérieuses, soit par les railleries des protestans.

Il y eut, dans l'intervalle, une sorte de suspension d'armes, durant laquelle la ville d'Augsbourg courut voir un géant, « auprès duquel, écrit Brentius, qui était de grande taille, je me suis trouvé un pygmée (1). » Un autre jour, c'était le lendemain de la Saint-Jacques, l'empereur se donna lui-même en spectacle dans une cérémonie où il conféra les insignes de feudataires à quelques princes, vêtu d'un costume qu'on estimait à deux cent mille florins d'or. Le commun des deux partis s'amusait à ces fêtes; les chefs, surtout du côté des réformés, murmuraient de cet étalage de la majesté impériale, calculé, soit pour prolonger les débats et les trancher plus commodément par la fatigue universelle, soit pour effrayer les ames timides par cette pompe menaçante.

Enfin, le 3 août, la réfutation des catholiques fut lue, au nom de l'empereur, par Frédéric, comte palatin. Elle était précédée d'une sorte de prologue où Charles-Quint déclarait que telle était sa profession de foi personnelle, et qu'il y demeurerait fidèle jusqu'à la mort. La lecture en fut longue. César y dormit, comme il avait fait à celle de la confession d'Augsbourg. Il n'en somma pas moins les princes d'y souscrire, puis il permit qu'on négociât. Telle avait toujours été sa politique depuis l'ouverture de la diète. D'abord il refusait tout, comme pour éprouver la force de résistance des princes; ensuite il consentait, non sans les faire attendre long-temps, à des concessions insignifiantes, pensant que son premier refus leur donnerait plus de prix, et que les princes, ayant d'abord désespéré de tout, s'exagéreraient par la surprise le peu qu'il leur céderait.

C'est ainsi qu'après dix jours de refus, il consentit à communiquer aux princes la réfutation écrite, à la condition qu'ils jureraient par serment de ne pas la publier. Il crut les satisfaire par cette faveur inattendue, et qu'il en détruirait l'effet principal en empêchant la publicité de la pièce; mais les princes avaient appris l'art d'opposer des refus qui n'entraînaient pas une rupture à des exigences qui n'y étaient pas préparées : ils refusèrent de lire le document avec la restriction qu'il y mettait. On convint enfin d'une controverse définitive entre des arbitres pris dans les deux partis. C'était, depuis la lecture de la confession, le second avantage des réformés. Ils ne demandaient que la publicité, et des débats, si limités qu'ils fussent.

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 813.

Sur l'entrefaite, le landgrave de Hesse, qu'impatientaient toutes ces lenteurs, s'échappa d'Augsbourg un soir, avant la fermeture des portes, sous un déguisement, avec une suite de quelques cavaliers. Le lendemain Charles-Quint, qui le croyait encore dans la ville, fit défendre au sénat d'Augsbourg de laisser sortir personne. La garde des remparts fut doublée. Ces précautions prises, il fait venir les princes et les menace. S'ils ne souscrivent pas à la réfutation, ils s'exposent aux derniers périls, eux, leurs familles, leurs états. S'ils y souscrivent, ils ont tout à attendre de sa clémence. Quelques heures après, instruit que le landgrave s'est échappé, il rappelle les princes, s'excuse de cette fermeture des portes, de ces gardes doublées, disant qu'il n'a pris ces mesures qu'à cause d'un tumulte de la veille où un soldat espagnol avait péri. Il les sollicite de rester jusqu'à une décision; que tous concourent à apaiser les troubles de l'église; qu'il ne fera violence à personne. Sur ces assurances, les princes, dont quelques-uns songeaient à faire comme le landgrave, consentent à demeurer, et le débat par arbitres choisis est engagé.

Ces arbitres, ou plutôt ces champions, étaient au nombre de quatorze, dont sept catholiques et sept réformés. Les premiers avaient pour chef le docteur Eck, qui, depuis la dispute de Leipsick, avait acquis assez de vrai savoir pour n'être pas un adversaire indigne de Mélancthon, lequel était le chef des seconds. Seuls ils avaient le droit de prendre la parole. Dans une première séance, qui dura depuis midi jusqu'au soir, ils convinrent de dix articles de la confession. La discussion avait été douce et amicale. S'il arrivait que l'un des champions s'échauffât, les princes intervenaient dans les deux partis pour les rappeler à la modération. Tout l'auditoire était de bonne foi, et il semblait qu'on fût d'accord, les catholiques pour prouver que ce n'était point par insuffisance qu'ils s'étaient opposés d'abord à une discussion publique, les réformés pour faire regretter à l'empereur de leur avoir si long-temps refusé un moyen de défense dont ils usaient si modérément.

Dans une première conférence, la dispute est toujours mesurée, chacun voulant mettre de son côté l'avantage si considérable de la modération. Ajoutez que les préliminaires du débat n'intéressaient que les opinions spéculatives. Il s'agissait de la vérité de la religion chrétienne, du péché originel, et d'autres articles de foi générale, où un accord, même sincère, entre les deux partis, n'eût rien ôté à l'un ni rien donné à l'autre. Mais sitôt que le débat porta sur la forme même de l'église, sur la messe, le mariage des prêtres, la communion

sous les deux espèces et la juridiction cléricale, les conférences furent rompues. On trouva que c'était trop de quatorze commissaires, et on les réduisit à six. Le docteur Eck et Mélancthon furent conservés.

Ce fut pour ce dernier le moment le plus rude. Il avait les pleins pouvoirs du parti, mais avec les risques attachés à cette position, et dont le moindre est d'être calomnié et désavoué. Tout le monde était las. La discussion faisait briller les talens, mais elle affaiblissait la cause. L'essai qu'on en avait fait n'avait pas réussi, et cette réduction des commmissaires de quatorze à six était de la faute des deux partis. D'ailleurs le temps pressait : Charles-Quint avait passé plus de deux mois à Augsbourg, et l'orgueil du vainqueur de Pavie souffrait de n'avoir pu ni accorder ni faire taire une poignée de théologiens. On ne manquait pas, à sa cour, d'aigrir cette disposition et de comparer la rapidité de ses campagnes contre le roi de France avec l'inefficacité de son arbitrage entre quelques beaux-esprits. Les princes pressaient leurs mandataires de s'entendre sur les mots, bien qu'ils fussent eux-mêmes pleins d'arrière-pensées sur les choses. Mélancthon et le docteur Eck multipliaient les ultimatum. Mais plus les concessions étaient précipitées, moins elles étaient sincères, l'impatience relâchant les convictions, ou dérobant dans le moment les conséquences de ce qu'on accordait. Des deux négociateurs sur lesquels roulait toute l'affaire, Mélancthon, comme le plus pacifique et le plus droit, allait le plus loin dans les concessions, outre qu'à force de débattre sur le papier les articles en litige, soit pour les éclaircir, soit pour les atténuer, il se refroidissait pour tout ce qui n'y était que de pure théologie, et, au contraire, s'échauffait pour les idées de paix, d'ordre, de discipline, qui sont d'un intérêt si présent pour l'espèce humaine.

Ses concessions, quoique trop grandes, puisqu'elles devaient être sans résultat, l'étaient pourtant moins que ne l'imaginaient l'inquiétude ou la jalousie de ses coreligionnaires. Il n'était bruit à Augsbourg et dans toute cette partie de l'Allemagne que de la complaisance et, selon les plus exagérés, de la trahison de Mélancthon. Ces derniers qualifiaient ses négociations de conseils *achitophéliques;* les plus modérés, de conseils *érasmiques.* On disait que, s'il eût été acheté par le pape, il n'eût pas fait plus pour le maintien de sa domination; qu'il s'opiniâtrait à céder malgré tout le monde, et qu'il savait bien avoir contre ses amis la fermeté de caractère et d'opinion qu'on lui reprochait de n'avoir pas contre l'ennemi commun. On lui

écrivait de toutes parts; on demandait à ses collègues, à Spalatin, à Agricola, des explications sur sa conduite. L'inquiétude avait gagné jusqu'à son ami Camérarius, lequel était si ébranlé, qu'avant de s'en ouvrir à lui il s'adressa à un tiers pour savoir ce qu'il en devait penser. Les plus ardens, sans attendre ses explications, et avant même d'avoir la connaissance des articles proposés par lui, lui adressaient des protestations « très inciviles, dit Brentius, et hors des termes de la charité. »

Les députés de Nuremberg, qui avaient loué, au commencement de la diète, son zèle et ses efforts, se plaignaient de lui avec beaucoup d'amertume. « C'est vraiment une grace particulière de Dieu, écrit Jérôme Baumgarten, l'un d'entre eux, que la confession soit faite et publiée : autrement, il y a long-temps que nos théologiens (les commissaires protestans) en auraient fait une autre. Philippe est plus enfant qu'un enfant.... Les autres théologiens saxons n'osent parler contre Philippe, qui a tellement levé la tête, qu'il a dit dernièrement au chevalier de Lunebourg que ceux qui le blâmaient, mentaient comme des scélérats.... Voilà long-temps que durent ces intrigues. Toutes les fois que les princes sont ensemble, quelque personnage vient voir l'électeur, lui faire des protestations d'attachement, et lui insinuer qu'il s'est aperçu de telle ou telle intention de l'empereur; que les choses pourraient encore s'arranger à l'amiable, pourvu qu'on fît le sacrifice de tel ou tel point. Aussitôt Philippe est là qui rédige des articles et les commente. Et quand on nous appelle, et que nous ne goûtons pas la bouillie qu'on nous a cuite, nos théologiens s'emportent et vont partout dire que nous ne voulons pas la paix, et que nous aimons mieux frapper à tort et à travers avec le landgrave. » Dans une autre lettre, il passe toute mesure : « A cette diète, dit-il, personne n'a fait, jusqu'à ce jour, autant de mal à l'Évangile que Philippe. Il est devenu tellement orgueilleux, que non-seulement il ne supporte pas un avis contraire au sien, mais qu'il cherche à intimider tout le monde par de violens reproches et des menaces inconvenantes. C'est à contre-cœur que je l'accuse ainsi, à cause de la grande estime que tout le monde lui a portée jusqu'ici, et qui m'a fait moi-même lui céder, en bien des occasions, contre ma conscience (1). »

Quoique ce portrait de Mélancthon ne puisse prévaloir contre la réputation de douceur qu'il avait de son temps, et à laquelle aucun

(1) Lettres des 13 et 15 septembre. — *Corp. ref.*, tom. II. — *Correspondance.*

historien n'a contredit, il est vraisemblable que sur la fin de la diète, épuisé par tant de vicissitudes, il dut s'irriter et s'endurcir. Comme tous les hommes chez qui la fermeté vient de l'intelligence plutôt que du caractère, et est moins une habitude qu'un devoir, Mélancthon put laisser voir de l'impatience, et blesser d'autant plus par son obstination qu'on en attendait moins de lui. Peut-être aussi laissa-t-il voir qu'il n'ignorait pas quel poids lui donnaient ses lumières et cette facilité de travail si nécessaire dans des négociations précipitées. S'il était suspect à tous, tous avaient besoin de lui. Les catholiques le recherchaient directement ou par des intermédiaires. Cochléus, théologien considérable dans ce parti, lui demandait des entrevues, soit à son auberge, soit dans une église, et en revenait radouci, dit Brentius, jusqu'à supporter la vue d'un prêtre marié. Les chefs des sacramentaires de Strasbourg, Bucer et Capiton, offraient de se donner à lui, moitié pour lui, moitié rejetés vers les églises saxonnes par la peur de paraître complices des extravagances de Zwingle. Le landgrave lui-même ne refusait pas sa médiation. Enfin, Luther, tout en s'agitant à Cobourg contre ce qu'il appelait la molle délicatesse de Mélancthon, n'en cédait pas moins à son ascendant. C'est d'accord avec Luther qu'il avait proposé de rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Or, de toutes les concessions reprochées à Mélancthon, celle-là était de beaucoup la plus importante, car elle restituait aux évêques un pouvoir par lequel ils avaient la chance de regagner tout ce qui leur était enlevé du côté du dogme.

On disait aux catholiques : Accordez-nous la doctrine, et nous vous rendrons la juridiction épiscopale. Ils refusèrent l'échange. Les partis qui sont sur la défensive ont une sagacité qui manque aux partis assaillans. La concession était si considérable, que par le prix que les réformés mettaient au libre usage de la doctrine, les catholiques apprécièrent mieux tout ce qu'ils perdraient en y consentant. Ils se défiaient également de ces offres, soit qu'elles fussent sincères, soit qu'il s'y mêlât des arrière-pensées. Le seul qui les fît de bonne foi, était Mélancthon ; car encore qu'il fût attaché de cœur à la plupart des nouveaux dogmes, il lui paraissait bien plus pressant de discipliner que de propager la réforme. Il voulait la juridiction des évêques comme contre-poids à la licence des nouveautés religieuses. Pour Luther, il s'y résignait, ainsi que l'électeur de Saxe, comme à un attermoiement qui ôterait à l'empereur toute raison plausible d'employer la force, et ne gênerait pas les progrès du parti. Brentius, l'un des collègues de Mélancthon, qui, du reste, opinait tou-

jours avec lui, donne à Isennemann, son ami, le secret de cette politique. « Nos concessions, dit-il, ne sont qu'apparentes. Si la doctrine est sauvée, c'en est fait des évêques (1). »

Si la nécessité était la justice, et qu'il n'y eût de bien entrepris que ce qui réussit, il faudrait blâmer Mélancthon de s'être opiniâtré à cette chimère d'une transaction, au risque d'altérer ce caractère de douceur et de modestie qui le rendait si admirable. Il crut la paix possible, parce que la guerre ne l'était pas encore. C'était un politique médiocre, et il avait coutume de dire qu'il n'aimait pas les cours, parce que les princes poursuivent toujours plusieurs desseins à la fois. Il était bien plus propre à démêler les pensées que les volontés, et le temps qu'il employait à éclaircir les principes était perdu pour l'observation des passions et des intrigues. Il eut la douleur d'être désavoué jusque dans les négociations concertées en commun, et de voir ses actes ou démentis par ceux qui y concouraient, ou décrédités par des arrière-pensées dont on pouvait le croire complice. Ajoutez à cela les haines des impatiens, les seuls qui, avec lui, fussent de bonne foi dans cette question de la juridiction des évêques, et qui ne supportaient pas qu'on fît un si grand sacrifice à la peur d'un danger qu'ils ne voyaient point. Ils en voulaient moins à Luther qu'à Mélancthon d'une concession qui pourtant leur était commune, au moins dans les actes publics. Outre plus de respect pour le chef véritable de la doctrine, ou bien ils le supposaient égaré par les artifices et l'insinuation de Mélancthon, ou bien ils ne le croyaient pas sincère, et lui tenaient cette fausseté à vertu; de sorte que non-seulement Mélancthon s'acharna à une entreprise impossible, mais encore ce qui put lui arriver de plus heureux, ce fut de n'y pas réussir : car du moins le manque de succès put faire penser à ceux qui l'accusaient, ou que ses concessions étaient moins grandes qu'ils ne l'avaient imaginé, puisqu'elles ne satisfaisaient point les catholiques, ou qu'il n'y avait pas mis plus de sincérité que Luther, Brentius et les autres politiques.

Avant de le plaindre ou de le blâmer, cherchons s'il y eut un plus beau rôle que le sien à la diète d'Augsbourg : j'entends en mettant à part la gloire du génie, que nul ne pouvait disputer à Luther, et qui a des priviléges qui étonnent la conscience des hommes simples. Lequel valait mieux, ou d'être impraticable comme Zwingle, qui voulait recommencer la guerre des anabaptistes; ou de céder, comme Luther, dans les actes publics, sauf à décrier dans le privé les conces-

(1) *Corp. ref.*, tom. II, n° 898.

sions faites en commun, et de couvrir par l'orgueil et l'audace les plus choquantes contradictions; ou de raffiner comme Bucer, entre les zwingliens et les luthériens, pour donner à l'église de Strasbourg quelque caractère qui la distinguât et qui en relevât le chef; ou enfin, de travailler, comme Mélancthon, — au risque de la maladie qui tue le corps et de la calomnie qui tue l'ame, jour et nuit, par la plume, par la parole, en public, et dans le privé, — à établir par voie de concessions réciproques une réforme qui ne fît disparaître que les scandales, et qui sauvât la paix, l'ordre et les lettres, d'une nouvelle guerre de paysans?

Pour moi qui n'aime pas moins la modération depuis le temps où j'en ai étudié l'un des plus beaux portraits dans la vie d'Érasme, puisqu'il fallait que tout le monde fît des fautes, je préférerais la conduite de Mélancthon avec toutes les siennes, d'autant que sa modération fut plus magnanime que celle d'Érasme. Car dans le même temps que celui-ci écrivait à Mélancthon que, « loin de se mêler des affaires d'Augsbourg, il songe à s'éloigner de l'Allemagne, » Mélancthon, selon le mot de Luther, se macérait pour maintenir cette paix qu'Érasme se contentait de préférer à tout. La modération d'Érasme, surtout vers la fin de sa vie, put ressembler à une retraite au moment du danger. Celle de Mélancthon fut active et courageuse; elle provoqua les inimitiés et y tint tête. Il courait les mêmes périls que ceux qui tenaient pour les partis violens, ayant sur eux le mérite de n'être soutenu par aucune des grandes passions qui dérobent le danger, et de risquer pour l'intérêt général autant que chacun d'eux pour sa cause particulière. Or, s'il est vrai que dans ces grands évènemens, si manifestement marqués du doigt de Dieu, tout concourt et tout sert au résultat, ceux qui précipitent les choses comme ceux qui y font obstacle, ceux qui doutent comme ceux qui affirment, personne d'ailleurs n'ayant la gloire de ne pas faire de fautes, le plus beau rôle est pour celui qui a le plus souffert pour rester le plus modéré.

Mélancthon laissa d'ailleurs la marque de son rare esprit dans la confession d'Augsbourg, qui avait été adoptée comme le formulaire de la nouvelle doctrine, et dont la rédaction était son ouvrage. On n'avait pas encore vu les questions de théologie exposées avec tant de méthode et de clarté, et des interprétations si ardues appropriées si bien à l'intelligence du plus grand nombre. Tout le parti finit par y souscrire. Ceux qui avaient fait des réserves dans l'opinion qu'elle serait acceptée de l'empereur, la voyant rejetée à la fin tout

entière, et toutes choses renvoyées à un concile, s'adoucirent sur leurs différends, et se rallièrent à une déclaration dont tous les points étaient également contestés. Et ce fut en quelque sorte du consentement de tous que Mélancthon, après tant de travail pour la faire reconnaître des catholiques, se chargea d'en écrire l'apologie en réponse à la réfutation que l'empereur en avait fait dresser. « Je me tiens enfermé chez moi, écrit-il à Camérarius, à cause des calomnies, et j'écris l'apologie avec soin et véhémence, pour la produire au besoin (1). » Il se préparait la matière d'autres calomnies et de nouveaux périls.

L'empereur, quoique porté à une rupture, par lassitude autant que par l'entraînement de ses conseillers, et l'instigation de quelques cours, hésitait encore. On était à la fin de septembre. L'électeur de Saxe ayant fait partir ses bagages et sa bouche, l'empereur lui demanda un délai de trois jours. Mais qu'était-ce qu'un si court intervalle pour se décider, soit à accorder le libre usage de la doctrine en retenant la juridiction épiscopale, soit à tout renvoyer à un concile, soit enfin à remettre en vigueur les édits de Worms? L'électeur, qui n'espérait plus depuis long-temps que le premier parti prévalût, et pour qui les deux autres étaient une rupture, après avoir donné ce dernier gage de bonne volonté, retourna dans ses états. Tous les princes et députés des villes en firent autant, et la diète fut close. Tout le monde emportait en se retirant ou l'espoir ou la crainte de la guerre. Le retour aux édits de Worms, qui paraissait devoir en être la déclaration immédiate, n'en fut, à cause des évènemens qui survinrent, que la menace pour l'avenir.

VIII. — PRÉPARATIFS DE GUERRE. — MÉLANCTHON EST APPELÉ EN FRANCE PAR FRANÇOIS Ier.

L'effet de la diète d'Augsbourg fut de fortifier deux ligues qui, d'ailleurs, existaient déjà, mais plus en projet qu'en action : la ligue d'Augsbourg formée par les catholiques, et la ligue de Smalcalde formée par les protestans. La première commença les hostilités en élisant roi des Romains, sans le concours des princes réformés, Ferdinand, frère de Charles-Quint. La ligue de Smalcalde protesta contre cette élection. Dès-lors, les préparatifs de guerre se firent ouvertement. L'électeur de Saxe consulta ses théologiens sur la légitimité

(1) *Corp. ref.*, tom. II, n° 908.

d'une guerre pour la défense de la religion. Luther, quoique préférant la paix, se laissait entraîner aux idées de guerre, et, comme en toutes ses actions principales, là où l'esprit l'avait fait hésiter, la chair le décidait. Pour Mélancthon, il ne voulut d'abord la guerre à aucun prix; mais, soit contagion, tout le monde s'y préparant autour de lui, soit qu'il crût que les préparatifs même l'empêcheraient d'éclater, il finit par déclarer qu'il n'en désapprouvait pas la pensée, et qu'il fallait se tenir prêt pour se faire respecter.

Je ne m'étonnerais pas que l'esprit de guerre ne l'eût gagné lui-même. Tant de fatigues de corps et d'esprit pour concilier les deux partis à Augsbourg, sa considération inutilement sacrifiée à la paix, la perte ou l'affaiblissement de ses amitiés, les attaques qui l'attendaient, pour avoir livré des points que les adversaires n'avaient même pas daigné prendre, tant d'efforts perdus et de dangers amassés pour l'avenir avaient dû le disposer à l'idée d'une lutte ouverte. « Puisque les catholiques, écrit-il à Brentius, n'ont pas voulu de moi pour pacificateur, et qu'ils aiment mieux m'avoir pour ennemi, je ferai ce qu'exige la circonstance, et je défendrai notre cause fidèlement (1). »

Les théologiens de Charles-Quint ne lui conseillaient pas la guerre. Il suffisait, dans leur opinion, que l'empereur fît exécuter les décrets. « Il ne faut pas faire la guerre, criait Cochléus, il faut sévir par les lois et les jugemens. S'ils n'entendent pas les paroles, eh bien! qu'ils entendent le bruit des chaînes et des fouets, qu'ils goûtent des horreurs de la prison jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vérité (2). » Si Charles-Quint n'écouta pas ses théologiens et Cochléus en particulier, c'est qu'il savait que faire exécuter les décrets, c'était déclarer la guerre. Il se décida par la politique, comme il avait fait d'ailleurs jusqu'alors. La Suisse était en feu, les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie; valait-il mieux faire la guerre aux Turcs, avec l'Allemagne protestante et catholique, réunies sous le drapeau commun de l'empire, que la faire en même temps aux Turcs et à l'Allemagne protestante? Charles-Quint ne consulta pas Cochléus, et se décida pour le premier parti. Il acheta, par la trève de Nuremberg (1532) et par le retrait des édits de Worms et d'Augsbourg, les secours des protestans, et le seul bruit de l'union de l'Allemagne et de l'empereur dissipa les projets des Turcs. Dans le même temps, la guerre avait

(1) *Corp. ref.*, tom. II.
(2) *Philippiques* de Cochléus, IV, 72.

cessé en Suisse, par la mort de Zwingle, frappé sur le champ de bataille, et l'église suisse se dissolvait pour être recueillie plus tard et réorganisée par Calvin.

Cette année-là, mourut l'électeur de Saxe, Jean, prince pacifique, qui avait inspiré ou soutenu la plupart des démarches de Mélancthon à la diète d'Augsbourg. Cette mort et les incertitudes d'un nouveau règne ne changèrent pas les résolutions de Charles-Quint. Il avait promis, dans le traité de Nuremberg, d'obtenir du pape la convocation d'un concile, et il s'y employait avec activité. Le pape Clément n'accorda qu'à demi ce qu'il ne pouvait pas refuser, et des légats furent envoyés en Allemagne, en apparence pour témoigner de sa bonne volonté, en réalité pour éprouver les protestans sur les conditions qu'il songeait à mettre au concile. Ces conditions étaient que l'assemblée serait présidée par lui, et que les protestans s'engageraient d'avance à se soumettre au jugement qui serait rendu. Tous les théologiens saxons, à l'exception de Mélancthon, déclarèrent qu'il ne devait être souscrit ni à l'une ni à l'autre des deux conditions. Mélancthon se réunissait à eux pour repousser la seconde, qui n'était qu'un piége grossier; mais il insistait pour qu'on acceptât la première, et il ne parut pas voir que le pape n'y tenait tant que parce qu'elle le rendait arbitre du jugement à intervenir.

Au reste, le concile n'eut pas lieu, le pape n'en voulant pas sans les conditions proposées, et l'empereur n'étant pas d'humeur ni peut-être en mesure de l'obtenir de force. Cependant ni la promesse n'en fut retirée par le pape, ni les démarches ne cessèrent du côté de l'empereur. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Clément, arrivée en 1534, au milieu de ruses et d'efforts incroyables pour éluder le concile.

Il y eut quelque intervalle où Mélancthon reprit ses travaux littéraires, mais avec des interruptions continuelles et toutes sortes de dégoûts. Les affaires religieuses détournaient tout le monde de l'étude des lettres. On montrait si peu d'empressement pour les cours de belles lettres, quelle que fût la nouveauté des matières, presque toutes inconnues, que le professeur le plus populaire de l'Allemagne était souvent réduit, faute d'auditeur, à changer d'un mois à l'autre le programme de ses leçons.

« J'avais espéré, dit-il dans un avertissement affiché aux portes de l'académie, que la douceur de la seconde olynthienne inviterait un grand nombre d'auditeurs à connaître Démosthènes; car que peut-on imaginer de plus doux et de plus solide que cette harangue? Mais,

je le vois, la jeunesse est sourde à de tels auteurs. J'ai pu à peine retenir dans la salle quelques auditeurs, qui, par égard pour moi, n'ont pas voulu m'abandonner, ce dont je leur rends grâce. Je n'en continuerai pas moins à faire mon devoir, malgré les gens, dira-t-on dans les dîners, et demain j'expliquerai la quatrième philippique de Démosthènes (1). »

Quoique la quatrième philippique de Démosthènes ne soit guère moins douce, selon sa charmante expression, que la seconde olynthienne, un mois après la même solitude le força de prétexter la publication prochaine d'une traduction des *Philippiques* pour en suspendre l'explication. Il y substitua des leçons sur les problèmes d'Aristote, dont il vanta aussi la douceur dans l'affiche de son cours, probablement avec un peu plus de succès, à cause du nom d'Aristote, si populaire encore, quoique vaincu enfin avec la scholastique.

Il lui fallait user des mêmes insinuations pour faire venir des auditeurs aux leçons sur les poètes, dont il entremêlait ses explications des orateurs et des philosophes. Voici comment il tâche de les allécher pour Homère : « J'ai résolu, dit-il, avec la grace de Dieu, d'expliquer quelques chants d'Homère. J'y consacrerai la sixième heure du soir, les mercredis, et, selon ma coutume, gratuitement. Ce qu'on a dit d'Homère, qu'il a mendié pendant sa vie, n'est pas moins vrai d'Homère mort; car il erre çà et là, cet excellent poète, demandant qui veut l'entendre. Il ne peut pas promettre d'argent; mais il promet la science des grandes et des belles choses. Il ne s'adresse pas à ceux qui étudient les arts lucratifs, et qui font consister la sagesse à mépriser tout savoir honorable. Que si, par accident, Homère, comme il est aveugle, vient à se heurter contre quelqu'un de ces sages, il prie qu'on le renvoie poliment, comme Platon le renvoie de sa république (2).... »

La dispersion de l'académie de Wittemberg, que, sur une fausse appréhension de la peste, l'électeur avait transportée à Iéna, vint ajouter à ses devoirs et à ses sollicitudes. Il avait été chargé de pourvoir à ce que ce déplacement se fît au moindre dommage possible pour les études. Il fallut d'abord prendre des mesures pour que la nouvelle de cette émigration ne causât pas de troubles. Un grand nombre d'étudians parcouraient armés les rues de Wittemberg : il fallut les calmer et leur ôter leurs armes. A Iéna, les difficultés aug-

(1) *Corp. ref.*, tom. II, n° 1109.
(2) *Ibid.*, n° 1024.

mentèrent. La ville avait mis un monastère à la disposition des étudians; mais ce monastère était sans meubles, et ne pouvait pas contenir tout le monde. La plupart erraient dans la ville, sans domicile, sans livres, et comme dans un camp. Les plus riches faisaient venir des lits de chez eux; mais, en attendant, ils couchaient par terre, ainsi que les parens, venus pour les suivre dans leurs études. Cependant l'ordre ne fut pas troublé, et les cours purent recommencer après quelques jours. Le sénat d'Iéna, qui avait eu peur des étudians, sur leur réputation un peu exagérée, rassuré et adouci par ces dispositions pacifiques, avait fini par les traiter en hôtes, jusqu'à faire venir pour eux de la bière qui leur était vendue meilleur marché qu'ailleurs.

Mélancthon, au mois d'août 1535, était dégoûté de la Saxe, et se laissait tenter de divers côtés d'en sortir. Il écrit à Camérarius en grec, comme dans tous les cas graves, qu'il lui faudra quitter un jour ce pays qui lui est peu propice. Le duc de Wurtemberg, Ulrich, l'appelait dans ses états. Dans le même temps, on lui écrivait de Pologne dans les termes les plus pressans. Enfin, François Ier l'invitait de sa main à se rendre en France pour s'y employer au rétablissement de la paix religieuse.

Mélancthon était fort célèbre à Paris. Les théologiens de la Sorbonne le connaissaient et le goûtaient depuis un écrit qu'il avait composé à la prière de Guillaume Du Bellay, frère de Jean, évêque de cette ville, sur les principaux articles de la nouvelle doctrine. Dans cet écrit, qui devait servir de texte à des délibérations entre hommes de savoir, il n'avait rien outré. Il n'y demandait ni le changement de la juridiction ecclésiastique, ni l'abolition de la suprématie romaine. Il se montrait coulant sur la question des deux espèces. Rien ne justifie mieux l'auteur de cet écrit d'avoir si longtemps caressé l'espérance d'un accord entre les deux partis, que la version latine qui en fut répandue en France, très certainement de l'aveu, si ce n'est même avec les corrections de l'évêque de Paris. C'est la réforme dans les limites où l'auraient acceptée, où l'acceptaient dans toute la chrétienté tous les esprits éclairés et de bonne foi. Le rêve de Mélancthon était celui de tous les hommes pour qui les questions religieuses n'étaient ni un prétexte politique, ni un champ clos oratoire.

C'est à la suite des premières persécutions, et sur l'avis de Jean Du Bellay, évêque de Paris, et de Guillaume son frère, que François Ier eut l'idée d'appeler Mélancthon. Il lui en fit faire les premières ouvertures par Barnabé de Voray, un des disciples secrets de Mélancthon.

Celui-ci objecta la difficulté d'obtenir une permission de l'électeur et l'inutilité d'un voyage dans un but d'arrangement. Qu'y gagnerait la France? Qu'y gagnerait la religion? « Si j'obtiens, disait-il, qu'on ne brûle pas ceux qui ont quitté le froc, faudra-t-il laisser mettre à mort ceux qui n'approuvent pas les liturgies ni le culte des saints? Mais alors on ne manquera pas de dire que je suis exigeant sur les petites choses et trop coulant sur les grandes. Si j'accorde trop, par la considération du temps, du pape, des personnes, ce sera un préjugé contre moi dans le concile. Qui sait même si le roi de France ne se croira pas quitte avec les nouvelles doctrines, au moyen de quelques conférences où il m'aura appelé, et s'il ne se refroidira pas sur l'idée même d'un concile? »

De nouvelles instances de Guillaume Du Bellay le décidèrent, et, avant même d'en avoir écrit à l'électeur de Saxe, il avait pris l'engagement de partir. François I[er] ne fit pas attendre le sauf-conduit qu'il demandait, et il lui écrivit de sa main, le priant de se hâter, et lui promettant toute sa protection.

Mélancthon demanda le consentement de l'électeur. Il avoua au prince qu'il s'était engagé à faire ce voyage, sauf toutefois son agrément. « Si je manquais à ma promesse, écrivait-il, il semblerait que j'eusse peur ou que je voulusse offenser le roi. Je partirai donc si votre grace m'en donne la permission. Il est bon que les nations étrangères commencent à nous connaître, et nous distinguent des anabaptistes, avec lesquels on affecte de nous confondre. S'il m'est interdit d'aller à Paris, je crains que les partisans de la modération, et le frère de l'évêque de Paris, en particulier, ne soient compromis (1). »

L'électeur lui répondit par un refus très dur selon Mélancthon, plein de ménagemens, s'il faut en croire l'électeur, écrivant à son conseiller Bruck. On lui opposait les conférences qui devaient avoir lieu au sujet de la Hongrie et de la Bohême, et où le prince pourrait avoir besoin de Mélancthon. En outre, François I[er], faisant ouvertement des préparatifs de guerre contre l'empereur, le consentement de l'électeur au départ de Mélancthon n'eût-il point paru une ouverture au roi de France? C'étaient là les prétextes du refus. Les vraies raisons, l'électeur les donne à son conseiller dans un *post-scriptum* de la même lettre. « Il est à craindre, dit ce prince, que Mélancthon

(1) Voir aux pièces justificatives de la *Vie de Mélancthon*, par Camérarius, édition de Théod. Strobelius.

ne fasse des concessions qui le brouillent avec Luther; que les Français, peu soucieux de se convertir, ne cherchent à se jouer de lui; que son influence ne soit nulle, même sur les mécontens de ce pays, lesquels sont plutôt érasmiens qu'évangéliques; qu'enfin on ne veuille se servir de Mélancthon pour lui faire approuver le second mariage du roi anglais (1). » On ne voulait pas qu'il allât en France achever de s'adoucir jusqu'à la connivence. Luther intervint sans succès : il approuvait l'idée de ce voyage, soit qu'il y vît un moyen de faire cesser au moins pour un temps le malaise qui le séparait de Mélancthon, soit qu'il pensât que le moindre point que la réforme pût gagner en France vaudrait bien toutes les concessions dont Mélancthon l'eût acheté.

Barnabé de Voray, revenu sans Mélancthon, trouva le roi tout entier à ses préparatifs de guerre contre Charles V. François ne s'occupa plus de cette affaire, et la persécution continua.

A la suite de cette négociation, Mélancthon alla à Tubingue, moitié pour rétablir sa santé, moitié pour échapper à des disputes pour lesquelles il prenait, d'ailleurs, si peu la peine de dissimuler son peu de goût, que Camérarius se crut obligé de lui recommander plus de précautions dans sa correspondance. On donna des motifs plus particuliers de ce voyage. On disait qu'il s'éloignait pour ne pas revenir; on colportait des lettres où il était parlé d'un nouveau dissentiment entre Mélancthon et Luther. Ces bruits étaient fondés, mais la crainte des uns et l'espérance des autres les exagéraient.

IX. — QUERELLE DE MÉLANCTHON AVEC CORDATUS ET JACQUES SCHENK. — CONFÉRENCES DE SMALCALDE.

Parmi les professeurs de l'académie de Wittemberg, qui penchaient le plus ouvertement pour les doctrines de Mélancthon, était Creutziger, ou Cruciger, selon l'usage universel de latiniser les noms. Quoique fort attaché à Luther, il était de cette école modérée que Luther qualifiait d'érasmique, et qui avait pour chef Mélancthon. Il enseignait alors la théologie. Ayant à faire des leçons sur la justification, qui était l'une des plus grandes nouveautés de la doctrine de Luther, il avait adopté l'interprétation de Mélancthon, laquelle consistait à faire aux bonnes œuvres une plus forte part que ne voulait Luther.

(1) *Corp. ref.*, tom. III.

Je n'ai ni le talent qu'il faut pour exposer des questions si ardues, ni le goût, presque plus nécessaire que le talent, et qui seul peut ouvrir l'esprit et le soutenir dans l'étude de ces mystères de la théologie chrétienne. Cependant j'ai dû faire des efforts pour comprendre, au moins dans les généralités, un des points de la nouvelle doctrine qui donna le plus de trouble à Mélancthon, et lui attira le plus de tracasseries.

Après la question de l'autorité, que les catholiques plaçaient à la fois dans les livres saints et dans les traditions des conciles et de l'église romaine, et les protestans exclusivement dans les livres, la question de la justification était la plus considérable que la réforme eût soulevée. Être justifié, c'est-à-dire quitter l'état injuste pour l'état juste; d'impie, de païen, devenir enfant de Dieu; d'exclus de ses divines promesses, y être à jamais participant; quel plus grand intérêt, et où était-il de plus grande conséquence d'assurer les esprits, puisqu'il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort éternelle? Or, dans la doctrine catholique, on était justifié principalement par les bonnes œuvres. La part de la foi, car il fallait bien qu'il y en eût une, se réduisait à la connaissance de la loi chrétienne, et en quelque sorte à l'habitude de s'y conformer, sans ardeur particulière comme sans doute. Luther changea tout cela. Saint Paul avait dit : « Nous sommes justifiés par la seule foi. » Luther ajouta : « Par la seule foi, sans les œuvres. » Dans la doctrine catholique, la foi était implicitement dans les œuvres; dans la doctrine luthérienne, elle en était séparée, elle était tout. Il est vrai qu'à cette foi paisible et de tradition, que demandait la doctrine catholique, la doctrine luthérienne substituait une foi spéciale, absolue, véhémente, marquée du caractère de son auteur, et réclamant de Dieu la justification à titre de promesse. Cela consistait à dire dans la pratique, de toutes les forces de son être : « Je crois que mes péchés me seront remis par les seuls mérites de Jésus-Christ, médiateur et propitiateur. »

C'est ce qu'on appela la justice imputative. Dans le commencement, on fut si épris de cette justice, qu'on ne s'occupa point des œuvres. On les proscrivit dans ce qui n'en avait été que l'abus, à savoir dans les pratiques extérieures et superstitieuses, au moyen desquelles les catholiques croyaient acheter la justification, telles que les jeûnes et les pélerinages, comme aussi dans l'excès des vœux de religion, et dans ces fuites au fond des monastères ou dans les solitudes, pour échapper aux mauvaises œuvres par l'inaction.

« Quelles sont les bonnes œuvres qui ne laissent pas du doute? disait Luther. Y en a-t-il d'assez évidentes, d'assez claires, d'assez distinctes de ces actions intéressées que notre amour-propre regarde comme bonnes, pour que nous soyons assurés qu'elles nous justifient? » Et il citait l'exemple du pharisien de l'Évangile, qui se croit juste parce qu'il a satisfait à la loi. Il opposait à ce doute où nous laissent même nos bonnes actions la certitude que nous donne la foi en ce dogme que nos péchés nous sont remis par la médiation de Jésus-Christ.

Il fallait tout le premier enivrement de cette foi spéciale pour dérober à Luther et à ses disciples la nécessité du concours de la foi et des œuvres dans la justification; mais cette difficulté qu'ils n'avaient pas vue d'abord ne tarda pas à se montrer dans toute sa force. D'abord, leurs adversaires ne manquèrent pas de la leur opposer, et de comparer ce prétendu doute où nous laissent nos bonnes œuvres, au doute, bien autrement grave, qui vient nous inquiéter au sein même de la foi, et que Luther ignorait moins que personne, Ensuite, bon nombre de partisans de la justice imputée, et Mélancthon en particulier, par leurs efforts même pour établir ce point, étaient entraînés malgré eux vers la doctrine des bonnes œuvres, d'autant plus nécessaire que la foi est plus languissante. Mélancthon avait eu à traiter cette question à plusieurs reprises, et pour tous les degrés de lecteurs, depuis les enfans, pour lesquels il avait fait des catéchismes de la nouvelle doctrine, jusqu'aux théologiens les plus raffinés. Il s'était donné des peines incroyables pour retenir les bonnes œuvres dont son esprit pratique sentait toute la nécessité, et toutefois ne pas abandonner la justice imputative, aux charmes de laquelle, pour parler comme Bossuet, il ne put jamais renoncer.

Il y avait un égal péril à trop donner, soit à la foi, soit aux œuvres. Trop donner à la foi, c'était autoriser les anabaptistes qui disaient après Luther, mais en appliquant sa théorie : La foi sans les œuvres! et qui, la main dans le sang, se croyaient absous en criant du fond de la poitrine : Je crois que mes péchés me sont remis par Jésus médiateur. Trop donner aux œuvres, c'était rouvrir la porte à ces abus de recherche de perfection chrétienne qui avaient rempli les déserts et plus tard les couvens, et égaré la conscience des peuples sur la nature des bonnes œuvres remplacées par des pratiques superstitieuses. En outre, Mélancthon avait peur d'encourager certains esprits, à demi païens, qui prétendaient qu'il n'y a d'autre justice que celle des œuvres, et qu'à cet égard les Éthiques d'Aristote en

apprennent autant que l'Évangile. Il s'imprimait, en effet, des livres où l'on comparait les paroles du Christ avec celles de Socrate et de Zénon, et où on le disait venu dans le monde, moins pour nous obtenir la justification par ses propres mérites que pour nous apprendre par quelles actions et par quel accroissement de notre dignité personnelle nous la pouvons obtenir.

Il est intéressant de lire de quels artifices honnêtes Mélancthon s'est servi, dans ses nombreux écrits sur cette matière, pour demeurer dans la justice imputative, loin des excès des anabaptistes, et pour faire la part des œuvres, sans pencher vers les catholiques ni vers les demi-païens. Luther n'avait pas pris tant de peine; une fois le dogme de la justification par la foi proclamé, il ne s'était pas soucié de le concilier avec les œuvres, et s'était reposé dans la joie de son invention; ou bien, lorsque les évènemens l'en avaient pressé, il avait, selon le besoin de sa politique ou de son orgueil, tantôt abondé dans son premier sens, tantôt fait à la doctrine des œuvres des concessions inattendues, peu calculées, et comme avec la pensée de les retirer dans l'occasion. Pour Mélancthon qui, dès le commencement, avait voulu faire des dogmes du maître des règles pour sa propre conduite, ce partage impossible l'avait toujours agité. Il sentait la nécessité de ne pas séparer la foi des œuvres; mais voulant, à l'exemple de Luther, une part absolue pour la foi, et seulement une part relative pour les œuvres, il n'arrivait pas à concilier deux choses inégalement nécessaires, et voyait bien que, dans la pratique, celle qui serait la moins nécessaire serait bientôt rejetée comme inutile.

Il serait malaisé de déterminer, sous la forme d'un dogme quelconque, en quoi il différait de Luther. C'était moins une opinion décidée que des scrupules enveloppés de ténèbres qu'il ne pouvait ou n'osait dissiper. Mais telle était, dans le parti, l'autorité de sa conscience, que ces scrupules même formaient, sur ce point de doctrine, comme une école nouvelle, quoiqu'il n'y eût véritablement pas de dogme nouveau.

Cruciger, ainsi que je l'ai dit, enseignait à l'académie de Wittemberg ces légères nuances ou plutôt ces incertitudes de Mélancthon. Ses leçons, qui avaient été recueillies et publiées, émurent un certain Cordatus, pasteur de Nimeck, qui, s'ennuyant d'un si petit théâtre, voulut se faire voir sur celui de Wittemberg. Il avait été l'un des élèves de Mélancthon. C'était un de ces hommes sans lumières, qui ont une sorte de bonne foi sourde et intraitable, et qui se passionnent jusqu'au fanatisme pour le peu qu'ils entrevoient. Quoique jeune et

marié, il avait eu des attaques d'apoplexie. Son jugement, naturellement borné, était encore offusqué par le sang; ses idées, obscures et confuses, semblaient des mouvemens de colère mal comprimés. Il écrivit d'abord à Cruciger une lettre en manière de défi, à laquelle celui-ci ne fit point de réponse. Une seconde lettre suivit, qui fut rendue publique. Cordatus attaquait les doctrines de Cruciger sur la justification, et demandait un débat public. Il voulait, disait-il, défendre la foi de Luther, le docteur des docteurs, contre les interprétations de disciples infidèles.

Jonas, alors recteur de l'académie, et qui l'avait eu pour élève, l'invita, dans une lettre sévère, à se contenter d'explications amicales et secrètes. Cordatus insista pour un débat public; on le lui refusa. Ne pouvant parler du haut de la chaire, il se soulagea par des écrits violens contre Cruciger et Mélancthon. Il foula au pied l'un des meilleurs ouvrages de ce dernier, *les Lieux communs de théologie*, dont il venait de paraître une édition nouvelle. Des placards étaient affichés aux murs de l'église de Wittemberg, où Cruciger était dénoncé comme papiste et hérétique. Luther blâma ces excès; mais il ne toucha pas à celui qui les avait provoqués. Sa conduite à l'égard de Cordatus fut la même qu'à l'égard d'Agricola: il n'approuva ni ne désavoua rien. Son orgueil était flatté que des élèves formés par Mélancthon remontassent à lui comme à la vraie et unique source de la doctrine, et le titre de docteur des docteurs lui cachait le danger de livrer les professeurs à l'élève, et les chefs même de son église à un obscur sectaire.

Sur ces entrefaites, l'électeur emmena ses théologiens à Smalcalde, où il avait à délibérer avec les autres princes évangéliques sur la proposition du nouveau pape, Paul III, de convoquer un concile à Mantoue. Il y fut décidé qu'on ne se présenterait au concile qu'avec un appareil de preuves qui rendît la contradiction impossible. En conséquence, les théologiens eurent ordre de recueillir tous les passages des Écritures, des Pères, des conciles, des décrets pontificaux, qui pouvaient se rapporter à la confession d'Augsbourg, demeurée le corps de doctrine du parti. Il manquait d'ailleurs à cette confession un point important; on n'y avait pas donné d'avis sur la papauté: de peur d'en dire trop, on avait omis cet article. Les théologiens devaient se mettre d'accord pour en arrêter la rédaction.

Dès le commencement des conférences, Luther était tombé malade. Il n'en continua pas moins de prêcher dans l'intervalle des crises: mais, le mal empirant, il fallut l'emporter de Smalcalde.

Mélancthon fut chargé d'appeler un médecin de Wittemberg. « Il a fallu faire tant de hâte, écrit-il à Sturz, docteur en médecine, qu'on n'en a pu confier qu'à moi la commission. » L'aveu est charmant; on l'employait à tout.

Au premier aspect, il semblait facile de rassembler tous les textes à l'appui de la confession. Mais un choix ne pouvait être fait sans discussion, et la discussion, en rouvrant la carrière aux dissidences, pouvait rompre la ligue. Les politiques, et le landgrave de Hesse en particulier, firent avorter ces débats dès les premières paroles. Mélancthon se trompe en accusant cette conduite de timidité. Ce n'était qu'habile et prudent de la part d'un prince beaucoup plus occupé d'émanciper l'Allemagne de l'empire que de mettre sa conscience en paix sur des articles de foi. Toutefois, pour que les théologiens ne restassent pas inactifs, on leur ordonna de préparer une déclaration de foi sur le pape.

Mélancthon en fut chargé, comme de tout le reste. Il fit un écrit, « plus âpre qu'il n'est dans ses habitudes, » écrit-il à Jonas, « modéré, » selon sa lettre à Camérarius; contradiction qu'expliquent ses alternatives d'animosité passagère contre les catholiques et de sollicitude pour le maintien de la paix. Dans cet écrit, il attaquait l'infaillibilité du pape, et ne reconnaissait les évêques qu'autant qu'ils s'accommoderaient de la nouvelle doctrine. Il demandait que les biens ecclésiastiques fussent employés à l'entretien des ministres de l'Évangile, à fonder des écoles, à nourrir les pauvres, à faire les frais d'une justice particulière chargée de régler les questions si diverses et si délicates que soulevaient les mariages, et dont la décision avait appartenu jusqu'alors aux évêques. Ce dernier point était une des plus grandes affaires des réformateurs. Ils donnaient sur tous les mariages mal contractés, sur les divorces, sur les cas de bigamie, des jugemens généralement équitables, mais pleins de périls, comme toute règle qui ne se forme qu'au fur et à mesure des exceptions.

Mélancthon supportait avec peine le séjour de Smalcalde. Outre la confusion des affaires, et ces ajournemens qui blessaient sa sincérité sans alléger ses travaux, il se plaignait de l'incommodité des auberges, et de n'avoir pour toute boisson que « des vins sulfureux de France. » Jouant sur les mots, il ajoutait : « Ces forges de Vulcain sont pleines non-seulement de fumée, mais d'illusion (1). »

L'assemblée se sépara après s'être contentée, en ce qui regardait

(1) *Non solum fumi sed fuci*, etc., n° 1528.

la doctrine, d'adhérer de nouveau à la confession d'Augsbourg, avec l'annexe sur le pape et les évêques. Tous les théologiens y souscrivirent, sauf Luther, apparemment trop malade pour signer en connaissance de cause. Quant aux princes, ils décidèrent que la proposition de Paul III serait rejetée, et l'empereur supplié d'obtenir un concile libre, général, dont le siége fût en Allemagne. Ce n'était pas l'opinion de Mélancthon. Il voulait qu'on acceptât le concile du pape, qui avait, selon lui, le droit de le convoquer, sinon d'y exercer le rôle de juge, lequel devait être confié à des arbitres pris dans les deux partis. Il n'en eut pas moins à rédiger toutes les pièces relatives à ce refus, à en exposer les causes aux adhérens, et à le notifier à l'empereur au nom des princes. Ce ne fut pas sans débats. « Il n'y a pas place auprès des princes, écrit-il à Théodorus, pour notre philosophie. Je leur ai pourtant obéi, cette fois encore, comme aux vents et à la tempête, parce que je ne pouvais pas m'arracher de là sans scandale. » Dans le trouble où le jetait cet étrange rôle, il regrettait de n'être pas à la place de Luther, retenu chez lui par une fièvre mortelle.

A peine de retour à Wittemberg, où il avait accompagné Luther convalescent, il y trouva, outre les restes de la querelle de Cordatus, une nouvelle émeute soulevée par Jacques Schenk, de Fribourg, qui l'accusait auprès de l'électeur de paroles indiscrètes sur l'eucharistie, et par ce même Islebius Agricola, qui recommençait ses nouveautés, et niait que le décalogue dût être enseigné dans l'église. Or, c'était nier indirectement la nécessité des bonnes œuvres dans la justification, le décalogue n'étant que la partie de la loi qui les détermine et les prescrit.

Luther se laissait renvoyer les accusations, comme au juge suprême, et accueillait les plaintes. Il lui échappa, cette fois, les mots de peste violente, de médiateurs érasmiques, à propos de Mélancthon et de Cruciger; et, s'il ne rompit avec eux, il ne voulut pas les entendre, quoique sa femme, qui aimait Mélancthon, l'en priât avec instance. Il n'arrêta pas les poursuites de Jacques Schenk, et laissa les choses en venir à ce point, que Mélancthon reçut jour de l'électeur pour s'expliquer sur la dénonciation dont il était l'objet. Il put se croire sérieusement menacé d'une destitution, et dans sa douleur, noblement supportée, il se comparait à Eschine écrivant à un ami qu'il se réjouit d'être délivré de l'administration de la république, comme d'une chienne enragée.

On ne lui avait pas fait savoir sur quoi porterait l'interrogatoire.

On en délibérait avec mystère dans des réunions où n'était admis aucun de ses amis. Pour lui, il avait préparé sa défense pour toutes sortes d'attaques, s'étendant sur le grief principal, sur sa modération, laquelle rendait tout suspect. Il devait expliquer pourquoi il avait exposé certains dogmes dans la langue de tout le monde, coulé sur certains autres; pourquoi, dans les diètes, ses avis avaient été modérés. Il devait dénoncer cette conspiration d'ignorans qui le haïssaient pour sa philosophie, comme il appelle ses études et ses goûts littéraires. Il se réjouissait d'avoir à plaider une si belle cause, aimant mieux un débat public que des soupçons dans les ténèbres.

Cette attitude fit tomber l'affaire. Je trouve, à l'année suivante, 1538, une lettre de Mélancthon à ce même Jacques Schenk, où celui-ci est qualifié de prédicateur de la cour. C'était sans doute le prix de ses attaques contre Mélancthon. Dans cette lettre, Mélancthon s'excuse de ce qu'un livre de Schenk n'est pas encore imprimé. « L'imprimeur attestera, dit-il, qu'ayant reçu le livre avec ordre de l'imprimer, je l'ai porté à Luther, qui ne l'a pas encore lu, quoique je l'en aie pressé. » Il prie Schenk de ne pas mal penser de lui, puisqu'il a fait son devoir, et il ajoute : « Ne crois pas que je me plaise aux haines. »

X. — MÉLANCTHON RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE WITTEMBERG.

Cette année (1538), il fut élu recteur de l'académie de Wittemberg. Les monumens qui nous restent de son rectorat se réduisent à quelques avis aux étudians. Ces avis ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs.

J'en trouve un daté du 2 mai, qui prescrit aux étudians d'assister à la lecture publique des statuts et des règlemens de l'académie, en présence des maîtres et docteurs. L'avis du recteur laisse percer quelques plaintes contre la conduite relâchée des étudians. Cette lecture des statuts se faisait dans toutes les circonstances de quelque solennité, soit à la reprise des cours, soit lors de l'installation du nouveau recteur, soit à la distribution des grades académiques. Comme les règlemens étaient mêlés de conseils, l'académie tenait la main à ce que tous les étudians en entendissent la lecture. C'était un premier hommage à la discipline.

Un autre avis, daté du 8 juin, invite les étudians et les maîtres à venir, selon l'usage, déposer à l'autel les légers dons qui doivent être offerts aux ministres de l'Évangile. C'était une des ressources du clergé

nouveau, l'ancien n'ayant pas été dépossédé, et le produit seul des extinctions étant attribué aux ministres de l'Évangile, quand toutefois les princes ne se l'adjugeaient pas pour les besoins de la guerre.

Au mois de juillet, Jean Schurff, jeune étudiant, laborieux et de bonne conduite, se noya dans l'Elbe en s'y baignant; le recteur invite ses camarades à assister à ses funérailles, et leur fait défense de se baigner dans l'Elbe, « fleuve perfide, dit-il, où l'on voit des spectres qui menacent les nageurs. » Mélancthon n'eût pas songé à faire peur de ces spectres aux étudians, s'il n'y eût cru tout le premier.

Par d'autres avis du même mois et des mois suivans, il réprimande les étudians pour des espiègleries de collége. Une fois, il est informé qu'ils ont fait des dégâts dans les bois, coupé des branches, étêté des sapins, et querellé les gardes; il leur fait défense de recommencer. Une autre fois, il ont troublé la navigation sur les rives du fleuve, et quelques-uns s'y sont baignés, malgré la défense du recteur et ses spectres. Un avis du second semestre d'été les exhorte à être décens dans leur tenue, leurs gestes, leur costume. Un autre leur défend, sous menace de peines, de troubler les ouvriers qui travaillent aux fortifications. « Les écoliers, dit le bon recteur, doivent du respect à ceux qui réparent les murs à l'abri desquels les arts de la paix jouissent de la sécurité. »

Ailleurs, il les prie, soit de se joindre au convoi de la fille d'un haut personnage, soit de se rendre au temple pour mêler leurs voix en chœur. « Cette harmonie, dit-il, plaît à Dieu. »

Il n'eut à user qu'une fois du pouvoir disciplinaire, et il s'y prêta si mal, qu'il fit accuser sa douceur de complicité. Un certain Simon Lemnius, étudiant de l'académie, avait fait des épigrammes contre l'électeur et les professeurs. Un premier édit du recteur l'appela à comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite. Lemnius n'y obéit pas. Un second l'ajourna à la semaine suivante, avec menace, s'il ne se présentait pas, d'être jugé et condamné, quoique absent. Lemnius ne s'émut pas plus du second édit que du premier. Enfin, par un troisième édit, le recteur le déclara expulsé de l'académie. Ses épigrammes n'en furent que plus lues, et il ne manqua pas de courtisans pour se trouver blessés des piqûres faites à l'électeur, et pour calomnier la lenteur de Mélancthon à instruire et à juger cette affaire.

On n'allait pas jusqu'à l'accuser d'avoir travaillé aux épigrammes de Lemnius, mais d'avoir molli par considération pour son gendre,

Sabinus, soupçonné, non sans motif, d'avoir suggéré à Lemnius les principaux traits. On parlait d'une enquête, et les amis de Mélancthon lui conseillaient de quitter Wittemberg. Il resta, se défendant à sa manière, qui était d'opposer la patience à toutes ces inimitiés, dont le fonds était la religion, et qui prenaient occasion des moindres incidens. Pendant qu'on s'agitait pour le perdre, il donnait une édition de *la Germanie* de Tacite.

XI. — LES DIÈTES. — POLITIQUE DU PAPE, DE CHARLES-QUINT ET DES PROTESTANS, AU SUJET DU CONCILE DE TRENTE.

Vers le mois de novembre, Mélancthon étant dans sa quarante-unième année, se crut près de sa fin et fit son testament. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé. Comme il se rendait à Haguenau, à une assemblée des princes, il tomba malade à Weimar, et faillit mourir. Luther, qui vint lui donner des soins, le trouva plus malade encore d'esprit que de corps. La bigamie du landgrave de Hesse l'avait jeté dans une sorte de désespoir. Il n'avait pu voir sans une douleur infinie la cause de la réforme déshonorée dans la personne du plus considérable et du plus habile de ses défenseurs. Quant à Luther, il en avait pris son parti. Outre sa propre conduite, qui le rendait très tolérant sur ce point, il lui importait peu que le landgrave fût bigame, pourvu qu'il demeurât ferme dans la foi. Il essaya de relever Mélancthon, tâchant de lui faire comprendre cette morale particulière des hommes d'action, qui compense les fautes personnelles par le dévouement à la cause commune.

A peine rétabli, Mélancthon reçut l'ordre de partir pour Smalcalde, où s'était ajournée l'assemblée de Haguenau. De Smalcalde, où les princes ne s'arrêtèrent qu'un moment, l'assemblée fut transférée à Spire, puis de Spire à Worms, pour être prorogée de nouveau à Ratisbonne. « Nous avons vécu dans les synodes, disait Mélancthon, et nous y mourrons. »

L'empereur et le pape, jusque-là d'accord pour étouffer les protestans, s'étaient peu à peu séparés, selon les intérêts de leur politique. L'empereur avait demandé de bonne foi un concile, et en avait arraché plutôt qu'obtenu la promesse. Le pape, qui s'y était résigné à regret, ne voulait ni retirer ni tenir sa parole. Il eût mieux aimé se servir de l'empereur pour opprimer les protestans et faire trancher l'hérésie par le bras séculier; mais il n'était pas dans les plans de Charles-Quint de se faire l'instrument du pape, le parti protestant

prenant des forces de jour en jour, et rendant de plus en plus chanceux l'emploi de la violence. Quant aux protestans, ils n'avaient pas eu de peine à s'accorder : on est toujours d'accord, même dans le parti le plus divisé, pour demander des choses que tout le monde est également loin d'obtenir.

Au reste, jusqu'à la diète de Ratisbonne, qui s'ouvrit en mars 1541, les protestans désirèrent sincèrement un concile, quoique dans d'autres conditions que celui que proposait le pape. Le pape voulait le convoquer en Italie, et parlait de le présider. Les protestans l'auraient voulu en Allemagne, et que le pape n'y fût juge ni en personne ni par ses représentans. Mais l'idée même d'un concile, c'est-à-dire d'une assemblée solennelle où il leur fût enfin permis d'exposer librement la nouvelle doctrine, était populaire dans ce parti. Ils y tenaient d'autant plus qu'ils y savaient le pape opposé, malgré ses promesses réitérées de le convoquer, et qu'ils le voyaient médiocrement désiré par l'empereur, pour qui c'était un moyen plutôt qu'un but.

Le pape se contenta d'abord de donner des promesses vagues. Il ne fixait ni l'époque, ni la forme du concile. L'empereur paraissait le presser, et se donnait aux yeux des protestans le mérite de demander avec instance ce que le pape refusait. Les diètes se succédaient presque sans interruption, et ne duraient guère au-delà des discussions préliminaires. L'empereur s'y louait ou s'y faisait louer de ses nouveaux efforts pour obtenir le concile; après quoi venaient les difficultés ordinaires sur la manière de délibérer. L'empereur ne se pressait point de les résoudre, sa politique étant de multiplier les diètes pour traîner la paix jusqu'à ce que ses mains fussent plus libres du côté de la France ou de la Turquie, et de les rendre stériles, parce qu'il ne s'y pouvait rien arrêter qui ne fût une conquête pour le parti protestant.

Mais c'est une erreur commune aux plus grands politiques de croire que leurs plans ne servent qu'à eux seuls, et que les droits qu'ils accordent s'arrêteront au point où ils leur seront gênans. Quand Charles pensait se jouer avec ces diètes, il en était dupe à son insu. Chaque diète rapprochait les protestans, et le même moyen qui servait à l'empereur pour prolonger la paix leur servait pour s'affermir et s'étendre. Toutes les lenteurs ne faisaient que rendre inévitable, ou le concile dont le pape ne voulait pas, et dont l'empereur ne voulait que pour embarrasser le pape et tenir les réformés en suspens, ou une diète solennelle et définitive d'où il pouvait sortir autre chose qu'une paix de religion.

Pendant quelque temps, l'empereur et les protestans parurent s'entendre contre le pape, parce qu'ils avaient alors un intérêt commun à suivre deux desseins fort différens, qui devaient plus tard amener la guerre entre eux. Tandis que Charles-Quint poursuivait son but, qui était de se faire l'arbitre de la religion en Allemagne, et les protestans le leur qui était de se faire reconnaître définitivement, le pape, qui souffrait également de leurs prétentions, et qui vit qu'on n'allait pas à moins qu'à se passer de lui, parla de nouveau du concile, mais en termes plus explicites. Il ne trouva pas de créance. Les protestans qui l'avaient désiré de bonne foi n'en voulaient plus. Ils contestaient au pape le droit de le convoquer, celui de le présider, celui d'y être juge. L'idée d'un concile national, tenu en Allemagne et par les églises d'Allemagne, avait prévalu, et l'empereur avait laissé les esprits s'y attacher, sa place ne pouvant pas être moindre que celle d'un médiateur suprême dans un concile de l'empire. On citait beaucoup d'exemples de conciles nationaux, où le pape n'était pas intervenu. Les catholiques eux-mêmes s'étaient rangés pour la plupart au parti d'un concile national. Quoique n'accordant pas qu'on pût s'y passer du pape, ils le demandaient par désespoir d'obtenir ce concile général, auquel on s'habituait à ne plus croire. Le pape comprit le péril, et, au lieu des instructions ordinaires à ses légats, par lesquelles ils avaient ordre de présenter, dans un lointain qu'ils reculaient à volonté, le remède universel d'un concile, il chargea l'évêque de Moron d'en annoncer la convocation dans l'année. Il en fixait le siége à Trente, non sans avoir insinué Bologne et Mantoue, comme plus convenables à sa vieillesse et à sa santé, afin de faire valoir le choix de Trente comme une faveur pour l'Allemagne.

Une bulle proclama bientôt l'ouverture du concile; mais, le jour où il fut de l'intérêt de Paul III, qui s'était rapproché de la France, de convoquer le concile, Charles-Quint cessa de le vouloir. Il chercha des prétextes que lui rendaient faciles les dispositions des protestans, lesquels déclaraient n'accepter ni le concile, ni le lieu indiqué, par la raison que le pape n'avait pas le droit de convocation. Il se plaignit d'avoir été mis, dans la bulle, sur le même rang que le roi de France, et déclara qu'il s'y prendrait autrement pour pacifier l'Allemagne. Le saint père n'en envoya pas moins des évêques et des ambassadeurs à Trente, ce qui força Charles-Quint à en envoyer de son côté, avec l'ordre d'observer ceux du pape et de n'engager pas la discussion.

N'ayant pu empêcher le concile, il songea à s'en servir auprès des protestans, comme il avait fait de la promesse de l'obtenir. Il avait besoin d'eux contre François Ier, alors ligué avec le pape par un traité scellé avec du sang protestant. Il leur fit tour à tour la promesse de ne point laisser délibérer le concile, s'ils le contentaient, et la menace de le tenir lui-même, s'ils résistaient, et de le laisser procéder contre eux. Mais les protestans, qui savaient ses embarras, subordonnaient leur concours à l'arrangement des affaires de religion, et l'amenaient à déclarer, à la diète de Spire, qu'ils eussent à se préparer pour un concile national. Ainsi, ce grand politique, par la raison qu'il n'écoutait que des pensées d'agrandissement personnel, était, en définitive, moins habile que les protestans dont il faisait les affaires contre le pape, parce que, nonobstant le mélange d'arrière-pensées d'indépendance temporelle, le plus grand nombre était mu par un de ces principes qui sont plus forts que les grands hommes et les grands empires. Il était aussi moins habile que le pape, qui battait sa politique personnelle par une politique antique et de tradition, traversée de temps en temps, mais jamais changée par les complications, d'ailleurs nombreuses, des intérêts personnels de chaque pontife. Quelques mois après cette même diète de Spire, où il avait, en quelque sorte, autorisé solennellement l'Allemagne à se passer du saint-siége, et à régler elle-même sa religion, il faisait sa paix avec la France, et convenait avec le pape de travailler en commun à la défense de l'ancienne religion. L'empereur se liguait avec le saint-siége contre l'empire.

On comprend quelles durent être, au milieu de complications si nombreuses, les peines d'esprit de Mélancthon. Où les autres venaient avec plusieurs desseins manifestes ou cachés, il n'apportait qu'une pensée, et toujours la même, le désir d'une discussion solennelle, et l'espoir d'un arrangement définitif. Ne sachant que penser de tous ces changemens dans les volontés, dont il dit quelque part qu'il y aurait une longue histoire à faire, il renonçait à les pénétrer, et se laissait traîner de diètes en diètes, heureux quand la maladie ou quelque accident l'empêchait d'y prendre part. Il s'était fait une habitude de ne plus espérer, et il cherchait dans les présages, comme un Romain du temps de Camille, l'issue de tant de complications. Durant la diète de Smalcalde, qui se tint en 1540, il avait vu un soir, étant à Gotha, des feux éclater dans l'air : « Que présagent ces feux? écrit-il. Que Dieu éteigne ces flammes qui doivent dévorer l'Alle-

magne, ou qu'il dissolve, avec le feu céleste, toute cette machine du monde, et qu'il nous délivre tous ensemble pour l'éternité des misères présentes (1) ! »

XII. — QUERELLE SOULEVÉE PAR LE LIVRE DE LA RÉFORME DE COLOGNE. — CHAGRINS DOMESTIQUES.

La réforme avait profité des débats entre le pape et Charles-Quint pour faire ses affaires en Allemagne. Hermann, archevêque-électeur de Cologne, avait demandé Mélancthon dès l'année 1543, pour constituer l'église nouvelle dans ses états. Luther et le landgrave de Hesse étaient d'avis de ce voyage; tous deux jugeaient, sans s'être consultés, que les atténuations même de Mélancthon étaient d'assez hardies nouveautés pour une ville encore catholique, et que ce serait un grand point de les y établir. Mais il y eut des difficultés du côté de l'électeur, qui, sans rien empêcher, ne répondit pas d'abord à la demande de l'archevêque. Mélancthon souffrait facilement qu'on le retînt; il prévoyait des querelles à son retour, et il n'aimait pas assez l'éclat de ces sortes de missions, pour aller au-devant de l'envie qu'elles lui attiraient. Mais l'électeur ayant changé d'avis, Mélancthon se laissa mettre en route pour Cologne, au mois d'avril 1543.

Il y trouva les plus fortes préventions contre la réforme, des adversaires en grand nombre, et disposés à ne rien ménager, l'archevêque presque seul de sa cause, le peuple de Cologne contre son prince, et tout entier aux images. On fabriquait en ce moment même une robe pour la Vierge, estimée 100 florins d'or. Le chapitre était très menaçant; il avait parlé de déposer et de chasser l'archevêque, ce qui avait motivé une lettre du landgrave de Hesse, déclarant qu'il viendrait avec les confédérés le défendre en cas de violence.

Hermann voulait constituer son église selon la forme de celle de Nuremberg. Mélancthon et Bucer se partagèrent la rédaction du formulaire. Mélancthon traita de la création, du péché originel, de la justification par la foi et les œuvres, de l'église, de la pénitence, laissant l'eucharistie à Bucer dont il s'était rapproché dans cette question. Ce formulaire souleva les plus vives discussions. Mélancthon s'y emporta jusqu'à dire que les sycophantes de Cologne ne devaient pas être réfutés avec des livres, mais châtiés à coups de bâton. Il est vrai que le jour où il quitta sa modération on le loua de sa fer-

(1) *Corp. ref.*, n° 1932.

meté, et Bucer, dans une lettre à Jonas, vantant les services qu'il rendait à la doctrine par sa résolution et sa science, lui donna le nom de proto-docteur et d'organe salutaire de Dieu, autant par équité, que pour affliger Luther à qui le mot devait être redit.

Enfin la réforme triompha à Cologne, les conversions se faisant vite alors, et la peur du landgrave y aidant. Le formulaire fut adopté par le plus grand nombre. Le collége seul continua de résister. Du reste, la juridiction ecclésiastique avait été conservée aux évêques en échange de la tolérance qu'ils accorderaient à la doctrine. C'était pour Mélancthon la borne extrême de toute réforme. Quelque temps après son retour à Wittemberg, l'archevêque de Cologne fit hommage à l'électeur de Saxe du formulaire de sa nouvelle église, sous le titre de *Réforme de Cologne*. L'électeur chargea Amsdorff, évêque de Naumbourg, de l'examiner et d'en donner son avis. Cet Amsdorff, l'un des disciples les plus passionnés de Luther, avait été récompensé de son zèle par l'évêché de Naumbourg, arraché au titulaire, Jules Pflug, malgré sa nomination régulière par le collége. Mélancthon avait eu à dévorer le chagrin d'aller, par ordre, installer le nouvel évêque à la place de Pflug, qui était de ses amis, et en avant des catholiques comme Mélancthon était en arrière des réformés. Ils se touchaient par là, comme Sadolet et Mélancthon. Amsdorff avait su ce chagrin, et il ne pardonnait à Mélancthon ni son amitié pour Pflug, qui était un blâme secret contre l'usurpateur de son siége, ni surtout la cause de cette amitié, qui était cette modération par où Mélancthon paraissait aux hommes ardens de connivence avec les catholiques.

Amsdorff critiqua les articles sur le libre arbitre et l'eucharistie, dont l'un était plus particulièrement l'ouvrage de Mélancthon, et l'autre celui de Bucer. Il les dénonça à Luther, l'adjurant d'en faire une réfutation solennelle du haut de la chaire et par écrit. « Je vois là, écrivit Mélancthon à Théodorus Vitus, la trompette d'une nouvelle guerre. Si notre Périclès le prend sur le ton de l'invective, je m'en vais. » En effet, dès le 11 août, Luther monta en chaire, et la guerre fut déclarée.

Le crime de Mélancthon était cette même doctrine de la justification, qu'il ne pouvait plus approfondir sans incliner de plus en plus vers les œuvres. Il avait dit que ceux qui font des actes contre la conscience perdent la grace, c'est-à-dire cessent d'être justifiés, et redeviennent impies et païens : d'où il résultait que, si les œuvres ne justifient pas, néanmoins elles peuvent faire perdre le caractère de justifié. Comment donc ne donneraient-elles pas ce qu'elles peu-

vent ôter? Cette conséquence ramenait à la doctrine catholique, et c'est ce qui faisait horreur aux exagérés, lesquels voulaient que les élus qui pèchent contre la conscience ne cessassent pas d'être justes, et conservassent le saint Esprit. Luther n'allait pas jusque-là, pour ne pas tomber dans les anabaptistes; mais il s'éloignait de plus en plus des œuvres, à la différence de Mélancthon, qui retranchait chaque jour quelques-unes des subtilités qui l'empêchaient de s'en rapprocher davantage.

Non content d'une contradiction publique, Luther alla trouver Amsdorff pour se concerter sur le plan de campagne. On disait que Mélancthon et Cruciger allaient être soumis à un interrogatoire solennel. On parlait d'un livre qui les forcerait de quitter Wittemberg. Ce fut alors que Mélancthon songea, comme dit Bossuet, à prendre la fuite. « Je suis, écrit-il à Bucer, un oiseau tranquille, et je m'en irai très volontiers de cette prison. » Tout en se tenant prêt à partir, il attendit le livre dont on les avait menacés.

Ce livre parut. Il roulait principalement sur la cène, qui était d'une plus grande importance pour Luther que la justification, parce qu'il en était sorti toute une église, régulièrement constituée, celle de Strasbourg. C'était le plus impétueux qu'on eût fait sur la matière. Il le fit suivre de la menace d'une formule, à laquelle il voulait que tout le monde souscrivît, sous peine de le voir s'exiler lui-même de Wittemberg. Mélancthon lui offrit des explications, avec le ferme dessein, s'il ne s'en contentait pas, de quitter le pays. « Vous apprendrez bientôt, écrivait-il à Medmann, que j'ai été renvoyé d'ici comme Aristide d'Athènes. » Luther tint quelque temps suspendue sa réponse.

Dans l'intervalle, Mélancthon reçut l'ordre de se rendre à la diète de Spire. Une intrigue de cour, ou peut-être un changement dans la politique de l'électeur, qui crut n'avoir plus besoin de sa modération, fit contremander son départ. On le remplaça par un certain Naogeorgius, qui l'avait attaqué sur la justification. Mélancthon n'en ressentit l'injure qu'à cause de la paix, qui pouvait en souffrir. Pour lui, il se montrait peu jaloux de figurer dans ces conférences. Depuis cette ébauche de dispute publique, où il avait échangé quelques discours avec Jean de Eck, il s'était désabusé de sa chimère d'une assemblée de doctes arrangeant à l'amiable les affaires de l'église. « Voici, dit-il à Myconius, la dixième lettre que j'écris aujourd'hui. Jugez par là de quels travaux je suis accablé. Toutefois j'aime mieux avoir à faire toute cette besogne d'école, que d'être spectateur, dans une

diète, de rixes sophistiques. Il m'èst doux de n'y pas assister, quel qu'ait été le dessein de la cour. »

Cette diète de Spire fut plus politique que religieuse. On disputa d'abord si les débats devaient commencer par la guerre contre les Turcs ou par la religion. Charles-Quint obtint que la religion ne viendrait qu'en second. On vota des secours contre les Turcs, et on déclara François Ier ennemi de l'empire. Pour la religion, Charles-Quint trouva moyen de l'ajourner. Il profita d'un jour où les princes étaient allés au-devant de l'électeur de Saxe, et fit fermer l'église où prêchaient les théologiens du landgrave. Du reste, il adjugea indirectement aux catholiques ce débat étouffé, en donnant des marques solennelles de catholicité, soit à un lavement de pieds qu'il célébra avec son frère Ferdinand, soit à une procession de l'âne, le jour des rameaux, où il assista six heures durant, accompagné des princes, l'électeur de Saxe excepté. Il y eut aussi des Espagnols qui, pour de l'argent, dit-on, quelques-uns de plein gré, protestèrent contre le dogme de la justification par la foi, en se flagellant, les premiers jusqu'au sang, les derniers jusqu'à en mourir. C'était la doctrine du mérite des œuvres mise en scène avec un appareil dramatique qui n'y aurait pas nui dans l'opinion populaire, si les réformés, auxquels l'empereur n'avait laissé que la liberté de railler, n'en eussent détruit l'effet par les plaisanteries qu'ils en faisaient courir.

Cependant la formule dont Luther avait menacé ses collègues, et en particulier Mélancthon et Cruciger, se faisait encore attendre. Soit que les explications de Mélancthon l'eussent satisfait, soit cet admirable instinct de chef de parti qu'il conserva jusqu'à la fin, et qui triomphait des plus grands emportemens, Luther laissa tomber un débat qui affaiblissait tout le monde. D'ailleurs, une violente controverse entre lui et les jurisconsultes de Wittemberg l'avait détourné du livre de la *Réforme de Cologne*. Il s'agissait d'un mariage clandestin, que les jurisconsultes maintenaient, et que Luther voulait casser. Luther l'emporta; mais cette lutte d'une espèce nouvelle acheva de l'aigrir. Les jurisconsultes étaient des gens fort orgueilleux. Avant Luther, et durant plusieurs siècles, ils avaient tenu le premier rang; la réforme le leur enleva, pour y faire monter les théologiens. De là, la vivacité de toutes leurs querelles avec ces derniers. Dans ce débat particulier avec Luther, celui-ci, outre les préventions réciproques, avait été excité par Catherine, sa femme, laquelle avait pu se croire compétente dans une question de mariage.

L'irritation de Luther allait augmentant. Si on suivait avec quelque attention les grands changemens qui surviennent dans le caractère des hommes supérieurs, on verrait que ces changemens datent du jour où la mort les a marqués pour un terme prochain. Dans Luther en particulier, cette force des premières luttes devenue de la violence, l'injure remplaçant les mâles raisons, la tyrannie et les caprices succédant au commandement ferme et égal, c'étaient, pour qui aurait su voir, des signes d'une fin prochaine. Les moindres choses lui faisaient injure ou suscitaient en lui des soupçons qu'il cachait et nourrissait en secret. Il parlait sans cesse de quitter l'école et l'académie, et il en jetait la menace à quiconque ne jurait pas sur sa parole. Mélancthon avait donné le conseil qu'on s'abstînt de le provoquer, car tout ce qui sortait de lui était plein d'amertume, et ne faisait qu'augmenter les discordes. Beaucoup qui ne s'accommodaient pas de cette contrainte, soit par esprit d'indépendance, soit par scrupule de religion sur les points où Luther ne souffrait plus de contradiction, pensaient à s'éloigner de Wittemberg. « Si ce n'était, écrit Cruciger, un seul homme qui, par sa vertu, sa modération et toutes sortes de bons offices, entretient un certain accord entre tous, et les maintient dans le devoir, une dispersion serait inévitable. » Cet homme, c'était Mélancthon.

Au milieu de ses efforts de chaque jour pour faire taire tout bruit autour de cet homme qui allait mourir, il eut un vif chagrin de famille. Il lui fallut se séparer de sa fille Anna, la femme de Sabinus. Cette union n'avait pas été heureuse. Après quatre années de vie en commun dans la maison paternelle, avec le mélange ordinaire de bons et de mauvais jours, Sabinus venait d'être appelé en Prusse par le duc Albert. C'était un homme d'un esprit peu commun, mais ambitieux et vain, et de mœurs irrégulières et basses, quoiqu'il ne faille peut-être pas l'accuser de tous les malheurs de son mariage avec Anna. Il lui reprochait un caractère morose, probablement cette habitude silencieuse dont la louait Mélancthon; il voulait que son père l'en corrigeât. Mélancthon répondait: « Elle s'est accommodée de votre caractère, que ne vous accommodez-vous du sien? » Mais c'était avouer qu'il y avait là quelque imperfection du côté de sa fille. Camérarius, à qui Mélancthon confiait ses plaintes, était loin de donner tous les torts à Sabinus. Je n'ai pas dû omettre un si grave témoignage en faveur de ce dernier, ayant à me défier d'un penchant qui me porte malgré moi à n'être jamais du parti de ceux qui ont affligé directement ou dans les siens cet homme excellent.

Sabinus était allé, sans sa femme, rejoindre le duc Albert; il écrivit à Mélancthon des lettres violentes, où il demandait qu'on la fît partir, malgré des couches imminentes, avec ses filles. Mélancthon promit de les lui conduire lui-même, sauf la plus jeune des filles, qu'il suppliait Sabinus de laisser auprès de sa grand'mère, « qui, dit-il, n'a pas voulu s'en séparer. » Sur ce dernier point, Sabinus eut le mérite de céder. Les tristes époux se rejoignirent à Beltzig, et l'entrevue fut assez amicale. Mais, à peine Mélancthon parti, Sabinus renvoya une servante qui avait élevé sa femme dès le berceau, et l'avait soignée dans toutes ses maladies. Je lis une lettre où Mélancthon, de retour à Wittemberg, s'occupe de la remplacer, et cherche une Saxonne, dans la pensée qu'elle sera plus attachée à sa fille qu'une domestique de la Marche de Brandebourg.

S'il faut en croire Camérarius, les amis des deux côtés, en abondant dans le sens de celui qu'ils favorisaient, n'avaient pas peu contribué à envenimer ces querelles domestiques. Après la séparation, les relations redevinrent plus faciles; et, à moins que Camérarius n'ait mis quelque amour-propre à croire que la paix à laquelle il avait travaillé était rétablie, il paraît que Sabinus, plus satisfait du côté des honneurs et de l'argent, se serait adouci, et que les quatre années qui s'écoulèrent jusqu'à la mort d'Anna auraient été sans orages. Cependant je vois une lettre d'Anna à sa mère où elle lui parle de dettes de son mari, et la prie de n'en rien dire à son père. Il était donc resté une cause de difficultés domestiques, et non pas la moins grave, les embarras d'argent.

XIII. — MORT DE LUTHER. — MÉLANCTHON DEVIENT MALGLÉ LUI LE CHEF RELIGIEUX DE LA RÉFORME EN ALLEMAGNE.

La mort de Luther, arrivée le 15 février 1546, fit cesser toutes les disputes intérieures. La gêne entre Mélancthon et lui était si notoire, qu'il ne manqua pas de calomniateurs qui accusèrent Mélancthon de s'être réjoui de sa mort. J'aime mieux croire les témoignages plus nombreux qui parlent de la douleur qu'il en ressentit. Ils avaient vécu pendant vingt-huit ans dans une liaison que les différences de caractère avaient rendue difficile et orageuse, mais qu'avait soutenue, contre les dangers des premiers mouvemens et les excitations d'autrui, une estime inaltérable, et, du côté de Mélancthon, beaucoup d'humilité véritable et de dévouement à la cause commune. Si ces dissentimens ont laissé plus de traces, c'est qu'ils furent la proie

des partis, qui les envenimèrent de leurs propres haines en s'y associant. Mais il y avait eu de bons jours, des jours d'intimité, et en grand nombre, et il est touchant de lire, dans un discours d'adieu adressé par le vieux George Major aux élèves et aux maîtres de l'académie, un passage où il remercie Dieu de lui avoir donné de vivre dans la familiarité de ces deux grands hommes et de les avoir souvent entendus converser sur la doctrine et les grandes affaires. C'est dans ces jours-là que Luther, parlant de ce qui arriverait après sa mort, et des effets de cet orgueil particulier à la réforme, dont il ne se souvenait pas assez qu'il était père, disait à Mélancthon : « Les clameurs des ambitieux, et cet aveugle désir de gloire et de domination dans l'église, troubleront et détruiront plus de choses en un mois que toi et moi n'en avons élevé en dix ans à force de sueurs. »

Ces entretiens, où Luther et Mélancthon se traitaient comme une génération meilleure qui allait emporter dans la tombe toute la bonne foi et toutes les vertus de la nouvelle cause, n'avait point d'éclat au dehors. Ceux qui étaient admis à y prendre part les gardaient dans leur cœur, comme George Major, pour s'en souvenir avec émotion sur la fin de leurs jours et en nourrir leurs dernières pensées. Il est juste que Bossuet ne parle que des dissentimens, et qu'il offre en holocauste à son église, une et universelle depuis dix-sept cents ans, les pleurs de Mélancthon, ne pouvant ni obéir ni résister à Luther; mais il appartient aux hommes de notre temps, pour lesquels il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus dans deux camps également chrétiens, de compter les jours de concorde où deux grands esprits, qui connaissaient mutuellement leurs faiblesses et le parti qu'on en tirait au dehors, oubliaient par où ils différaient pour se confondre dans un dévouement commun à une cause qu'ils jugeaient meilleure et qu'ils aimaient mieux qu'eux-mêmes.

C'est ce que Mélancthon dut se rappeler quand il apprit la mort de Luther, d'autant plus que leurs dernières relations avaient été amicales, et que la mort qui semble s'étendre jusqu'aux défauts de l'homme et aux rancunes qu'ils ont soulevées, laisse survivre les belles qualités avec la douce influence qui en est demeurée. Les défauts meurent, parce qu'ils sont de l'homme; les belles qualités subsistent, parce qu'elles sont de Dieu.

Mélancthon fut le premier, à Wittemberg, qui apprit la mort de Luther. La nouvelle lui en arriva comme il allait monter dans sa chaire. Oppressé par la douleur, il ne put que s'écrier : « Notre père,

notre père est mort (1). » L'oraison funèbre qu'il prononça quelques jours après est pleine de ses véritables sentimens. Une admiration profonde, point de doute sur le caractère divin de la mission de Luther, dont il explique les rudesses même et les inégalités par les prophéties; beaucoup de soumission; quelques remarques indulgentes, mais justes, sur sa vivacité et sa dureté; une appréciation sûre et élevée de ses qualités de caractère et d'esprit, de sa force, de son savoir, de ses travaux, des points fondamentaux de sa réforme; rien sur lui-même, et, s'il était convenable de parler du talent littéraire, une proportion, un goût, une richesse et un naturel de diction, qu'on ne devait attendre ni de son temps ni d'un auteur écrivant dans une langue morte; telle est cette oraison funèbre où Mélancthon se plaçait au-dessus de toutes les insinuations et de toutes les calomnies, et gardait la vérité de son caractère avec Luther mort, comme avec Luther vivant.

La mort de Luther privait la réforme de son chef, l'église nouvelle de son gouvernement. Mélancthon aurait pu s'en réjouir, en effet, comme l'en accusaient ses ennemis, s'il s'était cru de force à remplacer Luther; mais il aimait mieux être le premier sujet de ce Périclès, comme il l'appelait, que d'être son successeur. Leurs rôles avaient été distincts, quoique chacun d'eux eût occupé le premier dans son rang. Luther marchait en tête, retenant ou poussant toutes choses, avec l'autorité qu'on lui supposait d'en haut. Mélancthon enfermait les dogmes nouveaux dans les limites de la méthode. L'un fondait et l'autre enseignait. Mais, le premier mort, l'autre était insuffisant pour prendre sa place, et ce n'est pas un des moindres mérites de Mélancthon de l'avoir compris, et de n'avoir pas voulu prendre le commandement qui s'offrait à lui comme au premier après Luther.

Il avait voulu long-temps un grand débat, à la manière des conciles de l'ancienne église, entre hommes de savoir, d'autorité et de bonne foi. Ce débat terminé, il se fût reposé dans sa religion épurée, et, après avoir mis sa conscience en paix, il aurait continué ses travaux littéraires. Il n'avait aucune passion ni pour le commandement comme Luther, ni pour la dispute comme les scolastiques, et il manquait de la grandeur comme des petitesses de l'ambition. S'il ne s'empara pas du gouvernement après la mort de Luther, il n'empê-

(1) *Unser vater, unser vater is todt.*

cha personne de s'en emparer, et il ne fit que continuer à défendre les scrupules de sa conscience contre les attaques ouvertes qui succédèrent aux sourds mécontentemens et aux demi-désaveux de Luther.

Ces attaques étaient inévitables. Le parti sentait le besoin d'un chef. Il fallait un homme qui eût l'autorité et les lumières de Mélancthon, et en même temps la passion et cet orgueil bilieux dont parle Bayle, qui fait les chefs actifs et dévoués. C'est ce besoin d'un chef qui fit accueillir successivement par les impatiens du parti toutes sortes de brouillons, dont aucun n'avait la taille, quoique tous eussent la prétention d'un premier rôle. Toutefois Mélancthon les gênait, à cause de sa grande renommée, de la confession et de l'apologie, qui étaient si évidemment marquées de son esprit, et parce qu'il avait été le premier et le plus illustre coopérateur de Luther. De là tant de calomnies qui le poursuivirent jusqu'à la mort, et auxquelles il répondait mollement ou s'abstenait de répondre, n'étant point sujet à cette nécessité d'un chef de parti qui lui commande de ne laisser jamais à ses adversaires l'avantage ni de la violence ni du dernier mot.

L'histoire en serait monotone, et je ne dois pas la raconter dans tous ses détails. Quoiqu'il n'y ait rien de plus beau que le spectacle d'un esprit supérieur qui ne veut que reconnaître et posséder la vérité, sans en rechercher les profits ni en redouter les périls, ce n'est cependant pas là le héros des imaginations populaires, ni le rôle le plus intéressant dans le drame de l'histoire. Nous aimons mieux ceux qui ont éprouvé nos passions, bonnes et mauvaises, et les ont agrandies en mettant à leur service de grandes facultés et de grandes lumières. Nous préférons à celui qui passe sa vie à retirer sa conscience en lui, et à la tenir intacte, comme pour un gage de salut futur, celui qui la mêle à nos erreurs, et la risque au milieu de nos emportemens et de nos incertitudes. Nous voulons des héros faits à notre image, et qui nous donnent quelque avantage sur eux, en retour de l'admiration que nous leur portons. Nos saints de prédilection sont ceux qui ont eu beaucoup à expier.

NISARD.

(*La fin à un prochain numéro.*)

UNE

RUELLE POÉTIQUE

SOUS LOUIS XIV.

Pavillon. — Saint-Pavin. — Hesnault. — Madame Des Houlières, etc., etc.

Revenons à nos moutons, et ne mordons plus personne. On me l'a conseillé; c'est le plus sage. Un peu d'idylle, même en critique; je reprends ma houlette et je fais taire mon chien.

En parcourant dernièrement cette quarantaine de petits volumes où, sous le titre d'*Annales Poétiques,* est enterré, en fait de vers, tout ce qu'on ne lit plus, où La Monnoie tient autant de place que Racine, où Pavillon offre deux fois plus de façade que Despréaux, un petit résultat évident m'est apparu.

Il y a eu toute une école poétique, au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, pour laquelle, à certains égards essentiels, le siècle de Louis XIV n'a pas existé; elle se continue avec le goût Louis XIII et de la première régence, et finit à la seconde, sous La Motte et Fontenelle. Elle part de Voiture, Saint-Évremond; elle est assez

d'accord avec la première manière de La Fontaine; elle se cantonne, durant Boileau et Racine, à l'hôtel Bouillon, chez les Nevers, les Des Houlières, Hesnault, Pavillon, Charles Perrault; voici l'anneau trouvé avec Fontenelle.

Un double caractère de cette petite école est d'être à la fois en arrière et en avant, de tenir à l'âge qui s'en va et au siècle qui vient, d'avoir du précieux et du hardi; enfin, de mêler dans son bel-esprit un grain d'esprit fort.

Ce dernier point n'est vrai que de quelques-uns sans doute, mais l'est assez pour qu'on y voie un trait de caractère. Saint-Pavin, Hesnault, Mme Des Houlières elle-même, tenaient du philosophe, de l'indévot : par leur liberté de pensée en morale non moins que par leur goût en poésie, ils devaient être antipathiques à Despréaux, à Racine. Le goût élevé, exclusif de ceux-ci, se combinait au fond avec la gravité morale, et s'y appuyait : ils représentent le siècle de Louis XIV à son centre. Bayle, qui vécut toujours hors de France, qui ne tient point, à vrai dire, au règne de Louis XIV, qui, par le style comme par les idées, fut plutôt du siècle d'avant ou de celui d'après, Bayle admira beaucoup cette petite école; il la jugeait très poétique et tout-à-fait à son gré. Ces affinités, comme ces antipathies, quand elles s'adressent, non pas à un individu, mais à des groupes, dénotent l'esprit secret et ne trompent pas.

Une certaine conscience intérieure, au milieu de tous leurs succès de société, semble avoir averti les poètes et beaux-esprits de ce bord, qu'ils n'étaient pas à leur vraie place dans le siècle, que leur moment était passé ou n'était pas venu, que d'autres, véritablement grands, régnaient, qu'ils étaient évincés, en un mot. J'aime à croire que cette sorte de découragement et de dépit ajouta, chez quelques-uns, à l'incomplet du talent, et contribua au chétif emploi qu'ils en firent; c'est, du moins, une excuse. Chassés du haut du pavé, ils prirent et gardèrent la ruelle. Rien de grand chez eux, ni de haute haleine. Ils ont vécu au jour le jour, en épicuriens de la gloire, heureux des roses et des faveurs de chaque matin, gaspillant à des riens mille graces.

Quand on parcourt leurs œuvres décousues, inégales, sans composition et sans dessein, on est souvent surpris de trouver un morceau charmant, une idylle, une épigramme heureuse : tous ces gens-là ont fait en leur vie une bonne petite pièce; mais la seconde ne s'y rencontre pas. Ce qui les a perdus, c'est le *tous les jours*.

Si quelqu'un mérita, par son talent, de prétendre à plus et d'oser

mieux, c'est certainement Hesnault; c'est lui aussi qui, de tout ce groupe, paraît avoir le mieux compris la position fausse où l'esprit, le goût *libertins,* allaient se trouver sous Louis XIV, par-devant Despréaux le censeur, et en regard du *decorum* grandissant. Il considéra de bonne heure sa vie, même de poète, comme une partie perdue, et tournant le dos à l'avenir comme au grand ennemi, il ne s'occupa qu'à piller tout le premier le butin.

L'aimable et moins hardi Pavillon n'était point ainsi; je ne sais s'il se tourmenta beaucoup de la renommée, mais il ne la méprisait pas et crut la posséder suffisamment. Les trois quarts de sa longue vie, toute diaprée de madrigaux et de conseils à Iris, se passèrent dans les jouissances littéraires sans envie, dans la goutte sans aigreur : il eut de la gloire dans sa chambre. Également bien avec Boileau et avec Tallemant, il succédait aussi coulamment à Benserade dans l'Académie française qu'à Racine dans l'Académie des Inscriptions. Il mourut âgé de soixante-treize ans, écrit l'honnête Niceron, *ayant conservé jusqu'à son dernier moment son bon sens, sa réputation et ses amis :* rien que cela! En pourrait-on dire autant aujourd'hui de beaucoup de nos grands hommes? Sa fable intitulée *l'Honneur,* très courte, il est vrai, semble du La Fontaine au temps de Fouquet (1).

Saint-Pavin, qui lui est supérieur en vivacité, en hardiesse, a du prix comme poète. Fontenelle le goûtait beaucoup. Dans un choix en six volumes (2), fort bien fait, où le siècle de Louis XIV en poésie est d'ailleurs comme non advenu, et où il paraît que Fontenelle a mis la main, Saint-Pavin tient une bonne place entre Charleval et Voiture. Il la mérite de tout point. Fut-il un peu contrefait, comme son portrait, tracé par lui-même, l'indiquerait? Son esprit, en ce cas, justifia le proverbe en redoublant de gentillesse : c'était du plus coquet et du plus fin dans le monde même de Mme de Sévigné, sa voisine de campagne à Livry. Il eut du Chaulieu dans ses mœurs, dans sa vie de bénéficier assez licencieux; son tour exquis, railleur, ne rappelle pas mal cet autre abbé poète, Mellin de Saint-Gelais. Il hanta fort Des Barreaux dans sa jeunesse : on l'a même voulu rattacher au poète Théophile. Du milieu de ses délices, il songeait à l'art et le pratiqua.

(1) Est-elle bien de Pavillon? Je la trouve également attribuée à Fontenelle; en un si grave procès je ne décide pas.

(2) *Recueil des plus belles pièces des poètes français depuis Villon jusqu'à Benserade,* 6 vol. in-12. 1752. La première édition est de 5 vol. Barbin, 1692. On attribue à la plume même de Fontenelle les petites vies des poètes qui y sont touchées avec une netteté élégante.

Ses vers sont très soignés; il a fait nombre de sonnets, et à peu près les derniers en date, avant l'espèce de renaissance que nous-même avons tentée. On peut dire que, si le rondeau à cette époque, est mort sous Benserade (1), le sonnet a fini avec Saint-Pavin. Mais celui-ci n'abusa point autant que l'autre du genre, et dans ses mains la pointe ne s'est pas émoussée. J'en pourrais citer de délicatement tendres; en voici un de piquant :

SONNET.

Il ne faut point tant de mystère;
Rompons, Iris; j'en suis d'accord.
Je vous aimais, vous m'aimiez fort;
Cela n'est plus, sortons d'affaire.

Un vieil amour ne saurait plaire;
On voudrait déjà qu'il fût mort :
Quand il languit ou qu'il s'endort,
Il est permis de s'en défaire.

Ce n'est plus que dans les romans
Qu'on voit de fidèles amans :
L'inconstance est plus en usage.

(1) Le dernier rondeau en date que je connaisse est, je crois, celui-ci, adressé (vers le temps de M. de Surville) à une beauté qui faisait la Diane chasseresse :

Doux Vents d'automne, attiédissez l'amie!
Vaste Forêt, ouvre-lui tes rameaux!
Sous les grands bois la douleur endormie,
En y rêvant, souvent calma ses maux.
Aux maux plus doux tu fus hospitalière,
Noble Forêt! Ici vint La Vallière,
Ici Diane, en ces règnes si beaux;
Et la charmille éclatait aux flambeaux.
La chasse court, le cerf fuit, le cor sonne :
Pour prolonger ce que l'ombre pardonne,
Vous ménagiez le feuillage aux berceaux,
Doux Vents d'automne!

O ma Beauté! n'y soupirez-vous pas?
Pourquoi ce cri vers le désert sauvage?
Sur son coursier la voilà qui ravage
Rocs et halliers, et franchit tous les pas.
Cœur indompté, l'air des bois l'aiguillonne,
L'odeur des pins l'enivre. Ah! c'est assez;
Quand la forêt la va faire amazone,
Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
Doux Vents d'automne!

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grand avantage :
Je fus dégoûté le premier.

Dans la première scène de *Mademoiselle de Belle-Isle*, la marquise de Prie, attendant Richelieu, ne pourrait-elle pas trouver ce sonnet-là sur sa toilette, comme à-propos? Saint-Pavin en a donné une quantité d'aussi jolis, d'aussi aiguisés : il ne se laissait pas faire (1). Boileau l'a touché et y a attrapé sa piqûre. Il espérait l'avenir pour ses vers : rendons-le-lui du moins, autant qu'il nous est possible, en les goûtant.

(1) Il a dit lui-même de son esprit :

Je l'ai vif dans les reparties
Et plus piquant que les orties.

Il eut fort souvent affaire aux coquettes et s'en vengea : on vient de voir ce qu'il dit à l'une; voici pour une autre :

Le changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.
Celui qui vous peut arrêter
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

A une dévote un peu tendre, mais qui ne l'était pas assez :

N'écoutez qu'une passion :
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la dévotion...
Tout le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine
Sans savoir à quoi vous borner.
Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais dévote,
Vous ne pourrez jamais aimer.

Mais voici peut-être l'épigramme en ce genre la plus sanglante, et je la cache tout au bas :

Vous voulez en femme d'honneur
Me refuser le point suprême :
Vous marchandez à qui vous aime
L'entier abandon du bonheur.
Mais allez, vous avez beau faire
Et triompher d'un air sévère
Quand de là je reviens battu.
Au lieu du tout, si l'on ne donne
Qu'une moitié de sa personne,
On n'est qu'une demi-vertu.

M. de Monmerqué possède beaucoup de vers inédits de Saint-Pavin.

Et pourquoi faire fi de son plaisir? Un vieil ami que j'ai dans le canton de Vaud, vrai connaisseur en poésie, un homme qui a vu André Chénier en 89, et qui faisait alors lui-même, à Paris, un journal très en vogue, qui depuis s'est enfermé dans les vieux livres, et qui sait son La Fontaine mieux qu'éditeur au monde, M. Cassat, me disait : « Quand j'ai lu Théocrite, je lis encore Fontenelle; je préfère l'un, mais je sais passer à l'autre. *Je chausse alors un autre bonnet de nuit, et je jouis d'une autre oreille.* »

Ce serait trop demander pourtant au lecteur d'aujourd'hui que de me suivre en détail près de chaque poète de cette famille, de cette coterie. On aime à retrouver tout un monde dans un fraisier; mais il ne faut pas que le fraisier soit trop desséché ni mort. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, reviennent de droit à notre ami M. Chasles, à titre de victimes de Boileau. Il est un nom célèbre qui va me suffire à résumer, à développer mon aperçu; je m'en tiendrai à Mme Des Houlières.

Malgré ses injustices contre Racine, malgré l'inimitié de Boileau et les allusions vengeresses du satirique peu galant, elle a survécu; elle a joui long-temps de la première place parmi les femmes poètes, et ce n'est que devant un goût plus nouveau et dédaigneux que sa renommée est venue mourir. On s'est impatienté à la fin contre ses *petits moutons* toujours ramenés; on avait commencé par les lui contester, et l'accuser sérieusement de les avoir dérobés ailleurs; mais il a suffi, sans tant y prendre garde, de les lui attribuer, pour la faire paraître insipide. Elle vaut, elle valait beaucoup mieux que sa réputation aujourd'hui.

Quand on lit un choix bien fait de ses vers, desquels il faut retrancher absolument et ignorer tant de fadaises de société sur sa chatte et sur son chien, on est frappé chez elle de qualités autres encore que celles qu'on lui accordait jadis. Elle semble plus moraliste qu'il ne convient à une bergère; il y a des pensées sous ses rubans et ses fleurs. Elle est un digne contemporain de M. de La Rochefoucauld; on s'aperçoit qu'elle savait le fond des choses de la vie, qu'elle avait un esprit très ami du vrai, du positif même; on ne s'en serait pas douté, à lui en voir souvent si peu dans l'expression. Mais ces contraires se concilient. On s'appelle *Iris* ou *Climène*, ou de nos jours de quelque nom à la Médora : la nature retrouve son compte là-dessous.

Mme Des Houlières, n'étant encore que Mlle de La Garde, eut pour maître Hesnault, et Bayle prétend qu'on s'en aperçoit bien. Il paraît qu'Hesnault fut un peu amoureux d'elle, comme Ménage de Mme de

La Fayette son écolière; mais, très peu pédant qu'il était, il ne le lui dit pas en vers grecs ni latins. On a son *Épître à Sapho,* dans laquelle il s'attache à lui déconseiller la gloire, et à l'édifier sur l'amour : c'est une très ingénieuse pièce contre l'immortalité poétique. Hesnault n'y croyait pas. En revanche, on nous dit qu'il avait trois systèmes différens sur la mortalité de l'ame, tant il avait peur d'y manquer. Après avoir démontré, fort joliment, que la gloire *après la mort* n'est rien, il continue :

Cessez donc, ô Sapho, de vous en faire accroire;
Dans un monde nouveau ne cherchez plus la gloire,
Et faites succéder, au soin de l'acquérir,
Le soin de la connaître et de vous en guérir.
Mais quoi? faut-il purger d'une erreur si grossière
Un esprit si perçant et si plein de lumière?
. . . .
Si vous avez besoin d'être désabusée,
C'est d'une erreur plus fine et plus autorisée :
Le partage des morts se fait peu souhaiter;
Mais celui des vivans a de quoi vous tenter.
Si la gloire pour vous n'est rien après la vie,
Tandis que vous vivez, elle vous fait envie.
Cependant pourrait-elle exciter un désir,
Si l'on ne la croyait elle-même un plaisir?
C'en est un, il est vrai, pour quelques ames vaines;
Mais, hélas! c'en est un qui donne mille peines.
Il en est, ô Sapho, qui n'ont rien que de doux :
Si vous les connaissez, que ne les cherchez-vous?
S'ils vous sont inconnus, vous manque-t-il un maître?
. . . .
Écoutez donc, Sapho, la nature et l'amour.
Je vous viens, de leur part, révéler leur mystère;
Je n'en parle pas mal et je sais bien me taire.

Hesnault n'y allait point par deux chemins, on le voit; Mme Des Houlières ne le suivit sans doute qu'avec discrétion. Dans ses vers pourtant, elle s'est ressentie des préceptes généraux du maître. Bayle leur a fait à tous les deux l'insigne et maligne faveur de les impliquer dans une note de son article *Spinosa*. Il cite d'elle les vers qui terminent l'idylle du *Ruisseau :*

Courez, Ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez;
Tandis que, pour remplir la dure destinée

Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis!

En paraissant admettre comme correctif que probablement la dame, en cela, n'avait suivi que des idées poétiques qui ne tirent pas à conséquence, Bayle a soin d'ajouter tout aussitôt, selon sa méthode de nous dérouter : « Ce n'est pas qu'on ne puisse cacher beaucoup de libertinage sous les priviléges de la versification. »

A côté des vers du *Ruisseau*, on en trouverait bon nombre d'autres notables par la portée philosophique, et moins contestables pour la doctrine. Sous le titre de *Moralités*, elle a exprimé bien des réflexions graves, vraies, amères, qui tendent à démasquer la vanité de notre nature. Quoi de plus sévèrement pensé, de plus sérieusement rendu que ce point d'une méditation sur la mort?

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement (1);
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

Mme Des Houlières, qu'on voit de loin dans un costume couleur de rose, était triste; c'est une des personnes qui, avec le plus de moyens naturels d'être heureuse, eut aussi le plus à se plaindre de la fortune. Née vers 1634, environ deux ans après Mme de La Fayette, mariée à dix-sept ans à M. Des Houlières, brave et habile officier, qui suivit le prince de Condé dans la Fronde et chez les Espagnols, elle passa ses premières années de mariage, solitaire, retirée chez ses parens. La philosophie de Descartes et de Gassendi étaient aux prises. Au lieu de s'enflammer, comme Mme de La Sablière, pour Descartes, elle pencha vers Gassendi : ce qui au fond n'était pas moins s'occuper

De certaine philosophie
Subtile, engageante et hardie.

(1) Racan, dans ses belles stances sur *la Retraite*, avait dit :

L'âge insensiblement nous conduit à la mort.

Mais c'est dans un sentiment doux : le vers de Mme Des Houlières est d'un autre accent.

Étant allée rejoindre son mari dans les Pays-Bas espagnols, elle y trouva le prince de Condé et toute une cour à Bruxelles. Sa beauté, son esprit, y firent des conquêtes; elle y brilla, et ce fut son plus heureux moment. Le retour bien prompt en eut plus d'amertume. Des réclamations trop vives pour les appointemens de son mari la firent jeter en prison : elle y resta huit mois. Rentrée en France, ayant négocié la grace de M. Des Houlières, qui reprit du service et vécut fort peu à ses côtés, elle ne put jamais relever ses affaires de fortune, dérangées par une longue absence, et sa vie se passa dans des gênes continuelles, que l'agrément de la société ne recouvrait qu'à demi. Les vers allégoriques à ses enfans : *Dans ces prés fleuris*, etc., ne sont qu'une manière de placet à Louis XIV, désigné comme le dieu Pan, une inspiration très *positive* enveloppée avec grace. Ainsi de ses autres idylles : presque toujours une plainte au fond. Sa santé se dérangea d'assez bonne heure; elle mourut en 1694, n'ayant au plus que soixante ans. Un voyage dans le Dauphiné, aux bords du Lignon, une visite à Vaucluse, rentrent davantage dans le genre d'existence bocagère qu'on lui suppose. Elle n'en eut que le regret et le rêve. Observant autour d'elle et en elle l'humanité d'une vue un peu chagrine, elle envia tour à tour les moutons, les fleurs, les oiseaux, les ruisseaux, cette nature enfin qu'elle voyait trop peu. Elle ne cessa d'envisager le sort, ses jeux bizarres, ses injustices, d'agiter en idée la faiblesse de l'homme, ses déceptions vaines, l'insuffisance de sa raison :

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi faible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécille;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

Reprenant la question posée par son maître Hesnault sur le désir immodéré qu'ont les hommes de léguer leurs noms à la postérité, elle en réfute non moins sérieusement que lui la chimère : espère-t-elle donc les en guérir, s'en guérir elle-même?

Non; mais un esprit d'équité
A combattre le faux incessamment m'attache,

Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache
La force de la vérité.

Elle s'est plue à rimer en les variant, à traduire çà et là en espèce de madrigal moral, quelqu'une des maximes de La Rochefoucauld, dont l'esprit lui convenait fort : comme lui aussi elle avait vu périr son idéal dans la Fronde.

Elle avait, à sa rentrée en France, fréquenté l'hôtel Rambouillet, et pris un rang distingué entre les précieuses. Somaize n'a pas manqué de l'enregistrer dans son *grand Dictionnaire* sous le nom de *Dioclée*. Son ton, son goût s'était fixé dès-lors, et, à la différence de Mmes de Sévigné et de La Fayette, elle ne le modifia guère en avançant : de là, dans ses poésies, une mode qui pouvait, dès les années finissantes du siècle, paraître un peu vieillie. Au plus plein milieu du règne de Louis XIV, aux années d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, elle croyait à la décadence; mais passons vite, c'est là son crime. Disons seulement qu'elle fut fidèle aux souvenirs et aux admirations de sa jeunesse, à l'ancienne et galante cour, comme elle l'appelait; elle remontait ainsi en idée jusqu'aux Bellegardes et aux Bassompières : tout ce qui survenait de nouveau, même à Versailles, lui paraissait peu poli; elle ne s'y mêlait que malgré elle, et se croyait au moment de perdre les seuls derniers auditeurs auxquels volontiers elle s'adressait :

Que ferez-vous alors? Vous rougirez sans doute
De tout l'esprit que vous aurez;
Amarante, vous chanterez
Sans que personne vous écoute!

Ce qu'elle disait là à une amie, elle se l'appliquait à elle-même; le lendemain de *Genseric* elle dut le croire bien davantage. Dans ses vers d'idylle ou de chanson, elle n'était pourtant pas si raffinée toujours qu'il semblerait d'après ses délicatesses. L'hôtel Rambouillet n'avait pas réduit toute la matière en vapeur. Ses *Sylvandres* sont quelquefois pressans, et ses *Iris* savent rougir de manière à se faire comprendre. Si, par hasard, les ombrages qui renaissent ne servent qu'à cacher des pleurs, c'est bien malgré la bergère, qui s'écrie :

Ah! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous!

Jusque près de la fontaine de Vaucluse, elle s'est imaginé (qui le croirait?) de voir Laure attendrie et *Pétrarque victorieux*.

On sait le mot peu platonique de Mme de La Sablière, repris depuis

par Figaro : — « Eh! quoi? toujours aimer, recommencer sans cesse? Les bêtes du moins n'ont qu'une saison. » — « C'est que ce sont des bêtes. » Mme Des Houlières, sans le dire de ce ton de prose, et sous air innocent de donner l'avantage aux bêtes, n'est pas si loin de cette idée en ses idylles : ses petits moutons sont *aussitôt aimés qu'amoureux.*

Petits oiseaux qui me charmez,
Voulez-vous aimer? vous aimez.

Mlle de Lenclos, sur le luth, devait chanter ses *airs :* plus d'un rappelle cette *Chanson pastorale* du poète Lainez, qui commence par le rossignol et finit par les moineaux.

En un mot, un peu de XVIIIe siècle déjà en Mme Des Houlières, puisqu'on est convenu d'appeler XVIIIe siècle cela (1). — A côté de ces libertés de muse, elle avait la vie pure, irréprochable, disent ses biographes, et peut-être assez de pratique religieuse, au moins pour la bienséance d'abord, et vers la fin (selon toute apparence) avec sincérité. Ainsi se gouverne l'inconséquence de nos esprits, assemblant les contradictions selon le siècle et les âges. Mais la tendance était chez elle, et j'ai voulu la noter. Elle fit une ode chrétienne en 1686, au milieu des souffrances physiques qui, dès-lors, l'éprouvaient : le ton en est élevé, senti ; j'y remarque ce vers :

Ote-moi cet esprit dont ma foi se défie !

L'esprit persistait ; la philosophie revient toute voisine de cette pièce pénitente et de quelques paraphrases des Psaumes, dans des réflexions hautement stoïques; on dirait qu'elle essaie la mort de tous les côtés :

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage ;
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir !

Elle fut très sensible à l'amitié; on la trouve entourée de mille noms alors en vogue, dont quelques-uns ont pâli sans doute; mais, pour la douceur de la vie, il n'est pas nécessaire d'avoir affaire aux seuls im-

(1) Par exemple la chanson sur l'abbé Testu.

mortels. Elle jouissait de tous : on ne dit pas que, comme Mme de La Fayette, elle se soit singulièrement attachée à aucun. Elle semblait leur dire, au milieu des fleurs qu'elle en recevait, comme à l'abbé de Lavau :

Que vous donner donc en leur place?
Un simple bonjour? c'est trop peu;
Mon cœur? c'est un peu trop, quoique sa saison passe.

Des noms graves s'y mêlaient, et sous un reflet très radouci. Elle a écrit à Mascaron une épître badine datée des bords même du Lignon. Elle cultiva précieusement Fléchier, qui le lui rendit; Fléchier, caractère noble, esprit galant, qui n'a d'autre tort que d'avoir été trop comparé par les rhéteurs à Bossuet, qu'il fallait seulement (à part son éclair sur Turenne) rapprocher de Bussy, de Pellisson, de Bouhours, et dont le portrait par lui-même est bien la plus jolie pièce sortie de la littérature Rambouillet. Ce n'est pas à Mme Des Houlières, mais à sa fille, qu'il l'adressa. Vivant dans ses diocèses, à Lavaur, à Nîmes, c'est-à-dire en province, il regrettait quelque peu le monde de Paris et les belles compagnies lettrées; il était d'autant mieux resté sur le premier goût de sa jeunesse. Il correspondait à ses loisirs avec Mme Des Houlières, qui se plaignait quelquefois en vers de ses involontaires négligences :

Damon, que vous êtes peu tendre!

Elle le traite comme un *sage* du *portique*, et le menace d'appeler l'amour au secours de l'amitié :

Un sage être amoureux! Qu'est-ce qu'on en dirait?

Fléchier lui envoyait en offrande, pour l'apaiser, du miel de Narbonne (1).

Dans ses meilleurs et ses plus poétiques momens, Mme Des Houlières a fait de jolis *airs :* c'est ainsi qu'elle appelle un simple couplet, une idée tendre, fugitive, un sentiment rapide qui nous arrive comme à travers un son de vieux luth ou de clavecin. Nos pères aimaient cette émotion suffisante, vive, non prolongée; Bertaut a des couplets

(1) Ils furent tous les deux élus membres de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue : Charles Patin, fils de Guy Patin, et qui résidait à Padoue même, fut comme le négociateur de ces brevets. Elle fut aussi de l'académie d'Arles. A propos de derniers rondeaux, j'en sais un sur Arles, moins académique que gaulois, et qui remonte tout-à-fait pour le ton à l'école bourguignonne de La Monnoie, autre ami de Mme Des Houlières. C'est une allusion au *calidus juventâ consule Planco* d'Horace. Il faut se

de cette sorte charmans, de vraies *naïvetés enchantées.* Mme Des Houlières en a juste dans ce goût, dans cette même coupe déjà ancienne alors, et qui rappelait la jeunesse de Mme de Motteville. Presque toujours le printemps, comme chez les trouvères, en est le sujet :

L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs;
Tremblez, tremblez, jeunes Cœurs :
Dès qu'il commence à paraître,
Il fait cesser les froideurs;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes Cœurs;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

N'est-ce pas comme un chant de gaie fauvette qui le salue? Mais

rappeler encore que les *Aliscamps* ou Champs-Élysées sont l'antique et célèbre cimetière de la ville, et que les femmes d'Arles sont d'une insigne beauté. Le voici :

RONDEAU.

Sous le consulat de Plancus,
En Arles la belle romaine,
Devant la grace souveraine,
Les coups d'œil lancés et reçus
De ces beautés au front de reine,
Cher ami, que ta jeune veine
Range encor dans les invaincus,
Qui pourtant comprendras ma peine,
Ah! quels jours j'eusse là vécus
Sous le consulat de Plancus!

Redisant le mot de Flaccus,
Répétant ma plainte trop vaine,
Je vais donc où mon pas me mène,
Vers les grands débris aperçus.
Vaste amas de poussière humaine,
Blancs *Aliscamps,* je vous ai vus!
J'erre seul, et de loin à peine
J'entends les savans convaincus :
A ce fronton l'un veut Bacchus,
L'autre Constantin fils d'Hélène;
Moi, j'ai ma date plus certaine,
Et je lis encore aux murs nus :
Sous le consulat de Plancus.

quoi de plus touchant comme simple note, et de plus sensible que cet *air*-ci :

Aimables habitans de ce naissant feuillage
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,
Rossignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant est tendre!
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer?
Mais hélas! n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

Ainsi, chez Mme Des Houlières, la sensibilité, la mélodie, remplacent quelquefois ce qui manque pour l'imagination, et font taire le bel-esprit moraliste et raisonneur. Dans ses pièces plus longues, elle a moins réussi; en quelques stances, pourtant, on découvrirait des éclairs de passion et surtout des traits de grace. Dans certaine de ses églogues, la bergère délaissée accuse les bocages de s'être prêtés aux amours infidèles de l'ingrat durant toute une saison,

Depuis que les beaux jours, à moi seule funestes,
D'un long et triste hiver eurent chassé les restes,
Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés.

Mme Des Houlières offre trop peu de vers comme ce dernier.

Je crois toutefois en avoir assez dit pour montrer qu'elle mérita de vivre. Il ne s'agit ni de réhabiliter, ni de proposer pour modèle, mais simplement de reconnaître ce qui fut, de retrouver, s'il se peut, la poésie aux moindres traces où elle a passé. La destinée posthume de Mme Des Houlières ne manqua pas de vicissitudes : elle semblait d'avance s'y attendre en se disant :

Tandis que le soleil se lève encor pour nous,
Je conviens que rien n'est plus doux
Que de pouvoir sûrement croire
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux
Ne souillera notre mémoire;
Que regrettés par nos amis
Dans leur cœur nous vivrons encore.
Pour un tel avenir tous les soins sont permis;
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore.
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.

On l'accusa pourtant d'une action presque odieuse, d'avoir pillé son

idylle des *Moutons* dans le recueil de Coutel. Ce fut vers 1735 que se fit cette grande découverte : presque à la fois le *Mercure Suisse*, dans le numéro d'avril de cette année, le baron de la Bastie et le président Bouhier, dans des lettres à l'abbé Le Clerc (janvier et février 1735) (1), dénonçaient ou discutaient le prétendu plagiat. Fréron, depuis, et d'autres sont entrés en lice : nous les y laissons, certain que l'idée de s'adresser à des moutons n'est pas neuve, et que la manière dont l'a fait Mme Des Houlières s'approprie au tour exact de son esprit. A part ce soupçon injurieux, elle continuait de garder sa place. J.-B. Rousseau, il est vrai, dans sa correspondance (2), affecte de la rabaisser : vieille rancune de versificateur à la suite de Racine, contre l'école de Fontenelle. Voltaire, si plein de tact en courant quand il est désintéressé, nous indique du doigt, dans son *Temple du Goût*, « le doux, mais faible Pavillon, faisant sa cour humblement à Mme Des Houlières, qui est placée fort au-dessus de lui. » Pour revenir à l'école même qu'elle représente, et que nous avons montrée un peu jetée de côté dans le XVIIe siècle, il semble qu'elle ait eu sa revanche au XVIIIe; je veux dire que, même sans qu'on s'en rendît compte, cette manière avant tout spirituelle, métaphysique, moraliste et à la fois pomponnée, de faire des vers, prévalut et marqua désormais au front la poésie du siècle, avec quelques différences de rubans et de nœuds seulement. On en peut demander des nouvelles à Saint-Lambert, qui est en plein milieu. Voltaire, de toutes parts entouré, y échappe le plus souvent à force d'esprit et de saillie vive. La cour de Sceaux s'y complut trop pour en sortir. Et combien n'y a-t-il pas, en effet, de Mme Des Houlières dans le goût comme dans les idées de cette spirituelle Launay, contre laquelle un illustre critique a été si ingénieusement sévère (3)! Il a eu raison de l'être : le genre plus ou moins précieux, qui s'était tenu dans les coulisses sous Louis XIV, rentrait en scène en s'émancipant. Des révolutions sérieuses rompirent cette filiation, qui n'était vraie que par un point à l'origine. La plupart des noms surtout, en s'éloignant, s'évanouirent. Au commencement de ce siècle on se retourna encore pour regarder un moment ces petites gloires prêtes à disparaître : Mlle de Meulan, qui n'était pas sans quelque rapport de bel-esprit mo-

(1) Tome V des *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature*, par l'abbé d'Artigny.

(2) Lettre à Brossette du 4 juillet 1730 : « Il y a plus de substance dans le moindre quatrain de Mlle Cheron que dans tout ce qu'a fait en sa vie Mme Des Houlières... »

(3) M. Villemain, *Tableau du dix-huitième Siècle*, onzième leçon.

raliste avec Mme Des Houlières, a parlé d'elle plus d'une fois et assez bien. Mais, puisque nous en sommes à ce qui est fini, il est une femme poète, plutôt nommée que lue, qui me paraît à certains égards de l'école dont j'ai parlé, et en reproduire qualités et défauts, avec la différence des époques, Mme Dufrenoy.

La différence est d'abord dans la distance même qui sépare la fin du XVIIIe siècle et le XVIIe. Les contemporains de Mme Dufrenoy crurent que c'était pour celle-ci un avantage, et qu'elle allait être classique plus sûrement. M. Jay a écrit dans des *Observations* sur elle et sur ses œuvres : « Supérieure sous tous les rapports à Mme Des Houlières, mais ne devant peut-être cette supériorité qu'à l'influence des grands spectacles dont elle fut témoin et dont elle reçut les impressions, elle a conquis une palme immortelle... » L'originalité poétique de Mme Dufrenoy (si on lui en trouve) n'est pas dans les chants consacrés à des évènemens publics, mais dans la simple expression de ses sentimens tendres. Béranger y songeait surtout, quand il a dit :

Veille, ma Lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrenoy.

De bonne heure, le maître habile qu'elle eut, comme Mme Des Houlières, Hesnault, la détourna des graves poèmes et lui indiqua son sentier :

Aimer, toujours aimer, voilà ton énergie.

Chez elle, dans ses élégies, plus de petits moutons ni de bergère Célimène; il était moins besoin de travestissement : c'est de l'amour après Parny; Boufflers a déjà chanté le *cœur;* le positif enfin se découvre tout à nu. Je remarque dans le style quelque chose de précis, pas plus d'imagination et bien moins d'esprit que chez Mme Des Houlières. Mais le goût d'un jour, la manière, est-elle pour cela absente? Quand l'amante poète nous dit :

Arrangeons ce nœud, la parure
Ne messied point au *sentiment*,

pompon pour pompon, n'est-ce pas un peu comme à l'hôtel Rambouillet? Les premières élégies de Mme Dufrenoy commencèrent de paraître dans les recueils poétiques aux environs de 89. Si on en compare le texte à celui des dernières éditions, on est frappé des différences. Elle-même avait pu assister déjà au changement de couleur de ses rubans, et elle essayait de les reteindre. Si on lit dans l'Almanach des Muses de 1790, la pièce qui a pour titre *le Pouvoir d'un Amant* :

J'aime tout dans celui qui règne sur mon cœur, etc.,

on est surpris du jargon qu'elle a osé hasarder, et qui semblait tout simple à cette date. Elle l'a senti depuis : dans les réimpressions, l'air *vaurien* d'Elmandre s'est corrigé en air *lutin;* elle a supprimé ce vers incroyable :

Son infidélité devient une faveur!

On lit un peu plus délicatement :

Son tendre repentir donne encor le bonheur.

J'appelle cela des ressemblances avec Mme Des Houlières, parce que ce délire à la Zulmé, du temps de Bertin, eût été fadeur d'Iris au temps des bergeries. C'est ainsi, à la distance d'un siècle, que les défauts de goût, en quelque sorte, se *transposent*. Un rapport entre elles qu'on aime mieux signaler est, dans les traits de passion, évidens chez Mme Dufrenoy, mais non pas absens dans l'autre muse. Toutes les deux paraissent avoir senti l'infidélité avec une douleur qui n'éteignit pas l'amour :

Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire :
Mais, quoi que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur!

Mme Des Houlières, en des stances, l'a dit; Mme Dufrenoy l'a redit en cent façons dans ses élégies, et dans la plus ardente, *les Sermens*. C'est la mise en action de ce mot de La Rochefoucauld : *On pardonne tant que l'on aime*. Il semble que cette inspiration d'un amour sans bonheur, la douleur passionnée, ait fait aussi le premier génie de Mme Valmore. Corinnes et Saphos, toutes vont là. Toujours le cœur brisé qui chante, toujours le cri en poésie de cette autre parole dite à voix plus basse, en prose plus résignée, et que bien des existences sensibles ont pensée en avançant : : « Il n'y a qu'une date pour les femmes et à laquelle elles devraient mourir, c'est quand elles ne sont plus aimées. » Mais je touche à l'élégie moderne, et je n'y veux pas rentrer aujourd'hui.

Ce n'était qu'un rien que ce point littéraire ici aperçu; j'ai tenu pourtant à ne le pas laisser fuir. En feuilletant au hasard quelques petits in-12 oubliés, un reflet de soleil m'a paru éclairer et comme dessiner exactement cette traînée de parcelles dans la poussière; si je ne l'avais pas saisie à l'instant, je ne l'aurais sans doute plus revue jamais. Nous passons si vite nous-mêmes, nous paraîtrons si peu; il est doux de comprendre tout ce qui a vécu. SAINTE-BEUVE.

LETTRES

SUR

LA NATURE ET LES CONDITIONS

DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

EN FRANCE.[1]

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

III.

N'estimez-vous pas, monsieur, que nous venons d'assister ensemble à un bien étrange spectacle? Nous avons trouvé ce pays libre enfin de souci et d'agitation politique, tout entier au soin de ses intérêts, de sa fortune et de son bien-être, et voici que cette situation paisible et normale, si long-temps rêvée comme le résultat final de nos discordes, engendre des difficultés non moins sérieuses que les périls auxquels se vit en butte la France révolutionnaire.

Au sein de sa représentation nationale, des crises dont il est impossible de ne pas prévoir le prochain retour, et que chacun aura désormais la puissance de susciter en même temps que nul n'aura

(1) Voyez les livraisons des 15 septembre et 1er octobre.

celle d'y mettre un terme; au sein de l'administration, le découragement et le décousu inséparables d'un manque de direction; au sein du pays, la dévorante concurrence de toutes les vanités, celle non moins stérile des ambitions détournées d'un but digne d'elles, et se cotant en sommes rondes; le savoir-faire devenu la suprême puissance, et la capacité reculant devant l'intrigue : de tels faits, confessés par tous, proclament la nécessité de remèdes énergiques autant qu'ils accusent l'impassibilité de la loi.

Le mission de celle-ci ne devrait-elle pas consister à régler dans l'avenir, par des mesures prudemment combinées, l'action de principes dont jusqu'à ce jour elle s'est bornée à garantir le triomphe? L'honneur n'était pas moins l'ame de la monarchie absolue que l'esprit d'égalité et de concurrence n'est le mobile de la moderne société française, ce qui n'empêcha pourtant ni Richelieu ni Louis XIV de porter des lois terribles contre le duel. Il n'est pas un gouvernement qui n'ait dû, par une intervention prévoyante, modérer l'action de son principe, et je ne pense pas que celui de la bourgeoisie, s'il a réellement, comme je crois l'avoir démontré, un caractère natif et propre, puisse se soustraire long-temps à une telle nécessité.

Vainement demanderait-on aux mœurs seules l'amélioration d'un état de choses qu'elles semblent au contraire tendre à aggraver. Le goût des fortunes rapides se combinant avec la diminution des patrimoines héréditaires, la diffusion de l'instruction également favorisée dans toutes ses branches et à tous ses degrés, déclassent chaque jour une masse besogneuse, qui consent bien à respecter l'existence du pouvoir, mais sous condition expresse de le servir, à peu près comme les chefs de ces peuples du Nord, qui, après avoir long-temps fait trembler l'empire, amollis enfin par leur contact avec lui, exigeaient des empereurs des dignités lucratives et quelques lambeaux de pourpre romaine. Un vaste développement imprimé aux intérêts industriels et surtout agricoles au dedans, aux intérêts maritimes et colonisateurs au dehors, pourrait seul arrêter cet essor chaque jour plus universel vers les fonctions publiques, depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes; symptôme significatif, qui constate par des chiffres authentiques la disparité des besoins avec les ressources, des désirs avec les moyens d'y satisfaire.

Les pouvoirs législatifs ne peuvent rien sans doute contre de telles tendances; je ne crois pas à la puissance des lois contre les mœurs, tandis que j'admets celle des mœurs contre les lois, du moins pour les corriger. Ce fut grande pitié dans tous les temps de voir des esprits

distingués s'évertuer à réformer un peuple en réformant sa constitution, sans comprendre que les lois sont lettre morte lorsque l'esprit public ne vient pas les vivifier. Ne craignez donc pas de me voir glisser dans un tel travers, celui de tous que je passe le moins aux hommes d'étude. Mais n'est-il pas, monsieur, certaines parties des institutions françaises qu'on pourrait redresser et compléter dans le sens de leur principe, et ne penseriez-vous pas, avec moi, que dans l'accomplissement d'une pareille œuvre le génie national viendrait en aide à un pouvoir intelligent et habile, bien loin de lui susciter des obstacles?

Je disais dans une précédente lettre que nos institutions, résultat emprunté à l'imitation étrangère, laissaient en dehors d'elles divers élémens qu'elles sont destinées à embrasser; j'ajoutais que la force des choses finirait par suppléer à la sagesse du législateur, à cela près que nous devrions le complément de notre organisation politique à l'expérience, cette institutrice dont les leçons sont toujours chèrement payées par les peuples. C'est ce champ de l'avenir que je vous demande aujourd'hui la permission de parcourir un peu avec vous.

Je ne prétends en aucune façon, vous le comprenez de reste, devancer les temps par des réformes hâtives. Je n'ai pas les poches pleines de constitutions, et je sais à merveille que des lois médiocres, subsistant en réalité, ont une valeur fort supérieure aux lois les plus parfaites conçues en puissance d'être. Mais, convaincu que des difficultés sans terme comme sans résultat sont destinées à marquer désormais toutes nos sessions législatives, et que notre système électoral, non plus que notre organisation parlementaire, n'est capable de les prévenir, craignant surtout qu'un jour ne vienne où le pays ne scrute d'un œil peut-être trop sévère tout le mécanisme de son gouvernement, je voudrais pressentir les pensées qui surgiront alors; je voudrais rechercher si la simple théorie n'accuse pas déjà certains défauts, avant que l'évènement les ait fait éclater aux yeux de tous. Si j'étais homme de gouvernement, je pourrais m'abstenir de toucher à ces matières tant que le moment ne serait pas opportun pour y appliquer le souverain remède de la loi; publiciste, je crois de mon devoir d'aborder de telles questions avant qu'elles deviennent brûlantes.

Trois pouvoirs politiques coexistent en France : l'un, sorti en 1830 de l'élection populaire, mais destiné à se perpétuer par l'hérédité; le second, émanant du premier, avec la garantie de l'inamovibilité; l'autre, se renouvelant à intervalles périodiques et rapprochés.

Les alarmes de l'opinion en face d'un titre qui se posait comme

supérieur à son contrôle, les évènemens consommés, les prestiges évanouis, les garanties réclamées par les intérêts, l'empire des mœurs et les tendances de l'esprit public ne permettent pas de concevoir une royauté dans des conditions plus propres à être acceptée par le grand nombre, que la royauté actuelle; et c'est avec toute raison qu'on a pu la présenter comme la dernière application actuellement possible du principe monarchique en France. Rarement, d'ailleurs, une institution correspondit mieux, par son génie même, aux intérêts dominans qu'elle eut mission de consacrer, et la royauté de 1830 s'est trouvée en communion bien plus intime avec l'esprit de son temps que celle du stathouder de Hollande avec celui de l'aristocratie britannique. Aussi est-elle le pouvoir qui a conquis l'influence la plus décisive et la plus constante depuis le jour où tous les pouvoirs se sont relevés de la sanglante poussière des barricades.

On lui a reproché le besoin de trop faire par elle-même, en se montrant également jalouse et des apparences et des réalités de la puissance. Cette disposition d'esprit a été pour elle la source d'embarras graves et fréquens : on peut douter cependant que l'histoire la lui impute à blâme. La royauté nouvelle avait une terrible partie à jouer dans la France de juillet. Il était difficile qu'elle s'en désintéressât personnellement, lorsque les résultats l'atteignaient d'une manière si directe, et ce n'est pas en s'enveloppant dans les fictions légales de l'irresponsabilité qu'elle fût parvenue à jeter quelques racines, même au XIX[e] siècle. Un roi fainéant ne fondera jamais une dynastie en France, et dans ce temps-ci plus qu'en tout autre, il n'y a, pour résister à la tempête, que ceux dont le nom peut s'attacher à quelque idée, se lier à quelque durable souvenir.

Plus vous y réfléchirez, monsieur, en dehors de vos idées traditionnelles, plus vous verrez qu'il fallait que la royauté nouvelle eût un système, sous peine de ne rien exprimer et de disparaître à la première bourrasque. Vous vous êtes quelquefois trouvé en désaccord avec ce système lui-même; vous avez pensé, comme votre cabinet, que, relativement à certains faits extérieurs, il laissait trop au hasard des évènemens, et ne demandait pas assez à la puissance de la France. Cette croyance, je l'ai pleinement partagée avec vous; mais, quelle que soit mon opinion sur certaines applications de la politique qui prévaut depuis neuf ans, je n'en crois pas le principe moins conforme aux besoins du pays, moins constamment avoué par les intérêts groupés autour d'elle. Cette politique n'a jamais dépassé les limites de son action constitutionnelle, elle a toujours

trouvé dans le parlement, même pour ses inspirations les moins heureuses, l'adhésion qui les légitime; elle a donc marché dans ses voies naturelles : aussi, de tous les pouvoirs de l'état, la royauté est-elle le seul qui n'ait guère qu'à les suivre, et dont il n'y ait point à se préoccuper lorsqu'on embrasse l'ensemble de l'organisation sociale.

Mais s'il suffit de confier son avenir à sa prudence, n'en est-il pas tout autrement pour le pouvoir dont l'art. 23 de la Charte nouvelle a fait une émanation en quelque sorte filiale de la royauté? Est-il possible de n'être pas frappé, à la vue de ce corps paralysé, du vice d'organisation qui enlève à ses membres jusqu'à la force dont ils étaient individuellement pourvus avant leur accession à la plus éminente dignité de l'état? Voici des hommes de la capacité la plus authentiquement éprouvée : les uns ont reçu vingt fois le baptême électoral dans nos diverses assemblées législatives; les autres sont les restes glorieux de cent batailles, les derniers acteurs de ces grandes scènes qui eurent l'Europe pour théâtre et le sort du monde pour objet; ce qu'il y a d'illustrations dans la science, dans la politique et dans la guerre, d'expériences consommées fournies par tous les régimes, est groupé dans cette assemblée constitutionnellement égale à l'assemblée élective, et dont pourtant la France prononce à peine le nom à l'occasion d'un conspirateur ou d'un assassin jeté de temps à autre à sa justice. La pairie n'a, depuis des années, donné qu'un vote fictif à la loi principale de chaque session, celle des finances; elle n'a pas ébranlé un ministère, encore moins son initiative a-t-elle contribué à former un cabinet, à ce point que, dans les hautes régions de l'ambition parlementaire, on a grand soin de décliner ses honneurs stériles, et qu'on n'hésite pas à s'y faire au besoin représenter par ses branches cadettes. Quel homme confiant dans son avenir et aspirant à une grande fortune politique se laisserait arracher tout vivant du Palais-Bourbon pour goûter la paix du Luxembourg? A qui le palais des Médicis n'offre-t-il pas l'image de ce royal asile où reposent tant de débris mutilés, dans une retraite protégée par la piété publique et embellie par la solitude?

La France pense-t-elle posséder deux chambres législatives parce que des messagers d'état voyagent cérémonieusement d'un palais à un autre? Ne voit-t-elle pas toute la plénitude du pouvoir ballottée depuis neuf ans entre la royauté et la chambre élective, puissantes toutes deux, et peut-être à l'égal l'une de l'autre?

Les conséquences d'un tel état de choses apparaîtront chaque jour plus redoutables, en admettant que les perturbations de ces der-

nières années ne suffisent pas pour en constater dès à présent toute la gravité. La division du pouvoir législatif est un axiome dans tous les états libres : s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, ne fût-ce que pour la France, pays d'entraînement et de fougue, qui doit surtout se prémunir contre ses premiers mouvemens. La nation n'a pas, on doit le croire, reculé depuis l'an III. Ce que décréta la convention nationale elle-même, comme un premier hommage à l'expérience de tous les peuples, n'a pas cessé d'être une nécessité de premier ordre, une question de vie ou de mort pour le système représentatif.

Ceci, monsieur, n'est nié par personne. Il n'est pas un membre de l'opposition, jusque dans ses rangs les plus avancés, qui comprenne la monarchie constitutionnelle avec une seule chambre. Au sein même du parti républicain, les hommes dont l'opinion peut être de quelque poids, et je citerai ici Carrel, ont toujours reconnu, encore qu'ils ne l'aient pas toujours confessé, la convenance d'une division dans le pouvoir législatif, et la nécessité d'un sénat, dépositaire spécial des traditions gouvernementales. Il n'est donc pas dans le monde politique de doctrine plus universellement professée que celle-là.

Mais en est-il, je vous prie, de moins pratiquée? Les membres de l'opposition qui professent pour elle le respect le plus avoué ne réclameraient-ils pas avec violence, si la pairie s'avisait de mettre un poids dans la balance de nos destinées, si elle rejetait une loi populaire, ou prenait l'initiative d'une mesure réprouvée par la presse? On a pu lui permettre d'ajourner la conversion de la rente, car ceci ne touche à aucune passion, à aucun intérêt politique; peut-être même se trouve-t-on, tout conversionniste qu'on puisse être, avoir au fond de son portefeuille quelques coupons de 5 pour 100. On a pu trouver convenable qu'en repoussant le divorce, elle rendît à la morale publique un hommage qu'on avait eu la faiblesse de lui refuser; mais qu'eût-on dit si la pairie ne s'était pas courbée sous le plébiscite qu'on lui présentait à la pointe des baïonnettes de juillet? Que dirait-on si elle refusait un jour de sanctionner une nouvelle loi électorale, si elle prétendait faire prévaloir dans une haute question diplomatique une autre pensée que celle de la chambre élective? Que dirait-on surtout si elle s'ingérait à démolir aussi les ministères, en organisant, par exemple, contre un cabinet qui n'aurait pas ses sympathies, une coalition dont les élémens ne manqueraient pas, à coup sûr, dans son sein? Si l'on reconnaît dans la chambre inamovible le droit d'agir ainsi dans la plénitude de ses attributions constitutionnelles, il faut dès à présent

changer d'attitude vis-à-vis d'elle; si on ne l'admet point, cette chambre n'a plus une existence digne du pays et digne d'elle-même; elle ne répond pas au but de son institution : c'est un embarras pour tous sans être une force pour personne.

Voyez maintenant le contraste, et suivez-en les étranges conséquences. En face de la pairie s'élève une autre chambre riche assurément en talens, en espérances, en vives et légitimes ambitions, mais dont il est licite de ne pas trouver le niveau intellectuel aussi constamment élevé. Cette chambre a tout ce qui convient pour imprimer une impulsion générale aux affaires; mais elle manque trop souvent (comment le méconnaître?) de l'esprit de suite indispensable pour les conduire. La nature même de son génie l'appellerait plutôt à influer sur l'ensemble d'une situation qu'à choisir les instrumens actifs du gouvernement. En contact immédiat avec l'opinion nationale, elle sent à l'unisson de cette opinion même; mais le sens si droit qu'elle apporte dans l'appréciation des idées et des intérêts généraux, ne court-elle pas risque de le perdre lorsqu'il s'agit de choisir les hommes? N'est-elle pas visiblement dans l'impuissance de les éprouver et de les connaître? N'est-elle pas dominée par des impulsions et par des manœuvres également propres à fausser la sûreté de son jugement ?

Un jeune homme inconnu trouve dans son petit arrondissement soixante-quinze parens, alliés ou condisciples, sur cent cinquante électeurs inscrits qui consentent à lui ouvrir l'accès des affaires publiques, où il reçoit pour mission de soigner en même temps et ses propres intérêts et ceux de ses amis. Il arrive à la chambre, aborde la tribune, et s'y tient bien. Il a grand soin de se placer dans les conditions requises pour naviguer toujours avec la presse, et recevoir dans ses voiles le souffle quotidien de ses organes. La France ne sait encore rien de lui, sinon qu'il a prononcé quelques discours heureux ; elle ignore quel gage il offre à la morale publique par son caractère et par sa vie, de quelle puissance d'application, de quelle prudence et de quelle mesure il peut être doué pour les affaires, et déjà peut-être le voilà ministre. Il dirige, à la tête de l'instruction publique, le mouvement intellectuel d'un grand royaume; il a charge d'y combiner l'ensemble des plus gigantesques travaux; il préside son conseil d'état, choisit ses magistrats, élabore et tranche les plus hauts problèmes de la législation civile et criminelle ou de l'économie politique. Si vous exceptez, et je ne saurais trop vous dire pourquoi, les départemens de la guerre et de la marine, il peut, sur

le succès d'une session, quelquefois sur le résultat d'une intrigue, aspirer à tous les portefeuilles, conquérir les honneurs qui devraient être le couronnement de toute une existence, la consécration d'une notabilité déjà européenne. C'est ainsi que le pays qui impose le concours ou les épreuves les plus difficiles pour les plus modestes fonctions, et qui tend à généraliser de plus en plus cette pratique salutaire, prend tous ses agens politiques au hasard ou à l'essai, sans autre garantie que des succès de tribune, unis à quelque souplesse dans l'escrime parlementaire.

A de rares exceptions près, les fortunes ministérielles sont chez vous infiniment moins rapides; mais en admettant même la parité, je n'hésite pas à dire que ce que comporte le principe aristocratique de votre gouvernement ne saurait établir de précédent applicable à une société qui entend, comme la nôtre, résoudre pour la première fois le problème d'une hiérarchie fondée sur la valeur duement éprouvée de chacun.

A la manière dont se passent trop souvent les choses, le pays reste sans garanties sérieuses. En accumulant dans quelques années ce qui devrait remplir toute une vie humaine, on s'est exposé à substituer le savoir-faire à la naissance, à sortir du droit ancien sans s'établir dans le nouveau. Lorsqu'on voit, d'un côté, le plus grand nombre des expériences et des supériorités reconnues, agglomérées dans une assemblée sans puissance sur l'opinion, sans influence d'aucune sorte sur la formation et la chute des cabinets, et que, de l'autre, toutes les ambitions s'organisent stratégiquement pour la conquête et l'exploitation du pouvoir, lorsque la confusion règne au sein de l'une des chambres et que le découragement envahit l'autre, il est manifeste qu'il y a quelque chose de faussé dans la pratique et d'irrationnel dans la théorie du gouvernement.

D'où vient que l'assemblée élective, plus propre à remuer les idées qu'à discerner les hommes, au lieu d'influer sur l'esprit du système, se préoccupe principalement du personnel, et que la chambre inamovible ne pèse ni sur l'un ni sur l'autre? D'où vient que la pairie n'est guère pour l'opinion qu'une haute juridiction exceptionnelle? Cet abaissement ne tient pas à sa composition; car, bien que la faveur ait pu sans doute y donner accès, chacun rend hommage à ses lumières et aux nombreuses illustrations qui la décorent. Ce n'est pas, d'ailleurs, pour ses membres, une prérogative de peu de poids que l'inamovibilité qui leur est départie, car celle-ci protége tout ce qu'il est donné à la loi de garantir et d'atteindre dans une société où la

famille politique n'existe pas. Du mode seul de sa formation provient donc une impuissance destinée à engendrer, pour la royauté, des dangers formidables, si la pairie, lassée d'un rôle peu fait pour elle, osait jamais tenter d'en prendre un autre.

Comment s'étonner des résultats sortis de la conception bâtarde de 1831? Comment n'avoir pas compris que le cabinet de cette époque, qui sacrifiait à regret l'hérédité à des impossibilités par lui estimées passagères, n'entendait donner à la pairie qu'une organisation transitoire pour lui ménager tous les bénéfices de l'avenir? N'est-il pas aussi contraire à la théorie qu'au bon sens de faire émaner un pouvoir politique d'un autre, lorsqu'on aspire à équilibrer des pouvoirs entre eux? Une telle combinaison n'annule-t-elle pas, dans les circonstances ordinaires, tout le bénéfice que la royauté peut attendre d'une chambre haute, en même temps qu'elle exposerait la chambre élective à se voir constitutionnellement anéantie par une royauté puissante, si des circonstances exceptionnelles rendaient jamais à celle-ci une force inattendue?

Lorsque la couronne institue des magistrats pour tous les tribunaux du royaume, personne n'a l'idée de contester sa parfaite compétence dans cette partie de ses attributions; car on sait que la royauté, ou le pouvoir ministériel agissant sous son nom, ne comprend pas la justice autrement que le pays lui-même, qu'elle a tout intérêt à vouloir des magistrats probes, éclairés, diligens. De plus, en rendant ceux-ci inamovibles, la loi les revêt, par respect pour le sacerdoce qu'ils exercent, de la plus haute prérogative qu'elle ait aujourd'hui mission de conférer. Des magistrats nommés à vie par la couronne, en dehors des passions de parti et des intrigues locales, reçoivent donc des garanties en quelque sorte surabondantes pour accomplir leur ministère; ils sont dans les conditions les plus favorables pour fonder leur crédit dans l'opinion publique. Mais il n'en est pas ainsi pour un corps politique participant à la souveraineté. Il est évident que, si l'un des pouvoirs a seul mission d'en choisir les membres, il se gardera d'y faire entrer des adversaires de son système personnel, du moins en nombre suffisant pour en compromettre le succès. S'il y appelait quelques chefs d'opposition, pour les isoler de leurs amis, il devrait s'attendre à des refus aussi calculés qu'auraient pu l'être ses faveurs, et la force des choses le conduirait à circonscrire ses choix dans la sphère des hommes acquis déjà, par leurs convictions bien connues, à sa pensée politique. Une pairie nommée par la royauté ne saurait être qu'un pouvoir de reflet, qu'une doublure

effacée de celle-ci. En vain s'agiterait-on pour y susciter la vie politique, en vain les notabilités du pays s'y trouveraient-elles en grand nombre : le premier résultat des positions fausses est d'ôter à chacun sa force, et c'est le sort des institutions dénuées de tout génie propre de disparaître sans que l'opinion s'en émeuve. Ainsi naquirent, ainsi se sont évanouies les conceptions de Sieyès au premier rayon du soleil de l'empire.

Le vice de l'organisation de notre pairie est compris par tous les amis de la monarchie constitutionnelle; il n'en est aucun qui ne dise tout bas ce que je ne vois, pour mon compte, nulle raison de ne pas dire tout haut. Je comprends autant que qui que ce soit les répugnances du pouvoir et la froideur de l'opinion, lorsqu'il s'agit, à peine sorti des hasards d'une révolution, de rentrer dans une carrière d'expériences législatives. C'est là un sentiment honorable, une crainte salutaire, contre lesquels je n'entends aucunement m'élever; mais encore est-il loisible aux hommes qui regardent comme impossible de détourner le cours logique des idées, de se demander dès à présent dans quelle alternative se trouvera la France lorsqu'éclatera cette grosse question.

Je vous entends répondre qu'il faudra nécessairement opter entre l'hérédité et l'élection. Ceci est rigoureusement vrai, sans être pour cela plus simple, car, s'il n'y a qu'une seule manière de naître, il en est mille pour être élu.

Vous savez depuis long-temps, par des écrits où j'ai dû creuser cette grave question, ce que je pense de l'hérédité de la pairie. Vous n'ignorez pas que je la crois un peu plus impossible encore dans l'avenir que dans le présent, et que je tiens l'établissement d'une pairie viagère pour plus probable dans la Grande-Bretagne que le rétablissement de l'hérédité ne saurait jamais l'être en France. Moins qu'un autre, monsieur, je porte en une telle matière ces passions désordonnées devant lesquelles abdique la raison humaine. Je crois que des hommes prédestinés dès leur enfance à la vie publique se rendent d'ordinaire plus dignes de leur destinée; je sais ce qu'une telle position assure d'indépendance en face des factions comme vis-à-vis du trône; enfin je tiens des pairs héréditaires pour fort capables de procréer des gens d'esprit; j'accorderai même, si l'on veut, que l'hérédité de la pairie n'est pas un privilége, dans le sens populairement odieux de ce mot. Ces concessions faites, j'en réclame une seule à mon tour, c'est que l'hérédité de la pairie est évidemment impossible. Peut-être ses partisans les plus dévoués auront-ils peu d'objections à

me l'octroyer pour le présent, en réservant à l'hérédité ses chances éventuelles, Or, c'est surtout de celles-là qu'il importe de constater la vanité pour ne laisser s'implanter nulle part de dangereuses espérances. Je tiens donc cette impossibilité pour aussi absolue qu'elle est rationnelle en ce siècle.

La création d'une assemblée politique héréditaire serait en désaccord, non pas seulement avec le principe du gouvernement de 1830, mais avec les bases mêmes de la moderne société française. Ce serait la négation de la doctrine que celle-ci s'efforce de faire prévaloir depuis 1789, le coup mortel porté au gouvernement de la bourgeoisie, tel que nous avons essayé d'en déterminer les conditions. Si elle eut à lutter contre les mœurs dans ses efforts pour organiser un patriciat héréditaire, la restauration n'était pas du moins, dans une telle tentative, en contradiction avec elle-même; mais comment concevoir un gouvernement reposant sur des influences essentiellement mobiles et viagères, et qui tenterait de les perpétuer par un mode en opposition directe avec leur principe? Se figure-t-on bien la seconde génération d'un sénat formée des fils de professeurs, de gros banquiers, d'industriels, d'avocats, de députés et de généraux de la garde nationale, honorables et presque uniques notabilités d'un temps de paix, de travail et d'étude? Voyez-vous, monsieur, dans le pays le moins aristocratique qui soit sous le soleil, les talons rouges de la bourse et de la salle des pas-perdus se choisissant des devises et se dessinant un écusson? Ce n'est pas à un esprit tel que le vôtre qu'il faut apprendre que les lois consacrent bien les aristocraties existantes, mais qu'il ne leur est pas donné d'en créer, et que si sur le sol britannique, tout imprégné, pour ainsi dire, de cet élément, les illustrations récentes s'unissent sans effort aux illustrations antiques, sur notre terre de France, la poussière seule des champs de bataille sèche vite les lettres de noblesse. Et pourtant, s'il avait pu résister à l'Europe, le gouvernement de Napoléon lui-même n'eût-il pas succombé devant une réaction intérieure contre son aristocratie sans racines, le jour où la France, libre des soucis de la guerre, eût repris sa pente naturelle sur laquelle elle fut violemment arrêtée par l'empire, mais sans en être jamais détournée? Le gouvernement de la bourgeoisie n'imitera pas Napoléon dans ses fautes sans avoir les mêmes excuses; il comprendra que l'épreuve la plus propre à faire jamais remettre en question le titre de la royauté serait une tentative dont la responsabilité remonterait jusqu'à elle-même.

L'introduction de l'élément électif dans la composition de la cham-

bre haute apparaît donc comme la solution finale du problème. Je n'admire pas l'élection en elle-même comme une infaillible manifestation de la suprême sagesse; je sais que des législateurs de l'antiquité ont cru le sort moins aveugle. Mais je n'appartiens pas non plus à ceux qui, à l'aspect des embarras inséparables de ce système, s'écrient que c'est assez de l'avoir au Palais-Bourbon, sans l'introduire au Luxembourg. Un tel raisonnement me paraît de la force de celui de Ferdinand VII, lorsque, sous la constitution de Cadix, sollicité de se prononcer pour le parti bicamériste, ce prince répondait que c'était déjà trop d'une seule chambre, et qu'il n'en voulait pas deux. Qui ne voit, en effet, que si jamais l'élection est appelée à ranimer la vie politique éteinte au cœur de la pairie, ce sera en modérant par cela même celle de la chambre qui reçoit seule aujourd'hui cette populaire consécration, et qu'il s'agit moins au fond d'augmenter la puissance de ce principe que de la répartir d'une façon plus égale et dès-lors moins dangereuse?

A quelle combinaison électorale l'avenir confiera-t-il la formation de la pairie? Là gît toute la question, et, quoi qu'on puisse faire, elle ne sera jamais ailleurs.

Vous connaissez la France et vous savez si elle ne donne pas, à bien peu de chose près, tout ce qu'elle est actuellement en mesure de donner; vous savez surtout qu'en faisant des électeurs, on ne fait pas des éligibles. Il est bien difficile de croire qu'en modifiant en quelque chose le cens électoral, qu'en le combinant avec certaines catégories de capacités exprimant des intérêts analogues à ceux que représente le cens lui-même, on arrive à des résultats notablement différens, soit pour la nomination de la chambre élective seule, soit pour la formation de deux assemblées politiques. En livrant la formation d'une pairie élective au corps électoral, on le mettrait probablement dans le cas de renvoyer la législature actuelle en partie double, et la France aurait alors deux assemblées à peu près identiques, et séparées par une simple cloison de sapin. Mieux vaudrait, au reste, cet état de choses que celui dont nous sommes menacés; et je suis, pour ce qui me concerne, tellement préoccupé de l'anéantissement politique de la première chambre, que j'irais, je crois, jusqu'à subir même la gérontocratie de l'an III.

Notre unité gouvernementale interdit le mode d'élection du sénat américain, auquel chaque législature envoie deux membres. Demander, comme la Belgique et comme l'Espagne, le choix de nos sénateurs à des assemblées provinciales, soit directement, comme le fait

l'une (1), soit par voie de candidature, comme procède l'autre (2), serait rendre inévitables des choix purement locaux, alors que le but essentiel de l'institution devrait être d'y introduire des notabilités nationales pour faire de la chambre haute comme un degré supérieur d'initiation à la vie politique. En présence de ces difficultés, on pourrait être conduit à placer l'élection de la pairie au centre même des trois pouvoirs législatifs, comme l'essaya la constitution de l'an VIII pour son sénat conservateur (3). Peut-être ne jugerait-on pas impossible de concéder à la chambre inamovible le droit de se renouveler elle-même, avec un certain concours attribué à la royauté. Les corps les plus puissans par la pensée politique se sont ainsi perpétués par leur énergie propre. Rien n'habitue mieux qu'un tel principe à discerner les supériorités, sitôt qu'elles se produisent au dehors, pour les absorber dans son sein; c'est à lui que toutes les sociétés savantes doivent leur puissance sur l'opinion, et nul ne se mettrait plus naturellement en harmonie avec une société aussi avide d'hiérarchie que d'égalité, depuis si long-temps tourmentée du besoin de concilier enfin cette redoutable antithèse.

A ceux qui diraient qu'un tel mode a des inconvéniens, ne pourrais-je, monsieur, répondre, avec Machiavel, qu'aucun parti n'en est exempt, et que l'esprit politique n'a jamais consisté qu'à choisir entre les moins graves? Parmi ceux que je suis disposé à reconnaître, je me garderai toutefois de comprendre l'excès de force qu'une telle prérogative donnerait à la pairie. Ce n'est pas en notre temps qu'on peut redouter une force surabondante au sein d'un corps conservateur. Qu'on se rassure : la pairie, se renouvelant elle-même par l'élection, ne dégénérerait point en oligarchie, car l'hérédité ne lui appartiendrait pas, et ses membres ne se perpétueraient pas plus que ceux de l'Institut dans leur postérité. Vous ne redoutez pas d'ailleurs, je

(1) En Belgique, les sénateurs sont élus dans la même forme et par les mêmes électeurs que les représentans, sous condition d'être âgés de quarante ans et de payer au moins 1,000 florins de contributions directes. (Loi élect. belge, art. 42.)

(2) Les sénateurs espagnols sont nommés par le roi sur une liste de trois candidats, proposés par les électeurs qui nomment les députés aux cortès. (Constit. de 1837, tit. III, art. 15.)

(3) « La nomination à une place de sénateur se fait par le sénat, qui choisit entre trois candidats, présentés, le premier par le corps législatif, le second par le tribunat, le troisième par le premier consul.

« Il ne choisit qu'entre deux candidats, si l'un d'eux est présenté par deux des trois autorités présentantes; il est tenu d'admettre celui qui serait présenté à la fois par les trois autorités. » (Constit. de l'an VIII, tit. II, art. 16.)

pense, qu'à l'exemple des anciens *freemen* de vos corporations municipales, ils trafiquassent à prix d'argent de l'honneur de siéger au milieu d'eux. Jalousement surveillée par l'opinion et par la presse, en concurrence incessante avec la chambre des députés, dont sa mission consisterait à absorber tous les talens en les marquant l'un après l'autre du sceau gouvernemental par un appel dans son sein, la pairie régénérée ne serait pas plus à redouter pour le pays que pour le trône. Ils sont d'ordinaire modérés, les pouvoirs contraints de puiser leur force dans l'adhésion de l'opinion à leurs choix comme à leurs actes; trop souvent, au contraire, la violence n'est-elle pas l'apanage des pouvoirs faibles? La législative sanctionna le 10 août, le directoire fit le 18 fructidor, et le ministère Polignac a signé les ordonnances de juillet.

En concentrant l'élection au sein d'un sénat inamovible, bien des questions resteraient sans doute à résoudre. Le nombre de ses membres serait-il limité? Devrait-il être choisi dans des catégories déterminées d'avance par la loi, et ne pourrait-on combiner d'une manière heureuse des dispositions empruntées à des systèmes différens? Je n'assumerai pas, croyez-le bien, le ridicule de présenter un projet de loi sur la matière : dès-lors vous trouverez bon que je n'aborde pas les détails, et que je me borne à jeter aux méditations des hommes graves quelques pensées d'avenir. C'est en semant pour lui dans les temps paisibles qu'on évite de moissonner dans la tempête.

Ce qui me préoccupe surtout, ce qui ne peut manquer de vous frapper vous-même, c'est l'urgence d'établir en France quelque gradation dans la carrière aujourd'hui déréglée de l'ambition politique, et de fixer un temps d'arrêt entre les généralités de la tribune et la pratique des grandes affaires. Lier les deux chambres de telle sorte que l'élection fasse passer les hommes politiques de la seconde à la première, et que le mouvement ministériel, aujourd'hui concentré dans une seule assemblée, se partage entre les deux dans une proportion plus naturelle, hiérarchiser la vie de l'homme comme est hiérarchisée chez vous celle de la famille politique : c'est là une tâche gouvernementale et civilisatrice dont l'accomplissement honorera ceux qui seront un jour en mesure de l'accomplir.

La réorganisation de la chambre haute suffira-t-elle pour permettre au gouvernement représentatif de fonctionner avec facilité, et l'application de ce système à des intérêts si différens de ceux pour lesquels il fut primitivement conçu, n'entraînera-t-elle pas dans la suite des temps des modifications plus profondes? Les hommes qui

répondraient dès à présent sans hésiter à une pareille question me paraîtraient doués d'une singulière outrecuidance. Sur ce point, bien des conjectures sont permises aux meilleurs esprits, et l'on peut, en conservant une foi inaltérable dans l'idée de 89, penser qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot. Êtes-vous curieux à cet égard de théories et d'hypothèses? Je puis vous en fournir de très spécieuses, peut-être même de très profondes, dont le seul tort sera de ressembler aux contes bleus que vous savez.

Vous avez dû rencontrer à Londres le baron de N., ancien membre du corps diplomatique, aujourd'hui député, comme propriétaire d'une terre seigneuriale, à la première chambre des états de l'un des gouvernemens de l'Allemagne, homme de savoir et même d'esprit à la manière de ses compatriotes, fort hardi dans ses spéculations, et fort peu effrayé d'être tout seul de son avis. Dans cette tribune, d'où l'Europe assiste à nos débats parlementaires, je liai un jour avec lui une conversation qui, par l'originalité de quelques aperçus, me paraît mériter d'être rapportée.

C'était pendant l'une de ces dramatiques séances où le sort du cabinet était en question, où sept portefeuilles rouges, étalés sur la tribune, semblaient produire sur les partis décomposés l'effet d'une pile voltaïque. Tout était confusion, désordre, crainte contenue, espérance palpitante. « Quelle scène! » me dit M. de N., qui venait d'accomplir dans sa patrie sa paisible mission législative. « A ces paroles enflammées, à ces visages renversés par la colère, ne dirait-on pas qu'il s'agit en ce moment de savoir si vous nous rendrez l'Alsace, ou si vous nous prendrez la rive gauche du Rhin? Jusqu'à quel *crescendo* s'élèverait donc ce tumulte, si la république ou la restauration frappait à la porte, et s'il s'agissait de les repousser ou de les admettre? De quoi est-il pourtant question? De savoir si ces messieurs, que j'aperçois là, auront demain cédé leur place à d'autres. J'ai beau m'interroger, je ne sens ici la présence d'aucune idée; cette brûlante atmosphère n'est imprégnée d'aucune passion politique, et je ne quitterai jamais votre beau pays avec plus de confiance, tant je suis sûr que le lendemain ressemblera trait pour trait à la veille. »

Je ne pouvais trop en cela me montrer d'un autre avis que mon interlocuteur: aussi le laissai-je continuer, heureux de recueillir les impressions d'un étranger dans une telle circonstance. « Cette chambre est pleine de talens; je suis surtout frappé de sa physionomie de jeunesse. Les hommes de trente ans gagnent chaque jour du terrain, et avant peu vous y compterez, je gage, à peine quel-

ques vieillards. Cela est tout simple; on arrive ici pour faire son chemin dans le monde, et non pas du tout quand on l'a fait. Je ne vois rien dans cette enceinte qui rappelle, même de loin, ce nombreux parti des *country gentlemen*, la force du parlement britannique, hommes riches et bien posés dans leur comté, qui, en devenant membres des communes, n'aspirent guère qu'au droit de placer deux initiales après leur nom. J'y trouve bien moins encore ces bourgmestres de nos bonnes villes, heureux de toucher pour leur session quelques *thaler* d'indemnité, et de paraître une fois aux fêtes de la cour. Tout ici respire l'ambition, non pas seulement cette ambition politique, légitime parmi les chefs d'une assemblée représentative, mais cette ambition moins parlementaire que je crois voir graduée sur les visages, depuis l'ambition des parquets de première instance jusqu'à celle du conseil d'état. Il me paraît évident qu'on vient ici dans son intérêt propre beaucoup plus que dans l'intérêt d'une idée. N'essayez pas, monsieur, ajouta le baron de N... en prévenant ma réponse, n'essayez pas de défendre vos compatriotes, car en ceci je ne les accuse nullement.

« Bien peu d'hommes ont aujourd'hui chez vous une existence faite, bien moins encore possèdent cette modération qui permet de vivre à côté de toutes les jouissances d'une civilisation raffinée, sans en éprouver le besoin. Les grandes fortunes territoriales disparaissent, et les fortunes industrielles sont peu nombreuses dans la plupart de vos provinces. Comment quitterait-on dès-lors ses intérêts, ses affections, pour venir, souvent à plus de deux cents lieues de distance, donner gratuitement tous ses soins aux affaires publiques pendant la moitié de l'année, sans aspirer à la seule compensation admise par la probité, l'éventualité d'une position pour les siens ou pour soi-même? Les fonctions gratuites sont l'apanage aussi essentiel qu'exclusif de l'aristocratie. Lorsque Louis XVIII vous donna le gouvernement représentatif, il était tout simple qu'aspirant à la relever en France, il fît du mandat législatif une charge sans indemnité. Mais comment la révolution de juillet n'a-t-elle pas vu que, du jour où le pouvoir passait aux mains d'une autre classe et subissait l'influence d'autres principes, il fallait donner à l'indépendance des députés une garantie nouvelle? » — Ici je m'attachai à expliquer à mon Allemand, dont l'audace réformatrice était très inattendue pour moi, la convenance de circonscrire, par des sacrifices pécuniaires et par un cens d'éligibilité, le nombre des médiocrités dont les menées obséderaient sans cela les colléges électoraux. J'ajoutais qu'il était difficile de

comprendre une assemblée politique votant l'impôt sans que ses membres dussent en supporter leur part, et que le cens d'éligibilité était, dans la pensée de la loi, ce gage d'indépendance qu'il réclamait avec raison pour les mandataires du pays. — « Mais, me dit M. de N..., votre cens d'éligibilité est une illusion, s'il s'agit de garantir aux candidats une existence vraiment libre. Osez le quadrupler, ou sachez le supprimer complètement : c'est le seul moyen d'entrer dans un ordre vrai ; autrement vous aurez les inconvéniens des deux systèmes sans aucun de leurs avantages. Quant à la crainte de voir des hommes sans valeur et sans moralité se présenter à vos comices électoraux, j'en suis, je l'avoue, infiniment plus touché ; car je n'admets pas, avec vos démocrates, que la liberté consiste dans la faculté laissée aux peuples de faire des fautes. Je ne comprends les faits politiques que comme le reflet des idées ; il faut que votre constitution se pose un but à elle-même, et qu'elle sache embrasser tous les phénomènes dans une large et vivante synthèse. Je ne repousse donc aucunement vos conditions préalables de candidature, mais je les voudrais plus en harmonie avec les principes qui vous régissent. Je siége aux états parce que mes pères, anciens seigneurs immédiats, m'ont laissé une terre noble ayant droit de représentation. Rien de plus logique, puisque le droit est chez nous étroitement lié au sol, comme une modification à la substance ; mais ici, où vous prétendez mettre le pouvoir au concours, je voudrais un gage de lumières que ne vous donnent pas à coup sûr vos 500 francs d'impôt. — Voudriez-vous donc, m'écriai-je, faire passer des examens aux députés comme aux candidats pour l'École polytechnique ? — Et pourquoi pas ? reprit le baron avec un imperturbable sang-froid ; pourquoi votre droit d'éligibilité, au lieu de s'appuyer sur un fait sans signification réelle, ne résulterait-il pas d'une aptitude constatée, par exemple, l'obtention de grades académiques ? On remue chaque jour dans cette enceinte les plus hauts problèmes du monde intellectuel et social ; on discute le budget de la justice, des cultes, de l'université, des finances, et tout cela se vote sans que la conscience publique soit édifiée sur la compétence de vos législateurs. — Faudrait-il donc qu'avant d'aspirer à la chambre, chacun eût dans sa poche ses parchemins de docteur en droit, de licencié ès-lettres ou de bachelier en théologie ? A ce compte, je craindrais qu'il y eût en France moins de candidats que de députés à élire. — On statuerait par une loi transitoire et des dispositions à long terme. — Fort bien, repartis-je ; mais, pour être conséquent avec votre doctrine, ne faudrait-il

pas aussi que les docteurs en droit ne votassent jamais que sur le budget de la justice, et les bacheliers en théologie que sur celui des affaires ecclésiastiques? Quant au budget de la guerre et de la marine, je vois, à la manière dont vous y allez, que vous nous condamnez tous, comme début à la carrière législative, à faire, le sac sur le dos, une campagne de trois ans, et un voyage aux Grandes-Indes en qualité de mousses. » Les Allemands ressemblent presque tous à J.-J. Rousseau, qui ne trouvait de réponse aux objections que la plume à la main. Mon homme se tut, et nous nous séparâmes.

Quelques mois après je retrouvai le baron de N... au Luxembourg pendant la lumineuse discussion à laquelle donna lieu la proposition de M. le baron Mounier sur l'organisation de la Légion-d'Honneur. Il prêtait à ces débats sévères une attention religieuse. C'était visiblement ainsi qu'il comprenait le gouvernement représentatif, et son génie, plus universitaire que politique, se complaisait dans cette sphère haute et sereine. M'ayant aperçu, il vint reprendre une conversation que quelques plaisanteries avaient brusquement interrompue. Les évènemens avaient, disait-il, confirmé toutes ses prévisions au-delà même de son attente. Il était désormais constaté, pour tout esprit non prévenu, qu'un vice organique existait dans nos institutions constitutionnelles; il était démontré que, tant que la chambre élective disposerait des portefeuilles, la France ne sortirait pas de la crise, à bien dire permanente, que la sauvage tentative du 12 mai avait seule suspendue pour bien peu de temps. Dans ses sombres prophéties, M. de N... voyait déjà les intérêts matériels aux prises avec ceux de la liberté, et si je ne l'avais interrompu, il m'aurait, je crois, fait voir en perspective la garde nationale de Paris remplaçant les grenadiers du général Bonaparte dans un nouveau 18 brumaire.

Dans sa fureur contre la chambre élective, dans son indignation surtout contre l'alliance qui avait introduit de si graves perturbations dans son sein, c'était à la pairie seule qu'il commettait pour l'avenir le soin de fournir des ministres à la royauté; là seulement il trouvait et l'esprit et les conditions d'un gouvernement, et dans ses élucubrations législatives, je crus comprendre que la mission de la chambre des députés se dessinait, pour lui, d'une manière analogue à celle du tribunat. Il était plein d'admiration pour Sieyès, dont il venait d'étudier la pyramide constitutionnelle; il déclarait que ni cet homme ni son œuvre n'avaient été compris, et que, quelque affamée que la France pût être de repos, elle serait bientôt conduite à remanier ses lois pour les mettre en harmonie avec ses intérêts comme

avec ses mœurs. Peut-être, retiré dans ses terres, M. de N... nous prépare-t-il aujourd'hui une constitution.

J'espère que nous n'en aurons pas besoin, et qu'il en sera pour ses peines. Pensez-vous cependant que de telles idées traversant une haute et sympathique intelligence, que d'autres rêves plus hardis conçus par des ames plus ardentes ne donnent pas beaucoup à réfléchir? A l'aspect des désordres qu'entraîne chaque année le jeu de nos institutions, n'est-on pas conduit à se préoccuper de l'avenir, et lorsqu'on voit la machine politique fonctionner à si grand'peine dans un temps prospère et par des jours de calme, ne doit-on pas trembler en songeant à la première tempête?

Je le répète, monsieur, je ne suis pas novateur de ma nature; mais je persiste à croire que des hommes auxquels seraient permis *le long espoir et les vastes pensées* n'estimeraient pas faire une œuvre de haute politique en se croisant les bras dans l'immobilité du *statu quo*. Le nôtre n'est pas sans doute aussi sensiblement compromis que celui de l'Orient, si long-temps professé comme un dogme politique. Mais aux yeux des hommes de sagacité, la bataille de Koniah et même celle de Nézib étaient-elles donc nécessaires pour apprécier la valeur du *statu quo* oriental? Travaillons à ce que les évènemens ne nous surprennent pas de la sorte, améliorons nos lois pendant qu'il nous est donné de dominer le mouvement qui nous entraîne, et par crainte des révolutions ne leur frayons pas des voies plus faciles.

Le parti conservateur s'est malheureusement organisé en France autour d'un mot plutôt qu'autour d'une idée. Chez vous, monsieur, cette dénomination présente un sens lucide et complet. Le but du parti auquel elle est appliquée n'est pas seulement de conserver certaines formes extérieures, un roi, des lords et des communes; il y a derrière ces vieilles institutions une masse compacte d'intérêts organisés, une législation civile fondée sur un seul principe, des universités et une puissante église dont l'existence politique est légalement reconnue, un système entier d'administration et de justice locale fondé sur les tenures territoriales; les conservateurs d'Angleterre s'entendent donc parfaitement sur chaque question aussi bien que sur toutes les questions à la fois. Il n'en est pas ainsi en France, et c'est pure chimère que d'aspirer à y fonder un système durable sur le principe exclusif de la conservation politique. On n'est, chez nous, conservateur que par crainte des révolutions. Ce sentiment cesse-t-il un moment d'agir, chacun suit la pente naturelle de sa pensée, l'entraînement de ses passions personnelles.

Si ceci avait besoin de preuves, n'en trouverait-on pas de surabondantes dans de récens évènemens parlementaires? Avec qui ont marché les chefs du parti conservateur, ceux dont les efforts les plus soutenus avaient eu pour but de l'organiser? Dans quels rangs ont-ils trouvé leurs alliés et leurs adversaires? Quelle puissance reconnaître, après un si éclatant exemple, à une idée qui aboutit à de tels résultats? Où gît en France cette foi profonde aux institutions du pays, le respect du passé confirmé par tous les intérêts du présent, par les enseignemens sacrés de l'enfance, et par les patriotiques souvenirs de toute la vie? Sachons envisager notre position de sang-froid et sous toutes ses faces; ne faisons pas d'un mot un talisman sans puissance. La première condition pour gouverner avec quelque durée et quelque gloire la société française, c'est de conquérir sur les factions les idées dont elles pourraient plus tard abuser contre le pouvoir; la seule politique habile et vraiment conservatrice est celle qui ne se laisse pas devancer par les partis non plus que surprendre par les évènemens.

Dans une prochaine lettre, monsieur, nous étudierons, sous ce point de vue, l'ensemble de notre système électoral.

L. DE CARNÉ.

GOETHE.

—

SA VIE, SA CORRESPONDANCE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Tout, chez Goethe, semble concourir à l'harmonie. La science aide la poésie et la poésie aide la science; le naturalisme alimente l'inspiration et la féconde, et de son côté l'inspiration illumine le naturalisme : de là *Faust*, la *Théorie des couleurs*, la *Métamorphose des plantes*, et tant d'autres livres que ni Spinoza, ni Schiller, ne pouvaient écrire, splendides hypothèses échappées du chaos sur les ailes d'or de l'imagination. La poésie de Goethe est la fleur magique épanouie sur l'arbre de science. C'est grace à ces tendances de son génie, à ce double instinct essentiel, qu'il embrasse du même coup et dans leur ensemble le sujet et l'objet, le monde extérieur et le monde intérieur. Telle est sa facilité de percevoir et de formuler, que chaque

(1) Voyez les livraisons des 1er juin et 15 août.

vision qu'il a s'incarne aussitôt et devient une image, et qu'à peine évoquée, chaque image se confond pour lui dans la nature. Quelque influence que l'art exerce sur son esprit, le sentiment de la nature le possède à un plus haut degré. Toutes ses études, toutes ses réflexions, toutes ses recherches ont la nature pour objet; jour et nuit il la contemple, il en est jaloux, il l'aime jusqu'à la magie; on dirait un amant qui magnétise sa maîtresse pour surprendre, dans l'ivresse du sommeil, les mots qu'elle refuse de laisser échapper dans la plénitude de la raison. La vie intérieure surtout le frappe, il porte le flambeau de son intelligence dans les abîmes les plus inexplorés, et s'entoure des forces mystérieuses qu'il conjure, non comme l'alchimiste avare pour connaître la recette de l'or, mais dans un but plus noble et plus beau, le seul qui soit digne de sa vocation et de notre temps : celui d'agrandir le domaine de la pensée. Aussi je n'hésite pas à le proclamer, le sentiment qui domine cette grande ame, sa passion la plus vraie, sinon l'unique, c'est l'amour de la nature; l'amour de l'art ne vient qu'après. Voici, du reste, un fragment qui en dira plus là-dessus que tous les commentaires; je le tire d'une lettre que Goethe écrivait de Rome à la grande-duchesse Louise de Weimar.

« Le moindre produit de la nature a le cercle de ses perfections en soi. Pourvu que j'aie des yeux pour voir, je puis découvrir les rapports, et me convaincre qu'au dedans d'un petit cercle, toute une existence véritable est renfermée. Une œuvre d'art, au contraire, a sa perfection hors de soi; la meilleure partie repose dans l'idée de l'artiste, idée qu'il n'atteint que rarement ou, pour mieux dire, jamais; le reste, dans certaines lois reconnues qui dérivent de la nature, de l'art et du métier, mais qui sont toujours moins faciles à comprendre et à déchiffrer que les lois de la vivante nature. Dans les œuvres d'art, il y a beaucoup de tradition. Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu fraîchement exprimée. »

Le génie de Goethe rayonne donc à la fois sur la vie de la nature et sur la vie de l'ame : il prend ici les parfums, les vapeurs, les cent mystères qui se dégagent à tout moment des entrailles de la terre ou des brouillards de l'air; là, les passions, la force, la réalité humaine. La science elle-même, grace à des secrets dont lui seul connaît l'usage, trouve en ses mains l'indépendance et la pleine liberté de l'art. Il tient du ciel le don de s'élever en un clin d'œil du particulier au général, de renouer ce qui semblait séparé, de donner à chaque apparition irrégulière sa forme légitime. Aussi ses heures

d'études sont fécondes, on dirait que la nature ne sait pas résister à ses souveraines investigations. « Je laisse, disait-il un jour, je laisse les objets agir paisiblement sur moi; ensuite j'observe cette action et m'empresse de la rendre avec fidélité. Voilà tout le secret de ce que les hommes sont convenus d'appeler le don du génie. » Excellente recette, en effet! mais n'admirez-vous pas avec quelle bonhomie, voisine du persifflage, Goethe la donne? Voilà tout son procédé, libre qui veut de s'en servir; il aspire, il respire; quant au travail intérieur, il s'accomplit sans gêne, sans effort, presqu'à son insu; demandez à l'eau des fleuves pourquoi elle est bleue ou verte, et comment elle fait pour se teindre d'azur ou de pourpre, et l'eau des fleuves vous répondra : Je passe sous le firmament, voilà tout.

L'activité de cet homme embrasse toutes les directions de la science humaine. Il mène de front l'astronomie, la minéralogie, l'histoire naturelle, la poésie, la critique et le droit. Pas un instant, dans cette vie, qui ne soit donné à la pensée. Goethe tient son cerveau comme on ferait d'un palais de marbre; il veille à ce que l'air circule, la lumière se répande, et, si le moindre échec survient, il le répare de façon que jamais la ruine n'arrive. Aux heures de loisir, la fantaisie se marie dans son cerveau à la science: hyménée sublime d'où naissent, comme autant d'Euphorions merveilleux, toutes ces hypothèses dont il sème les champs ténébreux de la métaphysique. Tantôt vous le trouvez occupé d'un granit antédiluvien, tantôt d'une monnaie antique, et cherchant dans les traits de quelque grand personnage historique le secret de ses actes. Il observe, il contemple, il s'étudie à surprendre la nature sur le fait, et le moindre objet lui devient, en ce sens, d'un prix inestimable.

Quiconque désirait se faire bien venir de Goethe n'avait qu'à lui rapporter de ses voyages quelque morceau curieux d'histoire naturelle. La mâchoire d'un ours marin ou d'un castor, la dent d'un lion, la corne roulée en spirale d'un chamois ou d'un bouc, toute chose qui s'éloignait, ne fût-ce qu'en partie, de la classification actuelle, suffisait pour le rendre heureux et le tenir des semaines entières en contemplation, en émoi. C'était alors comme s'il eût reçu la lettre d'un ami retenu dans quelque contrée lointaine, et dans la joie de son cœur il faisait part à tous de cette lettre dont il comprenait le sens mystérieux. « Il arrive souvent, disait-il un jour en pareille occasion, que la nature nous raconte certains de ses secrets contre son gré; toute chose est écrite quelque part, il s'agit seulement de la trouver; par malheur nous la cherchons souvent où elle n'est pas. De là l'ob-

scurité sibillyne, les ténèbres, l'incohérence de notre contemplation de la nature. La nature est un livre qui contient des révélations prodigieuses, immenses, mais dont les feuillets sont dispersés dans Jupiter, Uranus et les autres planètes. »

Le temps était pour lui le plus précieux élément; il le réglait avec méthode, et savait l'employer comme personne au monde. Dans les mille détails dont il se préoccupait sans cesse, jamais il ne perdait, pour un instant, le fil de la spéculation philosophique ou de l'œuvre poétique en travail. — Un jour, pendant qu'un souverain d'Allemagne lui rendait visite, il trouva moyen de se dérober quelques minutes au royal entretien et d'aller dans son cabinet tracer à la hâte sur le papier une idée qui lui était venue tout à coup pour son *Faust*.

« Le jour est infiniment long, disait-il; seulement on ne sait ni l'apprécier, ni le mettre à profit. » On ne peut se faire une idée de l'amour inoui qu'il avait pour l'ordre et la régularité ponctuelle en toute chose; c'était presque une manie. Non content de classer chaque mois en d'épais volumes, et selon la date, d'une part, toutes les lettres qu'il recevait, de l'autre, les brouillons ou les copies de celles qu'il écrivait, il tenait encore des tablettes périodiques où se trouvaient mentionnés, jour par jour, heure par heure, ses études, ses progrès, ses relations personnelles, et dont il faisait, au bout de l'an, une sorte de résumé synthétique (1). Cet esprit méthodique s'étendait jusqu'aux plus petits détails. La moindre lettre d'invitation devait être écrite nettement, pliée et scellée avec le plus grand soin. Toute absence de symétrie, une tache, une ligne de travers, lui était insupportable. Il suffisait d'un cadre de mauvais goût ou d'un simple

(1) C'était sur ces registres que Goethe portait chaque soir les noms des étrangers de distinction venus de tous les points de la terre pour lui rendre hommage, ainsi que les faits intéressans qu'il ne manquait jamais de recueillir, provoquant chacun sur ses voyages, ses observations, ses études. Quelques heures d'entretien suffisaient à Goethe pour s'approprier ce que ses interlocuteurs n'avaient pu acquérir qu'en plusieurs années d'études. Puis, lorsque la conversation tombait, lorsque l'aigle commençait à voir le fond du cerveau qu'il tenait en ses serres, on se quittait, et le pélerin racontait, au retour, le calme silencieux de cet homme, qui l'avait laissé parler seul si long-temps; et pendant trente ans, cela continua ainsi : les hommes venaient à Goethe par troupeaux.—« Un jour, dit Frédéric de Müller, je lui présentai un ancien gouverneur de la Jamaïque et sa femme; la conversation fut vive, animée, intéressante au plus haut point; les heures s'écoulèrent rapidement. Or, après des années, voici ce que je trouve noté sur ses tablettes à la même date: « Aujourd'hui j'ai été fort « heureux de faire la connaissance de lord et de lady ....., et de trouver ainsi l'occa- « sion de récapituler avec profit tout ce que je savais sur l'état de la Jamaïque. » C'est

pli dans la marge, pour corrompre les jouissances qu'il pouvait avoir en face de la plus belle gravure; car il fallait que tout ce qui l'entourait ou qui sortait de lui fût et se maintînt à l'unisson avec la clarté sereine de sa vue extérieure, et rien ne devait troubler l'harmonie de ses impressions.

La seule distraction qu'il se donne consiste à changer d'activité; et lorsqu'on lit les tablettes qu'il dictait chaque jour, lorsqu'on le voit encore, dans la vieillesse la plus avancée, levé dès l'aube, ne jamais s'interrompre, poursuivre en paix la série de ses occupations quotidiennes, passer des travaux littéraires à la correspondance, de la correspondance à l'expédition des affaires courantes, se rendre compte des produits et des œuvres d'art, lire tout ce qui s'écrit en Europe, on a peine à comprendre comment, dans une journée si pleine et si complète, il trouve encore quelques instans à donner à ses amis, aux étrangers qui le visitent. A la vérité, quelquefois, n'y pouvant plus suffire, il prend le parti de s'enfermer, de vivre en reclus; mais sa résolution ne dure guère, et bientôt il sent de nouveau le besoin de se trouver en contact avec le monde, de savoir quels sont, de près ou de loin, les intérêts du jour, de ne pas devenir enfin, comme il le dit lui-même, une momie vivante. « Parle-moi du passé et du présent, parle-moi surtout du moment actuel, écrit-il à Zelter; car, bien que je lève mes ponts-levis et continue à me fortifier, on n'en doit pas moins veiller pour moi sur ce qui se passe au dehors. »

Il appartenait tout entier au sujet qui l'occupait, s'identifiait avec lui, et savait, lorsqu'il s'imposait quelque grande tâche, éloigner de son chemin toute idée étrangère. « Dans les mille choses qui m'inté-

ainsi qu'il se faisait raconter, par un capitaine de la marine britannique, la bataille de Trafalgar jusque dans ses moindres détails. — Il s'informe de tout, veut tout voir, tout apprécier, tout connaître ; et cet intérêt singulier qu'il prend aux moindres découvertes de l'industrie, de la technique, de l'histoire naturelle, bien loin de s'affaiblir, grandit encore avec l'âge. Qu'il s'agisse d'une chaussée, d'une église, d'un palais, ou tout simplement d'une école, il se procure les plans et les étudie avec un soin minutieux. Les entreprises hardies, surtout le tunnel de Londres, le canal d'Erié en Amérique, l'attirent irrésistiblement; il consulte les cartes, les dessins, les descriptions de toute espèce, et se rend compte des difficultés aussi bien que des chances de succès. — Les fouilles entreprises par Glenk avec tant de divination et de persévérance, à la recherche du sel minéral, fournissent à son génie l'occasion de se répandre en riches problèmes géologiques. Puis, quand tout a réussi, il salue le succès de l'homme qui donna aux états de Weimar les salines de Stotternheim par un poème qui, tout en célébrant la victoire de la science et de la technique sur les gnomes et les kobolds ennemis, célèbre aussi le triomphe du poète sur la matière la plus ingrate qui se puisse imaginer.

ressent, dit-il, il y en a toujours une qui se constitue au centre, en planète souveraine; dès-lors tout le reste gravite à l'entour jusqu'à ce qu'il arrive à ceci ou à cela de se faire centre de même. » Cependant cette concentration momentanée ne lui réussissait pas toujours; alors il avait recours aux moyens extrêmes, rompait violemment avec le monde, et s'interdisait toute communication au dehors; puis, lorsqu'il s'était délivré, dans la retraite, de ces torrens d'idées qui grondaient en lui, on le voyait reparaître. Libre, heureux, accessible à tous les intérêts du jour, il renouait le fil des relations agréables, et se baignait dans le frais élément d'une existence élargie par son activité, jusqu'à ce que, le moment venu de quelque autre métamorphose intérieure, il se retirât de nouveau dans son cloître. C'est ainsi qu'il s'enferme six mois, cherchant comme Paracelse dans des études mystérieuses la solution du grand problème; la vérité qu'il entrevoit, il la garde en lui-même, et s'efforce de trouver, par des expériences sans nombre, le moyen de la révéler au monde. Sa grande étude, le mobile et le but de ses spéculations expérimentales, c'est, je le répète, la science de la nature. Il y a de l'alchimiste dans Goethe. Au XVe siècle, il n'eût pas écrit *Faust,* il l'eût été. Je ne prétends pas dire que Goethe demeure indifférent à sa gloire poétique; mais un fait certain, c'est qu'il ressent plus d'orgueil d'une théorie que d'un poème, d'une chose découverte que d'une chose imaginée. Et qu'on ne pense pas qu'il joue ici la comédie, et cherche, comme lord Byron, à se divertir des hommes en affectant de trouver le signe de sa force partout ailleurs que là où Dieu l'a mis. Cette prétention chez Goethe est sincère, honnête, et se fonde après tout sur des motifs incontestables, mais dont l'immensité de sa gloire littéraire a rendu la légitimité moins apparente. Qu'on se l'explique ou non, là est la grande affaire de son amour-propre : il demande si Cuvier est content avant de s'informer s'il a satisfait Schiller; dans les dernières années de sa vie, rien ne lui réjouit l'ame comme de voir la *Théorie des couleurs* grandir avec le temps dans l'opinion, et gagner peu à peu d'importans suffrages à l'étranger. Aucune distraction, ni les charmes de la plus agréable compagnie, ni les plus vives jouissances que l'art procure, ne sauraient le détourner de sa contemplation. Ainsi nous le voyons, en Sicile, poursuivre parmi les ruines d'Agrigente son idée sur la métamorphose des plantes; à Breslaw, étudier l'anatomie comparée au sein du menaçant appareil de la guerre; en Champagne, au milieu des dangers et de l'épouvante, comme devant Mayence sous la foudre du siége, s'occuper de phénomènes

chromatiques, oubliant dans le *Traité de physique* de Fischer tous les fléaux du moment (1).

On a beaucoup reproché à Goethe le peu de part active qu'il a prise aux affaires politiques de l'Allemagne, et l'attitude réservée où il s'est toujours tenu vis-à-vis des évènemens lui a valu, de son vivant, d'amères récriminations qui, sitôt après sa mort, n'ont pas manqué de tourner à l'invective. Franchement, que pouvait-il faire? Ministre du grand-duc Charles-Auguste, admis dans son conseil privé, voulait-on qu'il ouvrît les états de Weimar aux idées alors envahissantes et se mît à la tête d'une sorte de république-modèle à l'usage

(1) Une chose qui frappe chez Goethe dès ses premières années, c'est l'union intime et paisible de deux facultés habituées à se combattre; je veux parler d'une fantaisie productive, luxuriante, et d'un sens naturel qui trouve la vie et l'action partout, et partout brûle d'y entrer. Cet amour inaltérable de la nature et de l'œuvre pratique enlace toute son existence, et dirige vers le réel l'activité souvent inquiète de son esprit; il est en lui le contrepoids et la sauvegarde des passions. Ainsi, dès l'enfance, en même temps qu'il s'entoure d'un monde imaginaire et remplit l'air de fictions poétiques, on le voit s'intéresser au mouvement de la ville industrieuse et commerçante où il est né. Il aime à se trouver au milieu de toutes les conditions, à s'identifier avec les existences étrangères, et poursuit, à travers les métiers et les professions, la connaissance des hommes et la conquête des ressources techniques. Il cherche non moins activement à se rendre compte de tous les imposans phénomènes qu'il rencontre dans la nature. Il parcourt les bois et les montagnes avec ravissement, et tout ce qu'il aperçoit lui devient aussitôt *image* (dans le sens de Platon). Ce qu'il conçoit avec tant de chaleur, il s'efforce de le reproduire au dehors, de le représenter, et le dessin, la plus morale de toutes les dextérités, *die Sittlichste aller Fertigkeiten*, comme il l'appelle, le dessin devient l'organe de ses intelligences avec la nature, la langue symbolique de sa contemplation intérieure. « Nous parlons trop, nous devrions moins parler et plus dessiner. Quant à moi, je voudrais renoncer à la parole, et, comme la nature plastique, ne parler qu'en images : ce figuier, ce serpent, ce cocon exposé au soleil devant cette fenêtre, tout cela, ce sont des sceaux profonds, et qui saurait en déchiffrer le vrai sens, pourrait à l'avenir se passer de toute langue écrite ou parlée. Il y a dans la parole quelque chose de si inutile, de si oiseux, je voudrais dire de si ridicule, que la terreur vous prend devant le calme sévère de la nature, et que son silence vous épouvante, lorsque vous vous trouvez vis-à-vis d'elle, devant quelque pan de granit isolé ou dans la solitude de quelque montagne antique.

« Tenez, ajoutait-il en montrant une multitude de plantes et de fleurs fantastiques qu'il venait de tracer sur le papier tout en causant, voici des images bien bizarres, bien folles, et cependant elles le seraient encore vingt fois plus, qu'on pourrait se demander si le type n'en existe pas quelque part dans la nature. L'ame raconte, en dessinant, une partie de son être essentiel, et ce sont précisément les secrets les plus profonds de la création qui, en ce qui regarde sa base, repose sur le dessin et la plastique, qu'elle évente de la sorte. » (*Goethe aus näherm personlichem Umgange dargestellt.*)

de la jeune Allemagne? C'eût été là, pour le grand poète, une glorieuse tentative, et dont riraient bien aujourd'hui ceux qui lui reprochent son indifférence avec le plus d'amertume! Avant tout, il faut considérer les forces dont on dispose et proportionner son activité à la mesure du cercle où elle se développe. Permis à quelques esprits faux et turbulens de croire qu'on se passe de l'occasion et qu'il suffit pour changer le monde d'une volonté énergique : le génie, lui, a ses raisons pour agir autrement; n'est pas révolutionnaire qui veut. D'ailleurs la position de Goethe à Weimar n'a rien de politique. Le grand-duc Charles-Auguste reconnaît l'éminence du génie et la consacre par les honneurs; mais cette investiture n'a rien d'officiel vis-à-vis de la politique européenne. Goethe est ministre de l'art, ministre de la science à Weimar; il gouverne l'institut, la bibliothèque, le jardin botanique et les musées (1); mais son activité ne s'étend pas au-delà. Quand Goethe veut parler à l'Europe, ce n'est point par des notes diplomatiques qu'il le fait, mais par des chefs-d'œuvre de toute espèce. D'après cela on peut concevoir sans peine le soin qu'il met à tenir, loin de tous les bruits du jour, l'élément sacré de sa pensée, comme à ne jamais descendre dans l'arène de la discussion du moment. Rien ne lui va moins que cette activité politique qui s'accommode mal avec le calme olympien de son esprit et dont son œil n'entrevoit pas les fins. Au point de vue où il s'est placé, l'histoire lui apparaît comme une lutte incessante de nos passions et de nos folies avec les intérêts généreux de la civilisation. Aussi les sympathies secrètes de son cœur sont pour l'autorité. Goethe aime surtout l'ordre dans la force; quoi qu'on puisse dire, le génie est absolu, la division et le partage lui répugnent.

En ce sens, Goethe regardait l'ordre et la légalité comme les bases

(1) Le grand-duc de Weimar avait réuni tous les musées, ainsi que tous les instituts de science et d'art, en un seul département, dont la direction souveraine était confiée à Goethe. Les fragmens d'une lettre que Goethe écrivait de Rome à Charles-Auguste mettront le lecteur au courant des rapports d'intimité qui existaient entre le poète et le prince : « S'il m'est permis de vous exprimer ici un souhait que je forme pour mon retour, je vous dirai que j'aurais l'intention, sitôt mon arrivée, de visiter tous vos états en étranger, et d'étudier vos provinces avec des yeux tout fraîchement ouverts et l'habitude des hommes et du pays. Je pourrais ainsi me faire un nouveau tableau à ma manière, acquérir une idée complète des choses, et reconnaître quels genres de service votre bonté et votre confiance seraient en mesure d'exiger de moi. Mon cœur et mon esprit sont avec vous et les vôtres, et cela quand les débris d'un monde pèseraient de l'autre côté de la balance. L'homme a besoin de peu : l'amour et la sécurité des relations avec ceux qu'il a choisis et auxquels il s'est une fois donné lui sont indispensables. »

de la vie sociale. Et là seulement où le développement intellectuel et moral se trouvait arrêté dans ses progrès, où l'exploitation légitime des forces de la nature ne pouvait aboutir, où les plus nobles biens de l'existence étaient soumis au jeu des passions déchaînées, à la domination de la force brutale, là seulement était pour lui la vraie tyrannie, le despotisme insupportable. Jamais il ne s'écartait de ces principes qu'il servait de sa parole et de sa plume, dévoilant, dans leur misère et leur néant, le faux, le vulgaire et l'absurde, s'alliant aux esprits élevés et droits, proclamant sans cesse et partout cette liberté de la pensée et de la volonté intelligente, qui sont les plus nobles droits de l'humanité. Du reste, ses observations sur la politique ne se produisent jamais dans ses œuvres que sous une forme mystérieuse et symbolique; il n'y a guère que dans *Wilhelm Meister* et les *Aphorismes poétiques*, qu'on les trouve exposées clairement, et mises en lumière; encore fait-il ses réserves et se garde-t-il bien de les vouloir donner pour une recette universelle. L'attitude que Goethe prend vis-à-vis des évènemens est toujours imposante et froide. Il envisage la politique du point de vue de l'histoire, bien plus que de la polémique. Allemand de Francfort, la vieille ville impériale, ami intime de Charles-Auguste, à ses yeux le gouvernement est une harmonie qui résulte des droits du souverain et des devoirs du peuple, menés avec intelligence et dignement compris. Quant à l'intervention de la force, il en a horreur presque à l'égal du radotage passionné des partis; l'une trouble le calme de l'existence, l'autre en abolit le sérieux. Rien ne l'afflige et ne le désespère comme de voir l'esprit d'inconstance et de frivolité toucher aux choses grandes, importantes, fécondes. On sait de quelle manière il reçut Mme de Staël, qui, après lui avoir annoncé la trahison de Moreau, lui demandait de changer de sujet et de passer à de plus agréables entretiens. « Vous autres jeunes gens, disait-il, vous vous remettez vite, lorsque par hasard une explosion tragique vous frappe momentanément; mais nous, vieillards, nous avons toute raison de nous garder de ces impressions qui nous affectent puissamment et ne font qu'interrompre sans profit une activité conséquente. » Dans une autre circonstance, il écrit à un de ses jeunes amis : « Peu importe le cercle dans lequel un homme noble agit, s'il le connaît exactement, et s'il le sait remplir. De ce que l'homme ne peut agir, il ne faut pas qu'il se tourmente et cherche une prétendue action au-delà du centre où Dieu et la nature l'ont placé. Toute précipitation est funeste : je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé de grands avantages à franchir les

degrés moyens, et cependant aujourd'hui tout est précipitation ; on ne voit que gens disposés à n'agir que par soubresauts. Faites le bien à votre place, sans vous inquiéter de la confusion qui, près ou loin, perd le temps de la plus déplorable manière; bientôt les indifférens se rallieront à vous, et la confiance et les lumières, s'étendant à mesure, vous formeront d'elles-mêmes un cercle qui grandira toujours. »

Et quelle statistique de l'intelligence pourrait énumérer les cercles infinis que Goethe a tracés de la sorte pendant le cours de son infatigable existence. Autour de lui tout s'anime, prend vie, et s'habitue à l'activité saine. Il éveille l'émulation, maintient chacun dans sa sphère, et proclame jusqu'à la fin, par son exemple, la souveraineté de l'ordre, de la fermeté, de la persévérance. « Il n'y a que deux routes pour atteindre un but important et faire de grandes choses, disait-il souvent : la force et la persévérance. La force ne tombe guère en partage qu'à quelques privilégiés; mais la persévérance austère, âpre, continue, peut être mise en œuvre par le plus petit et manque rarement son but, car sa puissance silencieuse grandit irrésistiblement avec le temps. »

Sitôt que les évènemens lui permettent de reprendre le libre cours de ses études, il se rend à Iéna, renoue amitié avec les professeurs de l'université, fonde des musées, rassemble des collections de toute espèce, donne au jardin botanique une étendue plus vaste et des richesses plus grandes, et, par les froids rigoureux de l'hiver, on le voit tous les jours assister de grand matin au cours d'anatomie du docteur Loder. C'est là qu'il rencontre Schiller pour la première fois; là, dans une salle d'étude, au milieu de toute une jeunesse active et laborieuse, ces deux représentans augustes de la pensée humaine se donnent pour la première fois la main. Iéna réunissait alors, entre autres personnages d'importance, Wilhelm et Alexandre de Humboldt; la sympathie, le désir insatiable d'approfondir et de connaître les intérêts sacrés de l'intelligence, tout les porte à se lier avec Goethe et Schiller, qui, à leur tour, trouvent joie et profit dans le libre commerce d'idées qui s'établit aussitôt entre eux et les deux nobles frères. On n'ignore pas ce que la science doit à cette association harmonieuse, où, chacun renchérissant sur l'idée de l'autre, les découvertes comme les succès, tout était commun.

Goethe dirige aussi le théâtre à Weimar, et la plus glorieuse récompense de ses peines sans nombre et des sacrifices de son temps, il la trouve dans la vive sympathie et les actions de graces de Schiller qui le supplie de présider aux répétitions de ses chefs-d'œuvre, et ne

parle qu'avec enthousiasme des comédiens que Goethe forme, les seuls, dit Schiller, qui sachent donner la vie à ses créations dramatiques. Poëtes et comédiens, tous s'empressent, tous marchent au but de concert : les uns imaginent des chefs-d'œuvre, les autres s'en pénètrent et travaillent à les exprimer dignement. On ne s'épargne ni les soins, ni les fatigues; le grand-duc Charles-Auguste assiste aux répétitions, il donne son avis. On discute chaque caractère, on le développe, et quand tous sont d'accord, Charles-Auguste, Goethe et Schiller, l'œuvre se produit dans son harmonie. Là aussi la personnalité imposante de Goethe devait se faire jour; le prestige souverain qui l'environne agit sur ces jeunes comédiens. Rigoureux dans ses instructions, d'une persévérance inexorable dans tout ce qu'il arrête, il tient compte du moindre succès, découvre les forces latentes, les évoque, et dans un cercle étroit, avec les moyens bornés dont il dispose, accomplit souvent des prodiges. Chacun se sent plus fort et plus puissant à la place où Goethe l'a mis, et son suffrage imprime à toute une existence le sceau de la consécration. Il faut avoir entendu certains vétérans du grand siècle de la littérature allemande faire l'histoire de ce mouvement auquel Goethe et Schiller prirent ensemble une part si vive, raconter, les yeux baignés de larmes, les moindres traits de leur existence, parler enfin de ces héros, comme nos vieux soldats parlent de l'empereur, pour se faire une idée de l'attachement inviolable et de l'enthousiasme ardent que savaient inspirer ces maîtres de l'art.

On connaît l'amitié constante qui, depuis la rencontre d'Iéna, unit Goethe et Schiller. Ce qui fait la force de cette amitié, c'est l'égalité. En France malheureusement, nous ne comprenons guère ce mot, lorsqu'il s'agit d'amitiés littéraires du moins. On ne recherche, on ne loue, on n'admire que ce qui se passe au-dessous de soi; ce qui se passe à côté, on n'a garde de s'en informer. Les deux chefs de la poésie en Allemagne ne traitent point les choses de cette façon. Goethe et Schiller se sont mesurés dès longtemps. Dans l'amitié qui les rassemble, c'est génie pour génie, ils le savent. Aussi leur existence, au lieu de se consumer en de misérables inquiétudes, s'écoule libre et calme. Entre eux tout est commun, les projets, les idées, les plans; ils se tiennent au courant de leurs mutuelles entreprises; ce qui ne sourit pas à l'un convient à l'autre, qui s'empare du sujet et le traite à sa manière (1). Ainsi, chacun élève de son côté le mo-

(1) Pour citer un exemple, l'idée première de *Guillaume Tell* vint de Goethe,

nument de son œuvre, Schiller avec l'aide de Goethe, Goethe avec l'aide de Schiller.

Du reste, les mêmes différences qui existent entre les deux génies se retrouvent dans les personnes. La tendance idéaliste de Schiller a peut-être sa source dans une mélancolie douloureuse, dans un fonds de tristesse et d'amertume qu'avaient dû laisser en son ame les cruelles épreuves de sa jeunesse. On le sait, à son entrée dans la carrière, Schiller ne rencontra que les souffrances et la misère. En 1801 encore, il n'aurait pu passer l'hiver à Weimar, où l'appelait le soin de sa santé délabrée, sans un secours que Goethe obtint pour lui du grand-duc. Voici ce que dit Goethe à ce sujet dans la dédicace de sa correspondance au roi de Bavière, en parlant de Schiller : « On a pris soin de son existence, on a éloigné de lui les nécessités domestiques, élargi le cercle de ses relations, et lui-même on l'a transporté dans un élément plus sain. »

Goethe, lui, fut toujours placé dans d'autres conditions, personne ne l'ignore. On a beau jeu, dira-t-on, à venir parler de la force d'ame et de l'énergie d'un homme que sa naissance et la faveur des grands mettent dès ses premiers pas au-dessus des nécessités de l'existence. Cependant il suffit d'envisager l'attitude ferme et décidée que Goethe conserva toujours vis-à-vis de l'adversité qu'il devait rencontrer lui-même, lui si heureux, plus d'une fois sur son chemin, pour bien voir que la force de son caractère eût dominé les circonstances par lesquelles Schiller se laissa si cruellement abattre. Goethe, dans la vie réelle comme dans la vie idéale, demeure toujours maître de lui-même; les circonstances ne peuvent rien sur sa conduite, rien sur son inspiration; il s'élève au-dessus d'elles, il les domine et les foule aux pieds dans la plénitude de sa force et de sa

pendant un voyage qu'il fit en Suisse avec le prince héréditaire de Weimar, vers l'année 1797. Goethe communiqua son idée à Schiller, qui se prit d'enthousiasme pour elle et la mit en œuvre, on sait comment. On dit même qu'il ne s'en tint point là, et donna généreusement à son illustre ami plusieurs indications de détail sur la manière de traiter le sujet. C'est un bruit assez généralement accrédité parmi les commentateurs d'Allemagne, que l'idée d'amener Jean le parricide au dénouement a été suggérée à Schiller par Goethe. Même en éloignant toute insinuation qui tendrait à disputer à Schiller la propriété légitime de son œuvre, nous inclinons assez à croire à cette collaboration lointaine, ou, si l'on aime mieux, à cette influence de l'auteur d'*Egmont* dans *Guillaume Tell*. Le mouvement de cette pièce rappelle la manière de Goethe dans ses drames historiques, et peut-être qu'il y aurait un rapprochement assez curieux à faire de ce point de vue entre *Guillaume Tell* et *Goetz de Berlichingen*.

conscience personnelle. C'est dans sa correspondance qu'il faut chercher les traits qui le caractérisent. Le 5 mars 1759, Schiller répond à Goethe, qui se plaignait à lui de ne pouvoir trouver l'activité vers laquelle il aspire : « Je ne comprends pas comment votre activité peut demeurer un instant suspendue, vous qui avez le cerveau plein de tant d'idées, de tant de formes, qu'il suffit du plus simple entretien pour les évoquer. Un seul de vos projets, de vos plans, tiendrait en éveil la moitié de toute autre existence. Mais ici encore votre réalisme se manifeste; car, tandis que nous tous nous portons les idées avec nous et trouvons déjà en elles une activité, vous, Goethe, vous n'êtes content qu'après leur avoir donné l'existence. » Où trouver une expression plus juste pour déterminer les différences qui existent entre ces deux génies? Chez Schiller, l'idéalisme est à demeure, les idées débordent même au sein de l'activité la plus vive; pour Goethe, au contraire, elles n'ont de valeur qu'à la condition d'avoir l'existence et la réalité. Cet amour de la plastique, qui se révèle incessamment dans son œuvre, le poursuit partout dans la vie; toute chose, autour de lui, doit avoir la forme et le contour; il aime l'activité pratique et la recherche; il construit, il ordonne, il gouverne dans son centre; il était né pour l'empire.

Comme on pense, cette activité ne le satisfait pas toujours; quelquefois le résultat qu'il attendait lui manque; alors il se décourage pour un moment. C'est ainsi qu'au mois de mars de la même année il écrit à Schiller, de retour dans sa paisible retraite d'Iéna : « Je vous porte envie à vous, qui vous tenez dans votre cercle, et par là marchez en avant avec plus de sûreté. Dans ma position, avancer est un fait très problématique. Le soir, je sais qu'il est arrivé quelque chose qui sans moi ne serait pas arrivé peut-être, ou du moins serait arrivé tout autrement. » Il obéit à l'ascendant impérieux qui l'entraîne, mais non sans reconnaître qu'il subit pour sa part la loi commune, non sans se dire tout bas que là aussi comme partout le côté humain, l'imperfection (*das Unvolkommene*), se fait sentir. « Les relations au dehors font notre existence et en même temps la dévastent; et cependant il faut voir à se tirer d'affaire, car, d'un autre côté, je ne pense pas qu'il soit bien salutaire de s'isoler complètement, comme Wieland. » Et quelques années plus tard, en juillet 1799, las des théâtres de société, des poésies d'amateurs et de toutes les importunités d'un dilettantisme qui ne manque jamais de s'adresser à lui comme à l'arbitre suprême dans Weimar, il écrit dans une boutade misanthropique : « Plus je vais et plus je me fortifie dans la résolution

de ne tourner désormais mon esprit que vers l'œuvre, quelle qu'elle soit, vers l'accomplissement de l'œuvre, et de renoncer à toute communication théorique. Il faut que j'élève encore de quelques pieds les murs dont mon existence s'environne. » Après avoir lu le *Droit naturel,* de Fichte : « J'ai beau faire, écrit-il, je ne trouve dans les plus célèbres axiomes que l'expression d'une individualité, et ce que l'on adopte le plus généralement comme vrai ne me semble, le plus souvent, qu'un préjugé de la multitude, qui, subordonnée à certaines conditions de temps, peut être considérée aussi bien comme un individu. » Et dans le même sens à peu près, en juillet 1801 : « S'il faut vous parler d'un résultat que j'observe en moi, je vous dirai que, pour ce qui est des théories, je vois avec plaisir que j'en fais chaque jour plus pour moi et moins pour les autres. Les grandes énigmes de la vie ne sont guère pour les hommes que des sujets de raillerie ou d'épouvante, peu s'inquiètent d'en trouver le mot, et, à mon avis, tous ont raison, et je n'ai garde de vouloir abuser personne. » Quoi de plus simple qu'il reconnaisse la liberté chez les autres, lui qui prétend ne penser et n'agir que selon sa nature? Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie; que sert-il qu'un autre vous le dise? Ou vous ne le comprenez pas, ou vous le comprenez à votre façon, et dès-lors vous attachez à ce mot un sens arbitraire.

Cet isolement impassible de Goethe, ce culte solitaire de l'individualité ne se montre pas seulement dans ses idées et ses points de vue, vous le trouverez partout dans la vie réelle. Goethe traite un peu Schiller comme Frédérique, son ami comme sa maîtresse. Il est vrai qu'on laisse aller plus facilement ses illusions en amitié qu'en amour. Et puis, Schiller avait-il des illusions sur l'amitié de Goethe? Il est permis d'en douter. Cette nature si douce, éprouvée de bonne heure par la souffrance morale et les douleurs physiques, attendit-elle jamais des autres l'inépuisable dévouement dont elle était capable, et qui peut-être, aux yeux de Goethe, passait pour de la faiblesse? Divine faiblesse, en tout cas, dont l'humanité tiendra compte au chantre immortel de Jeanne d'Arc et de Thécla. Avec Goethe, qui dit génie a tout dit. Schiller le savait pour l'avoir appris plus d'une fois à ses dépens. Aussi ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans cet attachement qui persévère malgré les rudes conditions qu'on lui fait, dans cette fidélité quand même à Goethe, au génie, quelque chose de pur et d'attrayant qui sied à la nature héroïque et chevaleresque de l'auteur de *Wallenstein?* L'amitié constante et dévouée de Schiller, ses nobles élans qu'il ne songe point à réprimer, sauvent ce qu'il

pourrait y avoir d'odieux et de révoltant aux yeux des hommes dans cette réserve austère, dans cette froide personnalité qui n'abdique jamais. Vraiment, en pareille occasion on n'ose prononcer le mot d'égoïsme. Qui donc pourrait se plaindre de Goethe après Schiller? « Je vous ménage une surprise qui vous touche de près, et qui, j'espère, vous réjouira fort, » écrit Schiller à Goethe; et celui-ci lui répond avec une indifférence qui partout ailleurs serait le dernier terme de l'orgueil : « Je ne me fais pas une idée de ce qu'on peut appeler une surprise. — N'importe, la vôtre sera bien venue. Il n'est pas dans ma destinée de rencontrer jamais un bien imprévu, inoui, un bien que je ne me sois pas conquis encore. » Quel sentiment de sa personne! quelle sécurité profonde! Cependant, à tout prendre, Goethe n'exagère rien; il écrit ces choses dans la conscience même de sa position et de son œuvre. Pendant que Iffland était à Weimar pour y donner des représentations, Schiller envoie à Goethe des poésies, le priant de lui dire ce qu'il en pense et s'il doit les insérer dans les *Heures*. Quelques jours après, Goethe lui répond : « Je vous renvoie vos poésies, que je n'ai pu lire ni seulement parcourir. Les préoccupations contraires où je me trouve m'en ont empêché. » Or, ces préoccupations, ce sont des fêtes, des spectacles à organiser. Vers la même époque, en avril 1798, Schiller, malade à Iéna, poursuit à travers les veilles cette vie de travail qui le consume, et Goethe, du sein des distractions de toute espèce qui l'environnent, lui écrit dans un mouvement de joie intérieure (1) : « J'ai bien fait de ne point tenir compte de l'opinion des autres et d'augmenter les prix du théâtre pendant les représentations d'Iffland; la salle ne désemplit pas. » Vers la même année, Schiller travaille à son *Wallenstein*, qu'il destine à Schröder, et comme il attend, pour livrer son œuvre, que le célèbre tragédien arrive à Weimar, Goethe lui écrit à ce sujet : « Schröder s'est conduit avec nous comme une franche coquette; il s'avance quand on ne le demande point, et dès qu'on veut mettre la main sur lui, il se retire. Pour moi, je ne lui tiens point rancune, car chaque métier a ses façons d'agir; mais vous comprenez que maintenant je ne puis plus faire un pas. » En octobre 1799, lorsque Schiller, en proie aux plus vives inquiétudes, lui fait savoir la maladie de sa femme, Goethe lui répond de Weimar : « J'aurais été vous voir sur-le-champ, si je n'étais ici pressé de tous les côtés; mais, en vérité, tant d'affaires me réclament à cette heure, que je me serais senti

(1) *Briefwechsel.* — *Goethe's Werke*, IV, 175, passim.

dans les angoisses auprès de vous, et cela pour ne vous être d'aucun secours. » Plus Goethe avance en âge, plus cette personnalité devient vive et frappante. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa correspondance avec Zelter pendant les années 1827 et 1828. Quels que soient ses rapports avec les autres, jamais il ne perd de vue ni sa personne, ni les conditions où il se trouve. En effet, si le dévouement à l'amitié, si l'abnégation complète est un digne et noble spectacle, le plus beau sans doute que l'humanité puisse donner, on ne peut nier qu'il se rencontre par momens des natures puissantes, énergiques, Napoléon et Goethe, par exemple, qui semblent n'être sur la terre que pour l'amour et le culte d'elles-mêmes, car ces sentimens, odieux et stériles partout ailleurs, fécondent ici de grandes choses.

Au reste, cette concentration que l'on reproche à de pareils caractères ne vient-elle pas souvent d'un certain mépris du monde et du public que laisse en eux l'expérience? Chez Goethe, du moins, cela existe, et, si nous voulons citer, les exemples abondent. En 1799, lorsque *les Propylées* cessent de paraître faute d'articles, Goethe écrit à Schiller : « Les choses se passent en tout ceci fort naturellement, et je ne vois pas qu'il y ait tant lieu de s'étonner. On devrait pourtant bien apprendre à juger le *tout* (le public) que l'on ne connaît pas, d'après les parties intégrantes que l'on connaît. » Dans un autre endroit, à propos d'une copie du *Camp de Wallenstein* furtivement divulguée : « Dans ces temps glorieux où la raison déploie son glorieux régiment, il faut s'attendre chaque jour, et cela de la part des hommes les plus dignes, à quelque infamie ou à quelque absurdité. » Schiller aussi se laisse aller à ces accès d'amertume, mais seulement dans les derniers temps, et lorsque le poète aigri par la douleur, las de vivre, ne contemple plus le monde qu'à travers le voile affreux de la maladie. Comparez sa lettre sur Jean de Müller et son *Histoire de Frédéric-le-Grand* (février 1805) avec la lettre qu'il écrivait à Goethe sept ans plus tôt, en 1798, dans le calme et la liberté de son existence. « J'ai causé hier avec Schérer, et je me suis rappelé, dans cet entretien, une réflexion que vous avez faite sur lui l'an passé; c'est une nature sans cœur et si glissante qu'on ne sait par où la prendre. Il faut voir de pareilles gens pour bien sentir que le cœur seul fait l'humanité dans l'homme. » Noble expression, expression vraie de l'ame de Schiller! On ne peut se défendre d'aimer Schiller, les sympathies vont à lui; Goethe ne commande que l'étonnement et l'admiration. Certaines natures, et Goethe est de ce nombre, ont eu en partage une telle valeur, une telle énergie, que tout

autour d'elles leur semble médiocre, petit, indigne de leur être comparé. Il n'y a guère qu'un point de vue d'où elles vous paraissent égoïstes; au fond elles ne le sont point, d'abord parce qu'elles ne l'ont pas voulu, ensuite parce qu'elles n'avaient rien à gagner à l'être. Leur force intérieure, ne trouvant point de contrepoids dans les forces qui les environnent, rapporte tout à elle. Ce n'est point là de l'égoïsme, mais quelque chose qui ressemble à la concentration en soi de la divinité. En face de pareils hommes, il faut fléchir le genou dans sa faiblesse, ou, si l'on veut leur tenir tête, se sentir opprimé tôt ou tard, à moins qu'on ne soit de leur taille. Dans le commerce si long qu'ils eurent ensemble, la personnalité de Goethe n'étonna point Schiller, peut-être ne s'en aperçut-il jamais, et c'est là le plus beau témoignage que l'auteur de *Don Carlos* et de *Wallenstein* ait donné à la postérité, de sa dignité intérieure et de son élévation.

Goethe ne trouva pas toujours tant de généreuse tolérance chez ses amis. Il y en eut que cet esprit de froide domination irrita, et qui, plus d'une fois, lui reprochèrent amèrement son égoïsme. Herder, Jacobi, Merk, avaient leurs jours de réaction et de colère, le bon Wieland lui-même finissait par être poussé à bout, mais tout cela ne devenait jamais bien sérieux, du moins en apparence; on gardait ses petites rancunes, ses petites haines, mais on continuait toujours à se voir, à correspondre, à vivre dans le cercle dont Goethe s'était fait centre : l'attraction était irrésistible; quelque dépit qu'on en pût avoir, il fallait y revenir. Un jour qu'il était question de cette indifférence suprême de Goethe, de ce caractère élevé au-dessus du jeu des passions et du monde, un homme dont les yeux flamboyaient sous son large front, prit la parole en s'écriant : « Reste à savoir si l'homme a le droit de s'élever dans cette région où toutes les souffrances vraies ou fausses, réelles ou simplement imaginées, deviennent égales pour lui, où il cesse sinon d'être artiste, du moins d'être homme; où la lumière, bien qu'elle éclaire encore, ne féconde plus rien, et si cette maxime, une fois admise, n'entraîne pas la négation absolue du caractère humain. Nul ne songe à disputer aux dieux leur quiétude éternelle, ils peuvent regarder toute chose sur cette terre comme un jeu dont ils règlent les chances selon leurs desseins. Mais nous, hommes, et partant, sujets à toutes les nécessités humaines, il ne faut pas qu'on vienne nous amuser avec des poses théâtrales; avant tout, conservons le sérieux, le sérieux sacré sans lequel tout art, quel qu'il soit, dégénère en une misérable parade. Comédie! comédie! Sophocle n'était cependant pas un comédien, Eschyle encore moins. Tout cela,

ce sont des inventions de notre temps; David chantait des hymnes avec plus de cœur que Pindare, et cependant David gouvernait son royaume.—Que gouvernez-vous donc, vous?—Vous étudiez la nature dans tous ses phénomènes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban. La nature! vous l'absorbez même en vous, ainsi que cela vous plaît à dire; à merveille! Mais je voudrais bien ne pas vous voir, pour cela, me dérober le plus beau de tous ses phénomènes, l'homme dans sa grandeur naturelle et morale. »

Celui qui parlait ainsi, c'était Herder.

Ces tendances à la contemplation de soi-même, que Goethe ne prenait nul souci de dissimuler, révoltaient aussi Merk, un de ses amis d'enfance, qui lui disait un jour dans un de ses accès de colère : « Vois-tu, Goethe, quand je te compare à ce que tu aurais pu être et à ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit me semble une misère! » Merk passa six mois à Weimar, mais dans de telles dispositions, qu'il finit par ne plus voir Goethe. « Que diable a le Wolfgang? s'écriait-il un matin en sortant de son humeur noire, d'où vient qu'il fait le plat courtisan et le valet de chambre? Pourquoi se moquer des gens, ou ce qui est tout un, pour moi du moins, attirer sur soi leurs quolibets? N'a-t-il donc rien de mieux à faire? » Tout le caractère de Merk se révèle dans cette boutade. C'était un esprit bizarre, inquiet, sauvage, aimant le paradoxe, souvent triste et morne, parfois éclairé de lueurs splendides, mais qui passaient bientôt. La flamme intérieure qui le dévorait jeta quelques rares clartés, puis on le vit tout à coup tomber en cendres. Merk finit par le suicide.

Goethe, de son côté, sentait fort bien les défections de ses amis, défections que rien ne motivait à ses yeux. Quel que fût l'acte de révoltante personnalité auquel il se livrait, Goethe n'en mesurait pas la portée; il obéissait à sa nature, et cela lui semblait si simple, que jamais l'idée ne lui vint qu'on pût louer ou blâmer un pareil acte. Mais ses amis rêvaient en lui un autre Goethe, et s'exposaient par là à bien des déceptions que Schiller s'était épargnées dès le premier jour par son dévouement à toute épreuve et sans réserve. L'élu de la nature devait, à leur sens, porter dans tous ses actes le signe de son élection, ils pensaient ainsi renfermer Goethe dans un cercle, honorable, sans doute, mais étroit et borné, le cercle où leur affection avait été le trouver.

Quant au peu de sympathie que Herder et Goethe avaient au fond l'un pour l'autre, on en trouverait au besoin le secret dans la contradiction profonde de leurs opinions et de leurs vues en toutes

choses. Jamais, en effet, deux natures plus opposées ne s'étaient rencontrées. Pour Herder, toute forme devient une idée, toute histoire même s'évapore en idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité. Il détestait les livres, disait-on un jour : « Oui, répliqua Wieland qui l'aimait de cœur; mais quels livres il écrivait! » Pour Goethe, au contraire, toute idée se perd dans la forme. Goethe eût renoncé volontiers à la parole, qu'il trouvait si insuffisante, pour ne plus s'exprimer qu'en symboles, comme la nature. Il aime à jouer avec ses fantaisies, à faire passer son existence heureuse à travers toutes les formes de la vie. On conçoit, d'après cela, qu'il tombe en désaccord avec Herder, et s'emporte contre l'esprit dogmatique du philosophe qui veut à toute force faire entrer les sereines imaginations de l'art dans le cercle orageux de la politique et de la vie. Ce que Goethe trouve étroit et mesquin, Herder le proclame humainement sublime, et de son côté Goethe, dans la conscience de sa personnalité grandiose, refuse d'admettre cette idée universelle de Herder dont l'héroïsme, la vertu, l'inspiration poétique, l'esprit législatif, Coriolan, César, Justinien, Dante et Luther, ne sont que les rayonnemens divins. Herder était une nature élevée; profondément pénétré de l'esprit de son temps qu'il devance, il l'exprime dans tous ses livres. Il rêvait une cité morale; tout ce qu'il a trouvé de noble et de beau dans les pays et dans les siècles, il le porte avec lui comme un joyau mystérieux à mettre au front du genre humain déchu, de son humanité chérie, à laquelle il veut rendre les splendeurs de l'Éden. Herder n'entreprend rien, si ce n'est dans un but social, humain, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de vénération en face de son œuvre. — On voit que les tendances pratiques de Herder contrastaient trop franchement avec l'*être* de Goethe, sa manière d'envisager les hommes et les choses, pour qu'ils en vinssent jamais à s'entendre tous les deux. La position était délicate; ils ne pouvaient demeurer indifférens l'un à l'autre, ils étaient trop grands pour se haïr. Une réserve polie, une convenance froide, parfois un peu d'ironie chez Herder, à laquelle Goethe répond par des avances (comme c'est l'usage d'un homme habile, et Goethe l'était), tels sont les seuls sentimens qui se manifestent dans leurs rapports, et qu'on trouve dans leur correspondance.

Cependant il convient de dire que Goethe ne fut pas toujours cet homme froid, impassible, réservé, que nous venons de voir; Goethe eut, comme les autres, ses luttes intérieures, ses illusions, sa période de jeunesse, dont il faut tenir compte, quelque rapide qu'elle

soit. Si nous possédions les fragmens du *Tasse* tels qu'il les avait déjà composés pour lui en 1777, peut-être saurions-nous quelque chose de ces incertitudes sur sa vocation, sur l'avenir de son existence, qui le consumaient aux premiers jours, quelque chose de ses amours et de ses sensations de vingt ans. Son voyage en Italie mit fin à cette activité dévorante et sans but; là, sur cette terre de Virgile, de Raphaël et de Pétrarque, les vagues rumeurs de sa conscience s'apaisent au sein de la double harmonie de la nature et de l'art plastique; là, pour la première fois, Goethe se sent sur le chemin de sa personnalité, de son être véritable. Les ennuis de sa vie première s'éloignent de jour en jour, repoussés par le flux des apparitions nouvelles qui l'absorbent vers un lointain où son ame ne les perçoit plus que comme des objets de sa contemplation poétique. Ce voyage en Italie opéra chez Goethe une transformation radicale; c'est au point qu'à son retour ses amis ne le reconnaissent plus. Vainement on cherche en lui cette expansive activité qui lui gagnait les sympathies, ce sens du plaisir et du *bien-vivre*, ces fringantes allures de jeune homme que l'auteur de *Werther* affectait quand il entrait dans les salons de Weimar ou de Wiesbaden, la cravache à la main, sa polonaise verte boutonnée jusqu'en haut, et faisant sonner ses éperons. Il s'enferme en lui-même, il se montre partout grave et circonspect, et, tandis que chacun le trouve froid, égoïste, mystérieux, il se sent au fond plus riche et plus complet, il se sent Goethe. Il vient d'apaiser, dans la plénitude de la contemplation, le désir insatiable qui le dévorait; le temps de la réflexion est venu, et désormais, au lieu des pures images de sa fantaisie, il ne voit plus que des idées d'ordre et d'harmonie qui, dans leurs rapports avec des individualités sans nombre, se rattachent au grand tout universel. Le voyage de Goethe en Italie est un fait trop important pour qu'on néglige de s'en occuper. A la vérité, ici les sources manquent un peu, et l'on n'en est plus à n'avoir qu'à choisir, comme cela se rencontre pour la période ultérieure dont nous avons déjà parlé; il n'y a guère que les journaux particuliers de Goethe et des correspondances interrompues et reprises au hasard, où l'on trouve à puiser çà et là quelques renseignemens. Il faut dire que ces notes ont le mérite d'avoir jailli de ses premières impressions, et que c'est avant tout dans ces sources rares, mais limpides, que la vie intime de Goethe se réfléchit comme dans un clair miroir.

En 1786, Goethe passa la belle saison à Carlsbad, au milieu d'une société joyeuse, intelligente, amicale, dont il faisait les charmes par

sa verve et l'enjouement qu'il avait alors, lisant volontiers ses vers, communiquant à tous ses projets, ses idées, effeuillant au hasard ses premiers livres, lorsque, le 28 août, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, plusieurs pièces de vers lui furent adressées, dans lesquelles se trouvaient, à côté des éloges les plus flatteurs, de sévères remontrances sur l'oubli qu'il faisait de son génie, et de vives exhortations pour qu'il eût à reprendre ses travaux, qu'il semblait négliger à dessein. Herder surtout, dont Goethe redoutait si fort l'opinion dès cette époque, après l'avoir plaisanté sur ses goûts pour les sciences naturelles, finissait par lui conseiller, en souriant, de laisser là ces pierres inertes qu'il s'obstinait à cogner, et de tourner ses facultés vers des travaux plus sérieux. Goethe profite de la leçon, et sur-le-champ, sans dire un mot à son prince, sans prévenir un seul de ses amis, il rassemble ses manuscrits et part pour l'Italie en telle diligence, qu'il arrive à Trente le 11 septembre. Il ne s'arrête pas, franchit le Tyrol, séjourne à peine trois heures à Florence; un irrésistible ascendant l'attire vers Rome, et, lorsqu'il y est seulement, *il se prend à ouvrir la bouche pour saluer avec joie ses amis de Weimar.* Là, il se livre aux impressions profondes de la ville éternelle; son attention se partage entre les ruines d'un grand peuple et la vie sensuelle des Italiens; il se recueille, et, dans le silence absolu de la contemplation, laisse les merveilles de l'art moderne agir sur lui paisiblement. Sa première soif apaisée, il se lie avec Tischbein, le peintre, Angelica Kauffmann, et tous les autres artistes allemands qu'il trouve à Rome. Son admiration l'absorbe tout entier. Nul ne sait ce qu'il pense; dans ses lettres, dans ses entretiens, il se môntre avare d'observations; on sent qu'il rumine dans les profondeurs de son ame. *Tant voir et tant admirer l'épuise;* il a peine à séparer ses impressions les unes des autres, à les rendre. « Une plume! quand on devrait écrire avec mille poinçons! Mieux encore : il faudrait rester ici des années dans un silence pythagoricien. Une journée dit tant de choses, qu'on ne devrait pas oser dire la moindre chose de la journée. » Insensiblement, il s'habitue à vivre au milieu de tant de chefs-d'œuvre; à la fougue des premières impressions succède une paix plus profonde, un penchant plus prononcé pour la plastique, et, le 25 décembre, il écrit : « Je vois les meilleures choses pour la seconde fois, car le premier étonnement se confond dans l'œuvre dont il semble qu'on partage la vie, et se perd dans le pur sentiment de sa valeur. » Les arts et les sciences se disputent son activité; il étudie à la fois la perspective et l'anatomie pratique;

sa contemplation ne se détourne de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, que pour se porter sur les plantes et les minéraux. Avec Goethe, rien ne se perd, et Rome ne suffit pas pour faire oublier à son orgueil le persifflage inoffensif des amis de Carlsbad; il renverse de fond en comble l'édifice de ses connaissances; car, dit-il, « je m'aperçois, après bien des années, que je suis comme un architecte qui veut élever une tour sur de mauvais fondemens, et je veux avoir conscience de la base sur laquelle je construis. » Cependant, au milieu de tant d'applications diverses que provoquent en lui les circonstances, sa nature originelle, poétique, ne se dément pas; le 10 janvier, il livre à la lumière son *Iphigénie;* et lorsqu'en février ses amis d'Allemagne lui parlent avec enthousiasme de son chef-d'œuvre, ses idées sont déjà tournées vers *le Tasse*. On le pense, en de semblables dispositions, son *Iphigénie* ne pouvait le contenter. « On cherche vainement sur le papier ce que j'aurais dû faire, écrit-il à Weimar; mais au moins on devine par là ce que j'ai voulu. » Toutes ses idées sur l'art, la poésie, l'existence, l'attirent et le repoussent tellement dans leur flux et reflux, que ses amis lui reprochent de se contredire dans ses lettres. « C'est vrai, dit-il le jour de son départ pour Naples, je flotte sur un océan profond et sans cesse agité; mais j'aperçois d'ici l'étoile du phare, et je n'aurai pas plutôt touché la rive, que je me remettrai. » Sur la route de Naples, il retrouve avec une véritable joie de savant de *merveilleux cailloux*, des *traces volcaniques,* des *laves*.

Arraché aux impressions souveraines de la cité des arts, il se laisse aller à toutes les études qui se rencontrent, mais sans donner à celle-ci le pas sur celle-là. A Naples, Goethe prend l'étude en distraction. Cependant cette indolence ne peut convenir long-temps à sa nature; il doit compte à ses amis, à lui-même, de son activité. « J'observe les *phénomènes* du Vésuve, écrit-il de Naples le 13 mars 1787; franchement, je devrais consacrer tout le reste de ma vie à l'observation, peut-être trouverais-je par là le moyen d'augmenter les connaissances humaines. Ne manquez pas de dire à Herder que mes travaux de botanique vont leur train; c'est toujours le même principe, mais il faudrait toute une existence pour les compléter. »

Ce soin empressé que Goethe met à s'enquérir de l'opinion de Herder, à se concilier à tout propos son assentiment, aurait de quoi nous étonner si nous ne connaissions la position délicate et réservée que ces deux grands génies gardèrent toujours l'un vis-à-vis de l'autre. Le poète a des raisons pour ménager le philosophe, et

toutes ces marques de déférence qu'il renouvelle à dessein, sont autant d'habiles avances qu'il fait pour attirer à lui un juge sévère, froid, ironique, et dont le contrôle l'inquiète. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois à Strasbourg, vers 1766, Goethe avait dix-sept ans et Herder vingt-deux, ce qui faisait entre les deux jeunes gens une différence de cinq ans; Herder crut pouvoir en profiter pour s'arroger sur le poète adolescent une influence qu'on aurait pu exercer avec plus de modération et de bon goût, et que pour sa part Goethe ne lui pardonna jamais, non plus que l'insolent jeu de mots qu'il s'était permis sur son nom. Vingt-deux ans plus tard Goethe savait bien qu'il ne devait pas attendre de Herder, alors son ami, la sympathie éprouvée, l'inaltérable dévouement dont Schiller lui donnait chaque jour de nouveaux témoignages, et plus Herder le raillait ouvertement sur ce qu'il appelait ses inclinations singulières et ses tendances confuses, plus Goethe, au lieu de lui rompre en visière, se montrait à son égard insinuant et doux, plus le poète cherchait à convaincre le philosophe que son activité, bien qu'elle s'exerçât dans un champ infini, ne demeurait point sans résultat. Au reste, Herder ne pouvait comprendre le génie de Goethe. Le philosophe idéaliste, placé alors au faîte de sa gloire, ne pouvait voir sans amertume le jeune homme qu'il avait jadis si cavalièrement traité s'acheminer vers les hauteurs qu'il occupait. Du premier coup d'œil qu'ils échangèrent, Herder et Goethe sentirent leur valeur respective, et le ton de froide convenance qui régna toujours entre eux est l'hommage silencieux qu'ils se rendaient l'un à l'autre. Il y a deux manières de reconnaître le génie qui monte : l'enthousiasme ou la froide réserve, l'enthousiasme sans arrière-pensée comme Schiller, ou la réserve comme Herder. Schiller est plus jeune que Goethe, Herder plus vieux; c'est là peut-être tout le secret des sentimens opposés que le grand poète de Weimar leur inspire. L'un voit l'égoïsme et se retire, l'autre le génie et se donne. Quoi qu'il arrive en tout ceci, le beau rôle est à Schiller, d'autant plus que le génie de Goethe frappait Herder plus vivement peut-être que son égoïsme, et que, s'il fait sonner si haut cet égoïsme dont Schiller s'inquiète peu, c'est vraisemblablement que le génie l'offusque. Herder voudrait circonscrire Goethe dans le domaine de la poésie; si Goethe étudie la botanique ou la minéralogie, s'il s'occupe de métaphysique ou d'anatomie, Herder le critique amèrement et le raille. N'est-ce point là la petite jalousie du savant qui ne veut pas qu'on mette le pied sur sa terre? L'immortel auteur des *Idées pour la Philosophie de l'Histoire*, qui s'est

essayé sans gloire dans l'art des vers, ne pardonne pas à l'auteur de *Faust* de plonger dans les abîmes de la science, de vouloir envahir son empire. Cette amertume qui s'empare du cœur des hommes arrivés au plus haut point de leur renommée, a quelque chose de triste et d'affligeant. Aucun n'échappe avec l'âge à cette loi fatale du génie, à cette faiblesse qui rappelle l'humanité dans ceux qui se sont le plus élevés au-dessus d'elle; Goethe lui-même en donnera le déplorable exemple quelque jour.

Ces incertitudes, dont nous avons parlé, se trahissent à cette époque dans toutes ses correspondances. Goethe ne se rend pas bien compte encore de lui-même, de son but dans l'avenir; la révélation qui lui est venue en face des prodiges de l'art, a déconcerté toutes ses idées, et, après qu'il a jeté bas l'ancien échafaudage, la confusion qui résulte toujours des décombres qu'on amoncelle autour de soi, s'empare de lui un moment. Le spectacle de cette vaste intelligence qui se cherche, et qui doute au moment d'entrer enfin dans sa voie véritable, vous reporte involontairement vers les *Confessions* de Rousseau; Goethe lui-même s'en préoccupe à cette époque : « Je pense souvent à Rousseau, à ses plaintes, à son hypocondrie, écrit-il de Naples, 17 mars 1787, et je comprends qu'une aussi belle organisation ait été si misérablement tourmentée. Si je ne me sentais un tel amour pour toutes les choses de la nature, si je ne voyais au milieu de la confusion apparente tant d'observations s'assimiler et se classer, moi-même souvent je me croirais fou. » Cependant il existe entre l'écrivain français et le poète allemand une différence qu'il est impossible de ne pas reconnaître : Rousseau sent bien le trouble de son ame, les inquiétudes qui le consument, mais il ne tente aucun effort pour s'en délivrer; il a bien la conscience du mal, mais non l'énergie ou le courage d'y porter le fer et la flamme. Rousseau était incapable d'une détermination spontanée et définitive, incapable de ce voyage en Italie, par exemple, tel que Goethe le comprend et l'accomplit. Ce qui chez Goethe n'est qu'une période passagère, fait le fond du caractère de Rousseau.

A Rome, nous l'avons vu tout entier à sa contemplation solitaire, à ses recueillemens; à Naples, ses manières de vivre changent. Il voit le monde, ne néglige aucune relation, va au-devant de tous les plaisirs, et se conforme volontiers aux mœurs de la ville enchantée. Il se fait présenter à une *merveilleuse petite princesse*, qui le trouve à son gré et l'accueille avec la plus charmante agacerie. Il se lie avec Kniep, grand peintre et joyeux compagnon, qui le conduit chez sa maîtresse; ce

qui n'empêche pas Goethe d'écrire le 23 mars, non sans une petite pointe d'ironie pour lui-même : « Après cette agréable aventure, je me promenais sur le bord de la mer, silencieux et content. Tout à coup une véritable révélation m'est venue sur la botanique. Je vous prie d'annoncer à Herder que j'aurai bientôt tiré au clair mes origines des plantes; seulement je crains bien que personne n'y reconnaisse le règne végétal. Ma fameuse théorie des cotylédons est tellement *sublimée* (*sublimirt*), que je doute qu'on aille jamais au-delà. »

Ensuite il se rend en Sicile, et là, sur les classiques champs de bataille de l'antiquité, ramasse, au grand étonnement des insulaires, *toute sorte de pierres et de galets, qu'on pourrait prendre tantôt pour du jaspe ou des cornalines, tantôt pour des schistes.* Cette insatiable curiosité ne se dément nulle part. A chaque nouvelle trouvaille, il écrit à ses amis. Ce n'est point là une fureur d'un moment, qui passe bientôt; ce n'est point là non plus la principale affaire de son voyage. Ce que c'est, il l'ignore lui-même. A Palerme, il se souvient de Cagliostro, et, à la faveur d'un costume bizarre dont il s'affuble, s'introduit dans la famille de ce personnage singulier, et recueille de la bouche de ses parens de curieux détails sur son histoire. Cependant, au-dessus de toutes les tendances qui le poussent, le génie poétique plane toujours. L'*Odyssée*, qu'il ne cesse de lire *avec un incroyable intérêt* au milieu de ses courses dans l'île, l'*Odyssée* éveille en son esprit le désir de produire. Les sujets antiques ont pour lui d'irrésistibles séductions. Il rêve une tragédie dont Nausicaa, cette blanche sœur d'Iphigénie, deviendrait l'héroïne. Il jette son plan sur le papier, et quelque temps après (mai 1787) écrit à Herder, de Naples, où il ne fait que passer : « Je viens d'entreprendre quelque chose d'immense, et j'ai besoin de repos pour l'accomplir. » Ce n'est que pendant son second séjour à Rome que sa transformation s'opère, qu'il obtient le grand triomphe sur lui-même. Alors seulement les fluctuations turbulentes s'apaisent, alors seulement il a conscience de ce calme inaltérable qui sera dans l'avenir le fond de son caractère, de cet équilibre que rien, dans la suite, ne pourra déranger. Il s'est mis désormais au niveau de ces sphères sublimes, et, dans l'harmonie où nage son être tout entier, la contemplation se marie à l'activité du travail et la féconde, bien loin de l'exclure et de l'étouffer comme aux premiers jours. Il écrit *Egmont*, *Wilhelm Meister*, et, sans renoncer à son propre génie, tient commerce avec la Muse antique, dont il suit partout les vestiges sur ce sol sacré. Il faut l'entendre s'exprimer sur les chefs-d'œuvre de la plastique grecque : « Ces nobles

figures, dit-il, étaient pour moi comme une espèce d'antidote mystérieux contre le faible, le faux, le maniéré, qui menaçaient de m'envahir; » et lorsque avec Henri Meyer il fait ses adieux aux plus belles statues de l'antiquité : « Comment pourrais-je rendre, s'écrie-t-il, ce que j'ai éprouvé ici? En présence de semblables chefs-d'œuvre, on devient plus que l'on n'est. On sent que la chose la plus digne dont on puisse s'occuper, c'est la forme humaine. — Par malheur, en face d'un pareil spectacle, on sent aussi toute son insuffisance; on a beau s'y préparer d'avance, on demeure comme anéanti. » Le calme descend de plus en plus profond sur sa conscience. Il a satisfait ces désirs de la vivante contemplation du beau pour lesquels sa nature était organisée. « A Rome, dit-il, je me suis trouvé pour la première fois d'accord avec moi-même, je me suis senti heureux et raisonnable. » Il prend soin d'expliquer, dans sa lettre du 22 février, ce qu'il entend par ces paroles : « De jour en jour j'acquiers la conviction que je suis né seulement pour la poésie, et que je devrais employer les dix années pendant lesquelles je dois encore écrire à perfectionner ce talent, à produire quelque grande chose. Mon long séjour à Rome me vaudra l'avantage de renoncer à la pratique de la statuaire. » Dans ces dispositions, il met la main à l'œuvre, écrit en quelques jours le plan du *Tasse*, et cependant, au mois d'avril, il ne laisse pas de s'occuper encore de sculpture, et travaille à modeler un pied d'après l'antique, lorsque tout à coup il se prend à penser qu'une œuvre plus importante le réclame, et retourne immédiatement, et pour ne le plus quitter, au *Tasse*, ce compagnon fidèle et bien venu du voyage qu'il vient de faire.

Quant aux dix années qu'il assigne comme terme à ses facultés créatrices, après l'éclatant démenti qu'il s'est chargé de donner lui-même à ses paroles, on peut s'abstenir de les relever. Quelle fortune pour lui, pour le monde, qu'il soit enfin arrivé à cette conviction! Le génie poétique triomphe donc chez lui, et désormais il marche librement vers ces sommets du haut desquels il va voir d'un œil impassible la vie et ses mille fantômes s'agiter à ses pieds : lutte douloureuse, acharnée, mais féconde; car, outre que son influence se fera sentir sur toute sa vaste carrière, elle aura pour résultat immédiat un chef-d'œuvre, *Torquato Tasso*, expression sublime de cet état d'incertitude morale et de doute qu'il avait traversé pour en sortir vainqueur. On pourrait citer à ce propos le témoignage de Goethe, autant que Goethe prend souci toutefois d'expliquer ses créations. En général, Goethe n'a pas plutôt donné la forme et la vie à son idée

qu'il s'en sépare pour toujours. Tout aperçu critique à leur sujet répugne à sa méthode, à laquelle il ne déroge qu'une fois pour *Faust*, cet enfantement de sa vie entière. L'œuvre qu'il vient de mettre au jour est pour lui une affaire terminée, une sorte de maladie de croissance domptée, et sur laquelle il ne revient plus. On le voit souvent, dans sa vieillesse, s'étonner lorsqu'il envisage quelqu'une de ses productions d'autrefois. Jamais, dans ses correspondances avec Schiller et Zelter, vous ne le surprenez à critiquer une œuvre déjà produite. Zelter lui parle un jour du *Tasse*, il ne lui répond pas. Cependant, sans tenir compte des témoignages insignifians qui se trouvent dans les *Entretiens* d'Eckermann, on peut extraire, de certaines pages qu'il écrivait à cette époque, bien des choses qui se rapportent à notre point de vue. « Ces travaux-là, dit-il en parlant d'*Iphigénie*, ne sont jamais achevés; on peut les considérer comme tels, lorsqu'on a fait tout son possible d'après le temps et les circonstances. — Cependant je n'en vais pas moins entreprendre avec *le Tasse* une semblable opération. Franchement, j'aimerais mieux jeter au feu tout cela, mais je persiste dans ma résolution, et, puisqu'il n'en est pas autrement, nous voulons en faire une œuvre admirable. » Nous citerons aussi une lettre de Rome (26 février 1787), dans laquelle il laisse voir plus clairement encore qu'il a puisé le fond de cette pièce dans sa propre expérience. Il parle de la publication qu'il vient d'entreprendre de quatre volumes de ses œuvres, et des difficultés de sa tâche? « N'aurais-je pas mieux fait d'éditer tout cela par fragmens et de tourner mon courage retrempé, ainsi que mes forces, vers de nouveaux sujets. Ne ferais-je pas mieux d'écrire *Iphigénie à Delphes*, que de m'escrimer avec les chimères du *Tasse?* et cependant j'ai déjà tant mis de moi-même là-dedans, que je ne saurais y renoncer volontiers. » Goethe a raison. Quel sujet sembla jamais, par sa nature, plus fait que celui-là pour contenir cette partie de lui-même dont il parle, et qu'il serait curieux de chercher sous tant de poésie et d'imagination?

Goethe ne procède pas au théâtre comme les autres maîtres. Sa vérité dramatique n'est point celle de Shakespeare ou de Schiller, et surtout dans les pièces dont il emprunte le fonds à l'histoire, ses personnages, non contens de se produire dans l'objectivité de leur nature, sont encore autant de points qui marquent les développemens gradués de l'intelligence individuelle du poète. Tels sont Clavijo, Egmont, Eugénie dans *la Fille naturelle*, Iphigénie, Goetz de Berlichingen. Même en ce sens, cette opinion généralement adoptée, et

qui proclame l'objectivité de Goethe et la subjectivité de Schiller, pourrait être légèrement modifiée, sans cesser pour cela de rester vraie au fond; car, si l'on reproche à Goethe de s'oublier aussi dans son inspiration et d'exprimer ses propres sentimens par la voix de tel personnage historique, Goethe pourrait répondre que c'est tout simplement parce qu'il y avait entre lui et ce personnage sympathie, affinité naturelle, communauté de destinée, qu'il l'a choisi dans l'histoire, d'où il n'a même pas eu besoin de le détacher pour le porter dans le cercle de ses pensées. On le voit, par là son objectivité retrouve d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. En pourrait-on dire autant de Schiller? Un esprit supérieur, un beau talent que l'Italie recherche; à la cour d'un prince intelligent, aimable, à la fois artiste et gentilhomme; un génie honoré des plus nobles femmes : ne trouvez-vous pas dans ces traits de l'histoire du Tasse plus d'une analogie, plus d'un point de contact avec Goethe? et doit-on tant s'étonner que la personnalité de l'auteur de la *Jérusalem*, les évènemens auxquels il se trouve mêlé à la cour d'Alphonse d'Est, fixent pour quelque temps, à son retour de Rome, l'attention du poète ami de Charles-Auguste? Un homme né pour la Muse, né pour le culte de toute grandeur et de toute beauté; accessible aux émotions du dehors, plongé dans les mille fantaisies de sa pensée, et qui pourtant se sent attiré vers le monde, vers la puissance, vers la vie, qui se sent avide de titres, de distinctions et d'honneurs; ambitieux désirs que le rang où il est placé provoque sans les satisfaire : n'est-ce point là le portrait que l'on se fait du *Tasse* dans le drame? et dans ce portrait ne reconnaît-on pas ce que Goethe a pu mettre de lui-même, comme il dit? Si, d'une part, sa vocation intérieure et le cri de sa nature cherchent à le retenir dans la sphère de ses créations poétiques, de l'autre, à la cour de Weimar, la politique le tente. Comment, lorsqu'on est un grand homme, lorsqu'on a conscience de son énergie invincible et de sa haute supériorité, résister au désir d'entrer dans la vie pratique, de se tisser avec les fils nombreux, embrouillés, parfois sanglans des évènemens, une existence de gloire et d'honneur, une existence qui embrasse le monde et votre époque? On comprend qu'il n'est point question ici du théâtre plus ou moins vaste sur lequel une activité se développe. Nous n'envisageons point l'importance des états de Weimar ou de Ferrare, mais seulement cette inquiétude qui s'empare des grandes ames, et les jette vers le mouvement, la pratique des affaires et la réalité bruyante, si amoureuses qu'elles puissent être de la théorie et de la contemplation silencieuse. L'ambition

ne se mesure pas sur l'empire, mais sur l'ame de l'individu qu'elle possède. Et d'ailleurs, c'est peut-être dans ces petites cours que les évènemens vous frappent davantage, car on y voit de plus près les hommes et les choses. Goethe quittera-t-il les régions de la poésie pour descendre au milieu du tumulte de la vie publique? Il sait fort bien qu'il y a un abîme entre sa condition et celle d'un homme d'état; mais il sait aussi que cet abîme, il peut le franchir. Il reconnaît au fond sa vocation intérieure, ce qui ne l'empêche pas de lui rompre en visière par ses actes, un peu comme chacun fait. Pendant les premières années qu'il passa à Francfort, avant la période de Weimar, lorsque l'intention de son père était qu'il embrassât la carrière politique, Goethe ne se sentait aucun goût pour les affaires, et ne se destinait nullement à la vie d'un homme d'état. Savait-il bien au juste alors à quoi il se destinait? A part un sentiment de sa valeur personnelle et de sa future grandeur, dont il se rendait déjà bien compte, tout était vague et confus chez lui à cette époque. Il reconnaissait, à la vérité, qu'une veine poétique sommeillait dans son ame, et n'attendait que l'application et le travail pour se répandre et soulever l'universel assentiment. Oui; mais cet assentiment, il fallait le conquérir à force de luttes et de combats avec lui-même, avec le monde. Après avoir approfondi toutes les sciences, la botanique, la minéralogie, l'anatomie; après s'être adonné à la statuaire, à la peinture, à la poésie, à tous les arts, il devait vouloir toucher à la politique, et, dans son premier enthousiasme pour la vie pratique, en venir à douter si ce n'était point là sa vocation véritable (1).

L'idée de Goethe dans *le Tasse* est de représenter la vie de cour dans ses acceptions essentielles, toute la grandeur et tout le néant de cette vie, à laquelle sa bonne ou mauvaise destinée l'appelait à prendre part comme son héros, l'amant d'Éléonore d'Est. Cette idée

(1) Il convient de lire ici ce qu'il écrivait à ce sujet à Merck en 1778 : « Je suis maintenant tout-à-fait plongé dans les affaires de la cour et de l'état, et probablement je ne m'en départirai plus. Ma position est assez importante, et les duchés de Weimar et d'Eisenach sont un assez beau théâtre pour qu'on puisse voir si le rôle vous sied. » Et deux ans plus tard à Lavater : « La tâche qui m'est imposée, et qui me devient de jour en jour plus légère et plus lourde, exige que je lui consacre toutes mes veilles et tous mes rêves. Ce devoir m'est chaque jour plus cher, et c'est surtout dans son accomplissement, comme ce qu'il y a de plus grand, que je voudrais me rendre l'égal des plus grands hommes. Ce désir, pyramide de mon existence, dont il m'a été donné de porter dans l'air la base aussi haut que possible, ce désir efface toute autre préoccupation et me laisse à peine un instant de répit. » (*Goethe's Briefe*, Nr. 29, Nr. 47. Ausgabe, V. Döring.)

règne seule sur la tragédie, en domine les moindres détails; et si l'on veut savoir ce que Goethe a mis de lui-même dans son œuvre, c'est de ce point de vue qu'il faut en étudier le développement normal dans son esprit. « Cela deviendra ce que cela pourra, écrit-il à Lavater en janvier 1778; mais je m'en suis donné à cœur joie avec la critique des différentes impulsions qui se disputent le monde. Le dégoût, l'espérance, l'amour, le travail, le malheur, les aventures, l'ennui, la haine, les sottises, les folies, la joie, le prévu et l'imprévu, l'uni et le profond, au hasard, comme les dés tombaient, j'ai relevé tout cela de fêtes, de danses, de grelots, de soie et de paillettes. » Cependant il n'est pas homme à se laisser prendre plus qu'il ne veut donner, à négliger de faire ses réserves en toute chose; et si ses amis pouvaient avoir quelque doute à cet égard, il s'empresse bien vite de les rassurer. « Au milieu de ce monde insensé qui m'entoure, je vis fort retiré en moi. »

Partout, dans le bien comme dans le mal, la vie de cour apparaît dans *le Tasse*. Le style de Goethe revêt cette fois une élégance inusitée, une recherche qui s'étudie à dérober la pensée sous l'expression. Le poète se souvient de cet aphorisme d'un illustre diplomate: Que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser ses sentimens. Les personnages même, dans les fougueux élans de leurs passions, n'oublient jamais un seul instant la sphère où ils se meuvent; le langage qu'ils se tiennent, choisi, flatteur, insinuant, affecte de cacher ce qu'il veut dire, et la vérité n'y pénètre qu'en se conformant aux lois de la plus rigoureuse étiquette. *Le Tasse* est une pièce de cour, faite par un courtisan. Comme la duplicité se voile sous les artifices du discours! comme l'impression odieuse de certains actes disparaît sous l'enchantement du vers! Jamais on n'a représenté avec plus de finesse, de tact, de goût exquis, l'urbanité des mœurs modernes, le fard dont l'éducation prend soin dans cette sphère de recouvrir toute surface, tandis qu'au-dessous l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme, rampent à loisir vers leur but. Il n'y a que la princesse et le poète qui représentent la vie du sentiment dans le drame; seuls ils échappent par momens à cette atmosphère où ils étouffent, pour s'élever aux régions de l'ame; encore ne le font-ils que lorsqu'ils se trouvent ensemble et que nul autre personnage n'intervient. C'est ainsi que, dès les premières scènes, la princesse se déclare au Tasse avec tant de franchise honnête et de noble abandon; c'est ainsi que se montre le caractère du Tasse jusqu'au moment de sa déplorable querelle avec Antonio. Cette querelle, qui semble d'abord de si peu d'importance,

et qu'on croirait faite pour être oubliée en quelques heures, éveille chez les deux individus une haine profonde, une haine d'autant plus vive et plus acharnée, qu'elle couvait depuis long-temps et n'attendait que l'occasion pour éclater. Antonio s'efforce sans relâche d'éloigner de la cour l'homme auquel il envie la faveur du prince et des femmes, auquel il envie surtout son génie poétique. Le prince, si incommode que soit le caractère du Tasse, ne peut se résoudre à le perdre; il aime à se chauffer au soleil de ce grand nom, et c'est pour sa vanité d'homme et de souverain une bien douce émotion que de lire les vers où le poète chante son règne et sa famille. « On le souffre, dit Antonio, comme on en souffre tant d'autres qu'on désespère de changer ou de rendre meilleurs. »

L'idée de Goethe, dans *le Tasse*, est de mettre en scène, non cet éternel conflit tant de fois reproduit de la vie idéale et de la vie réelle, mais seulement la vie de cour. Si Goethe eût voulu faire du Tasse le représentant de la vie idéale, le poète, comme on l'a si étrangement prétendu, il lui eût donné une ame virile et grande, élevée au-dessus des artifices du monde et poursuivant son chemin à travers les intrigues de toute espèce, sans vouloir s'y mêler jamais; il eût trouvé, dans l'opposition de la vie poétique et de la vie de cour, quelque incident tragique où le poète eût succombé, mais avec noblesse et grandeur, et de manière à soulever l'admiration plutôt que la pitié; en un mot, nous aurions eu Werther dans une plus haute sphère. Que voyons-nous dans ce drame? Rien de tout cela. Le génie du Tasse, bien loin d'attirer sur lui les anathèmes, lui vaut la faveur du souverain et l'admiration passionnée des plus belles dames de la cour. S'il est malheureux, s'il tombe dans le désordre et l'infortune au point de toucher à sa perte, ce n'est point à son génie qu'il le doit, mais à son caractère déplorable. Il est malheureux, non parce qu'il est poète, mais parce qu'il porte en lui un esprit de méfiance, de vertige et d'égarement qui le rendrait insupportable dans toute autre condition. Ainsi donc le conflit de la vie politique et de la vie de cour n'existe point. S'il se montre un instant dans la querelle qui survient entre Antonio et le Tasse, il disparaît bientôt au dénouement, lorsque le poète, dans un retour qu'il fait sur lui-même, rend justice au monde qui l'environne et se décide à rentrer dans la voie où sa nature l'appelle. La cour et lui iront désormais leur chemin, chacun de son côté. Le combat que se livrent les différentes tendances de l'esprit humain, bien qu'il ait son expression dans le drame, n'en saurait cependant constituer l'essence. Il est là parce qu'il est partout

où des hommes se rencontrent, où des conditions étrangères l'une à l'autre se heurtent; mais il ne faut point chercher dans cette idée générale la part que Goethe a mise de lui-même, elle est plutôt dans la reproduction de la vie de tout ce monde qui s'agite sous nos yeux. Qu'on ne pense pas toutefois que nous voulions confondre ici *le Tasse* avec ce qu'on appelle vulgairement les drames de cour, avec les pièces d'Iffland, par exemple, et toutes les pièces semblables qui ne se préoccupent d'ordinaire que du dehors des choses, et, quand il s'agit de ce monde, n'en veulent qu'à ses manières, son étiquette et ses costumes. Goethe, ici comme partout, descend dans les secrètes profondeurs de l'ame de ses personnages, et, quelles que soient ces apparitions variées qu'il nous montre, il ne perd jamais un seul instant de vue l'idée qui les met en jeu.

Après ce que nous avons dit, on serait mal venu de vouloir demander à cette œuvre des conditions qu'il n'entrait point dans les desseins de Goethe de lui donner, et que du reste la nature même du sujet ne comportait guère. Il ne faut chercher ici ni les grands caractères, ni l'élévation sublime des sentimens, ni les synthèses philosophiques, ni les incidens multiples qui s'entrecroisent dans une pièce de théâtre et font le tissu de l'action. Pour les grands caractères, largement accusés, il y a *Egmont;* pour les idées philosophiques *Faust*, et pour les incidens dramatiques *Goetz de Berlichingen*. *Le Tasse* de Goethe n'est ni un drame, ni une tragédie, mais un poème où l'auteur s'étudie à reproduire les sensations qui l'ont agité pendant une certaine période de sa vie, à leur donner la forme, à les jeter dans le tourbillon de l'existence, afin d'avoir une bonne fois réglé ses comptes avec elles, de n'y plus revenir, d'en être quitte. Pour ma part, je regarde *le Tasse* comme un éclatant hommage rendu par Goethe à cette éternelle vérité : que la poésie est la délivrance de l'ame. Lui-même, dans ses *Tablettes annuaires et quotidiennes* (*Tages und Jahresheften*), raconte qu'il s'est débarrassé, dans *le Grand-Cophte*, des impressions profondes que les premiers évènemens de la révolution française avaient fait naître en lui; nul doute qu'il n'ait agi de même cette fois à l'égard de l'*être* objectif et poétique de la vie de cour, sur lequel il aura voulu dire son dernier mot dans *le Tasse*. On ne saurait prétendre, d'ailleurs, qu'il ait jamais cherché à se dissimuler l'insuffisance du cercle au milieu duquel sa destinée l'avait conduit. N'y a-t-il pas de la prophétie dans le sens de ses paroles, lorsque, se trouvant à Heidelberg, entre deux carrières opposées, il se décide enfin à partir pour Weimar, et, dans son

ènthousiasme de jeune homme, s'écrie avec Egmont, tourné vers la vieille amie qui cherche à le dissuader : « Fouettés par d'invisibles esprits, les coursiers olympiens du Temps fendent l'espace, traînant après eux le char léger de notre destinée; et, quant à nous, il ne nous reste rien à faire, si ce n'est de saisir vaillamment les rênes, et tantôt à droite, tantôt à gauche, de préserver les roues, ici d'une pierre, plus loin d'une chute. Où le char nous emporte, qui le sait?» Sa destinée l'entraîne irrésistiblement vers le monde de la cour; une fois là, il n'a d'autre ressource, pour échapper au tourbillon, que le recueillement en soi, et, partant, la rupture avec tout ce qui l'entoure; moyens désespérés dont le Tasse, dans la dernière scène, se décide enfin à faire usage. Expliquée ainsi, cette scène, que rien ne motive dans l'action, acquiert, dans la personnalité de Goethe qu'elle exprime, une intention plus haute, un sens plus déterminé. Werther périt par le désaccord qui existe entre la disposition de son ame et le monde; Tasse se sauve de ce conflit par l'énergie de son esprit poétique. Il est clair que l'élément tragique manque à ce dénouement; mais, à vrai dire, l'élément tragique était-il bien dans les conditions du sujet? La vie de cour n'admet pas un dénouement tragique; polie, élégante, rigoureuse seulement sur le point des convenances et de l'étiquette, elle évite l'éclat et les extrêmes.

En ce sens on aurait tort de reprocher à Goethe de n'avoir pas fait mourir le Tasse au dénouement. C'est une chose fort ordinaire qu'un homme se voue à la mort pour échapper aux calamités qui viennent envahir son existence; mais n'y a-t-il donc rien de plus noble et de plus digne d'un grand cœur que le suicide? Lorsque Werther périt, un acte tragique se consomme, et notre sympathie suit jusque dans la tombe cette victime des conditions sociales; mais la mort de Werther, cette mort romanesque, dont l'effet vous enivre et vous monte au cerveau, dans le premier moment quel aspect prend-elle quand on la considère au point de vue du devoir et de la morale humaine? Le Tasse, qui se résigne et trouve dans son ame assez de force pour vivre au milieu de tant de misères et de fléaux, n'est-il donc pas plus grand, plus généreux, plus homme que Werther, cet écervelé qui se tue dans un moment de désespoir sublime? Et qui songerait à regretter la catastrophe accoutumée en entendant les paroles que le poète prononce à la dernière scène du drame : «Toute cette force que je sentais autrefois s'émouvoir dans mon sein s'est-elle donc éteinte? suis-je tombé à rien, à rien? Non, la nature m'a laissé dans ma douleur la mélodie et la parole pour chanter l'excès

profond de ma misère. » Si Goethe a découvert en lui cette source inépuisable de consolation, cette force invincible tant qu'elle ne désespère pas d'elle-même, le vrai génie poétique, en un mot, c'est à son voyage d'Italie qu'il le doit; et, bien que ses relations à la cour de Weimar lui aient inspiré l'idée du *Tasse,* il est impossible de ne pas attribuer l'intention de certaines parties, du dénouement surtout, à l'influence de ce voyage aussi bien qu'aux progrès qui se firent alors dans son développement intérieur. Désormais sa vocation est déterminée. Quoi d'étonnant qu'une fois engagé dans cette voie il éloigne de lui toute émotion capable de troubler le calme dont sa pensée a besoin, et dans ses rapports avec les hommes ne songe qu'à grossir le trésor de ses observations? Franchement, quel grand crime peut-on faire à Goethe de tout cela, et qui oserait lui jeter la première pierre? Le poème du *Tasse* est l'œuvre d'un homme qui sait contempler le monde dans ses profondeurs, qui partage quelquefois ses faiblesses, mais du moins les reconnaît et dédaigne de les travestir. Goethe ne prend le monde que comme un objet de froide contemplation, auquel il ne demande rien, ce qui n'empêche pas que les contradictions et les dissonnances qu'il observe ne l'affectent; car la plupart de ses œuvres, *Werther, Goetz, les Affinités électives, Wilhelm Meister, Faust,* portent évidemment l'expression douloureuse et profonde de ce sentiment. C'est là surtout qu'il faut chercher le véritable point de démarcation qui existe entre Goethe et Schiller. Qu'on nous permette à ce sujet un dernier rapprochement entre ces deux grandes natures, rayons augustes et lumineux, mais différemment réfléchis, du soleil divin. Goethe sent aussi bien, aussi profondément que Schiller, les misères et le néant du monde et de la vie, seulement il sait y échapper par d'autres moyens. Frappé de l'inexorable contradiction qui éclate entre l'idée et la réalité, Schiller ne trouve de salut aux angoisses qui le dévorent qu'en s'élançant vers l'idéal; chacun de ses poèmes témoigne de la vérité de cette assertion, et, pour ne citer qu'un exemple au hasard, l'esprit cosmopolite de *Don Carlos* vient de là. L'idée l'entraîne invinciblement avec elle, et la plupart du temps l'élève jusqu'au dernier terme de sa substance. Il ne trouve, pour le monde comme pour ses créations poétiques, d'unité qu'au-delà du réel dans une harmonie entre ses personnages et l'idée essentielle, harmonie excentrique, impuissante à satisfaire les désirs infinis qu'elle éveille chez le poète. Goethe voit les choses autrement; l'auteur de *Faust,* du *Tasse* et d'*Iphigénie* est un esprit trop énergique et trop puissant pour se laisser aller à croire qu'on puisse arriver par de pareils

moyens à quelque état complet de l'existence, à penser que des utopies sociales puissent apaiser à jamais les contradictions, les souffrances qui consument l'esprit et le cœur de l'humanité. Le calme, la modération, une activité circonscrite dans un petit cercle, une contemplation incessamment plongée dans le monde des arts et de la science (celui peut-être où l'absence de l'harmonie se fait le moins sentir), voilà le secret de toutes ses créations, le but silencieux de toutes ses tendances! L'enthousiasme, le désir (*die Sehnsucht*) comme l'entend Schiller, et pour lequel il n'y a pas de mot dans notre langue, la sensibilité, ne sont chez Goethe que des états de transition, qui correspondent, dans le développement de son génie, à ces périodes critiques que l'homme traverse pour arriver à la virilité.

A la mort de Schiller, lorsque son existence se dépouille de ses charmes les plus doux, Goethe cherche dans les études naturelles la seule consolation qui soit digne de lui, et, pour échapper à la réalité qui l'obsède, s'abîme dans les plus ténébreux problèmes de la nature. La bataille d'Iéna le surprend comme il termine la première partie de sa *Théorie des couleurs*, et, remis à peine du premier trouble, tandis que la guerre éclate et tonne, il revoit la *Métamorphose des plantes*, et se plonge dans la contemplation la plus profonde des natures organiques. A chaque pas qu'il fait, se confirment de plus en plus les pressentimens mystérieux de son ame avide d'ordre, de résultats et d'harmonie. Si d'un côté, dans le tumulte de la guerre, il déplore les liens les plus fermes dissous, l'édifice des siècles soudainement ébranlé, les conventions les plus saintes mises à la merci du hasard et de l'arbitraire; de l'autre, il ne rencontre, dans le royaume de la nature, que l'action paisible des forces créatrices agissant dans leur sphère, la chaîne ininterrompue des développemens de la vie, et partout, même dans ses déviations apparentes, la révélation d'une règle sacrée. Ainsi, au milieu même des tempêtes du monde extérieur, le calme de son ame ne se dément pas, le domaine de ses facultés s'étend, son activité scientifique se retrempe et s'exerce. Alexandre de Humboldt lui dédie ses *Idées pour servir à la Géographie des plantes;* ravi des points de vue nouveaux qui s'offrent à lui de tous côtés, il ne se donne pas le temps d'attendre la carte que l'auteur promet pour appendice à son livre, et, d'après de simples indications, compose en un moment un paysage symbolique qu'il envoie en retour à son ami.

A cette époque, l'académie d'Iéna, veuve de la plupart des membres qui avaient fait sa gloire, se trouvait menacée dans son exis-

tence. Goethe écrivait alors *la Fille naturelle*. A peine informé du danger, il s'interrompt au milieu de ses travaux, unit ses efforts à ceux de son vieil ami et collègue le baron de Voigt, ministre comme lui du grand-duc Charles-Auguste, rassemble de près et de loin tous les esprits qui font cause commune, et n'a pas de trève qu'il n'ait pourvu les chaires de professeurs capables, et relevé la critique. C'est de cette impulsion généreuse et féconde que sortirent, quelque temps après, plusieurs ouvrages importans, entre autres la *Caractéristique des poésies de Voss, Hebel et Grübel*. Goethe ne s'en tient pas là. Après les hommes viennent les monumens. Sa sollicitude embrasse tout. Il faut encore que l'intelligence et le travail aient un palais commode et salubre. Cette bibliothèque d'Iéna, dispersée en toutes sortes de salles ténébreuses, lui déplaît. Long-temps les circonstances l'ont empêché de réaliser ses projets. Enfin le prince lui remet ses pleins pouvoirs. Il abat les murailles, s'empare des terrains nouveaux; l'édifice monte à vue d'œil, et bientôt des volumes sans nombre sont classés, ordonnés et rangés dans de vastes salles où l'air circule librement. Ensuite il travaille à embellir les alentours. Il fait enlever l'ancienne porte, comble les fossés, élève un observatoire « pour le plus sociable de tous les solitaires, » fonde une école vétérinaire, et s'efforce d'encourager partout l'esprit d'ordre et d'activité. Son intérêt pour l'architecture et la technique s'accroît encore par la vive part qu'il prend à la construction du palais de Weimar, ainsi qu'aux dispositions intérieures de l'ameublement. Dans le but de répandre chez toutes les classes le goût et le sentiment de la plastique, il crée cette célèbre école de dessin qui servit de modèle à celles d'Iéna et d'Eisenach. Là, rien ne lui échappe; il découvre les dispositions, surveille les progrès. Partout où le talent se montre, il l'encourage, et le suffrage de Goethe vaut à celui qui en est l'objet la haute protection du grand-duc.

Comme des hommes de cette trempe tout intéresse, le lecteur me demandera compte sans doute de l'absence du détail biographique. A cela je répondrai que, si j'ai omis ce détail, c'est tout simplement parce qu'il n'y en avait pas (1). Que dire, en effet, de la vie de Goethe,

(1) Goethe n'avait-il pas raison lorsqu'il disait de lui-même, en écrivant à Schiller: « L'imprévu n'est pas dans mon existence? » Quels incidens, quelles péripéties chercher dans la biographie d'un homme inaccessible aux passions, ces éternels mobiles de la vie, inaccessible à l'amour, du moins tel que l'entendirent Marguerite, Lucinde et Frédérique? car, pour ce qui était de la galanterie et de l'ardeur des sens, il fallait bien que la nature trouvât son compte. En général, les mœurs

à moins d'en admirer partout la grandeur, partout le calme, partout la dignité souveraine? La vie de Goethe est une épopée dans la forme antique, où l'objectivité domine. Point de fait qui se détache de l'ensemble, point d'épisode pour l'imagination et le roman. Tout s'enchaîne avec goût, se succède avec méthode, se coordonne harmonieusement. Cela est beau parce que cela est simple; et, chose étrange, du commencement à la fin, l'unité ponctuelle de cette existence ne souffre pas la moindre atteinte : il n'y a pas jusqu'à la mort qui ne s'y conforme. Qu'est-ce, en effet, que la mort de Goethe, sinon l'épilogue en costume du beau drame de sa vie?

n'avaient rien à gagner à cette décomposition étrange de l'amour que l'alchimiste singulier faisait en lui, au profit de la poésie et de l'art. Frédérique en voulait à sa pensée, à sa tête, à son cœur; il la laissa mourir. Sa servante n'en voulait qu'à ses sens, il l'épousa. — Un mot de la femme de Goethe. Elle vint à lui un matin pour demander une grace : jeune, fraîche, accorte, elle lui plut, il la prit avec lui. Goethe eut de cette femme plusieurs enfans, qui tous moururent, tous, jusqu'à ce fils unique qui devait continuer sa race. — Le fils de Goethe mourut avant l'âge, comme le fils de Napoléon; la destinée frappa les deux titans dans leur postérité. Goethe ressentit ce coup profondément, mais avec résignation et sans se plaindre. — Goethe vécut de longues années avec la mère de ce fils, et finit par l'épouser en 1809, au moment même où tonnait la canonnade d'Iéna. Cette femme avait été fort belle; cela suffisait à Goethe, et d'ailleurs elle avait pour loi de ne jamais sortir de ses attributions domestiques, de ne jamais le déranger. Dans la société qui gravitait autour de son maître, elle avait choisi son monde et s'y tenait. Lorsque Goethe descendait des sphères de la pensée, il était bien aise de trouver là cette femme de la terre, à laquelle il savait gré de n'avoir rien perdu de son individualité, et qui lui rappelait par son air et ses façons les douces voluptés d'un temps vers lequel il aimait à revenir. Et puis, elle lui avait donné un héritier de son nom, qui, pour la force du corps, ne le cédait en rien à son père. A vrai dire, c'était là tout ce qu'il y avait de commun entre Goethe et ce jeune homme, que Wieland appelait à bon droit le fils de la servante (*der Sohn der Magd*). Cette femme avait un attachement profond pour Goethe; le conseiller intime, comme elle disait toujours, était son dieu, et malheur à qui osait douter lorsque le conseiller intime avait prononcé! Ce fut après une querelle de ce genre que Mme de Goethe ferma sa porte à la célèbre Bettina, dont Goethe commençait alors à se lasser, de sorte qu'il ne fit rien pour que l'arrêt fût révoqué.

Tous ses soins, toutes ses attentions étaient pour le conseiller intime, à qui elle s'efforçait de rendre la vie agréable et commode. « Qui pourrait croire, disait-il un jour à ses amis, qui pourrait croire que cette personne a déjà vécu vingt ans avec moi? Ce qui me plaît en elle, c'est que rien ne change dans sa nature, et qu'elle demeure telle qu'elle était. »

Dans une promenade qu'ils faisaient ensemble à la campagne, Mme de Goethe, frappée d'un coup d'apoplexie, resta étendue et comme morte dans la voiture. Goethe donne l'ordre au cocher de retourner, et se contente de murmurer à part lui : « Quelle frayeur ils vont avoir à la maison lorsque nous allons nous arrêter et qu'ils verront cette personne morte dans la voiture! »

Lorsque son fils unique meurt, voici ce qu'il écrit à Zelter au sujet de la perte qu'il vient de faire : « Désormais la grande idée du devoir nous maintient seule, et je n'ai d'autre soin que de me maintenir en équilibre. Le corps doit, l'esprit veut, et celui qui voit le sentier fatal prescrit à sa volonté n'a jamais grand besoin de se remettre. » Il refoule sa douleur dans son sein, reprend avec passion des travaux depuis long-temps interrompus, et s'y *absorbe tout entier*. En quinze jours, le quatrième volume de ses mémoires : *Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben*, est presque terminé, lorsque tout à coup la nature, si rudement traitée, se venge par une hémorrhagie violente, qui fait craindre pour ses jours. A peine rétabli, il met ordre à ses affaires, ordonne avec méthode ses derniers travaux, et songe à régler ses comptes avec le monde. Cependant, au milieu de cet examen, une idée le tourmente : *Faust* est encore incomplet, les grandes scènes du quatrième acte manquent à la seconde partie. Il s'impose la tâche de les écrire incontinent, et, la veille de son dernier anniversaire, annonce à tous que cette œuvre, la grande œuvre de sa vie, est enfin achevée. Il la scelle d'un triple cachet, et, se dérobant aux félicitations de ses amis, va revoir, après tant d'années, le lieu de ses premiers travaux, de ses premières pensées, comme aussi de ses plus vives jouissances, Ilmenau. Le calme profond des grands bois, la fraîche brise des montagnes, lui donnent une vie nouvelle; il revient heureux et dispos, et se remet à l'œuvre. La *Théorie des Couleurs* est récapitulée, augmentée, achevée; la nature de l'arc-en-ciel analysée, la tendance des planètes à monter en spirale incessamment étudiée. « Je me sens environné ou plutôt assiégé par tous les esprits que j'évoquai jamais, dit-il dans son illuminisme. » Les esprits viennent prendre leur maître pour le conduire au sein de la nature. A ses heures de loisir, il se fait lire Plutarque, s'informe des contemporains, dicte des fragmens de critique sur notre littérature nouvelle, « cette littérature du désespoir, » comme il l'appelle. Les débats zoologiques de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire excitent au plus haut degré son intérêt. Il veut y prendre part, envoie ses travaux à Varnhagen de Ense, entretient une correspondance continue avec Wilhelm de Humboldt, Zelter, le comte Gaspard de Sternberg, et c'est du milieu de cette activité si calme et si sereine qu'il passe à quelque plus haute destinée.

Un matin, son œuvre était consommée, il était assis dans son cabinet d'étude. L'hiver s'éloignait de la terre, les premiers gais rayons dansaient au dehors, les fleurs du jardin se tenaient collées à la vitre,

et leurs tiges, pleines de rosée, dessinaient çà et là, sous le vent, de merveilleux hiéroglyphes. On eût dit que la nature renouvelée frappait à la fenêtre avec tous les bruits de la terre et de l'air. Goethe réjoui se levait pour aller ouvrir à ce printemps de la jeunesse et de la vie, lorsque tout à coup il retomba immobile sur son fauteuil. L'octogénaire, en se levant, avait rencontré le bras de la Mort, il comprit ce que cela voulait dire. Sa main s'efforça de tracer quelques lignes dans le vide; puis, après avoir murmuré ces mots : Qu'il entre plus de lumière (*dass mehr Licht hereinkomme!*), il s'arrangea plus commodément dans un coin de son fauteuil, et rendit l'ame. Telle fut sa fin; il mourut comme Frédéric II, comme Rousseau, comme tous les aigles de la terre, l'œil tourné vers le soleil. *Plus de lumière!* sans doute pour contempler une dernière fois dans sa jeunesse éternelle cette terre qu'il a tant aimée. A l'instant de sa transformation, sa main errante cherche à saisir le solide qui lui échappe. *Plus de lumière!* la dernière parole de Goethe est un vœu pour la forme! A le voir sortir de la vie avec tant de calme et de sérénité, on s'étonne d'abord de cette aversion invincible que soulevait en lui l'idée de la mort. Cependant, si l'on y réfléchit, ce sentiment s'explique. Sa haute raison a trop souvent sondé les abîmes de l'infini pour reculer devant ce pas terrible, mais non définitif; d'ailleurs, dans une ame aussi mâle, aussi puissante, aussi fière de son indépendance, aussi profondément convaincue de son éternelle durée, comment supposer de ces vagues terreurs superstitieuses qui tourmentent les enfans et les illuminés? Non, ce n'est pas la mort qui l'épouvante, c'est l'appareil lugubre dont on l'entoure qui répugne à l'orgueil inné de son intelligence. De là sa haine contre le catholicisme qui a peut-être le tort, de nos jours, de proclamer trop haut la souveraineté de la mort dans la vie. Le bruit lamentable des cloches l'importune à ses heures de travail; tous ces symboles consolateurs, mais tristes, dont la religion peuple la campagne, troublent la sérénité de sa promenade du printemps. Sa nature hautaine se révolte contre cette invasion de la terre par la mort, et sa fureur éclate chaque fois qu'il rencontre dans les verts sentiers le pas stérile de cet hôte incommode : il lui faut l'existence dans sa plénitude, sans arrière-pensée de départ et d'adieu. Quand il écoute le rossignol chanter au clair de lune sous les acacias épanouis, quand il aspire la balsamique odeur des aubépines, il ne veut pas voir s'élever une image de douleur du milieu de cette efflorescence unanime. La croix même de Jésus, le signe divin de la rédemption, ne trouve pas grace devant lui : il n'aime pas voir

les larmes se mêler à la rosée du ciel, ou les gouttes de sang trembler sur les épines de l'églantier. Philosophe païen, amant passionné de la sève, de la végétation et de la vie, pour lui la mort serait encore la vie sans les fantômes inventés par le catholicisme. Aussi, lorsqu'il parle des fins de l'homme, il a bien soin toujours de sauter sur cette transition lugubre que les familles déplorent, et dès-lors son idéalisme vainqueur ouvre sa grande aile au soleil, et se donne carrière dans la plaine éthérée de la métaphysique. « Non, la nature, s'écriait-il un jour, n'est pas si folle que d'agglomérer de si intelligentes particules pour les disperser ensuite à tous les vents, et détruire ainsi le faisceau qui a été lié et maintenu. » Quelquefois il lui arrivait d'envisager la mort sous son aspect plastique, sans doute pour se mesurer de plus près avec elle, et pour essayer vis-à-vis de cet athlète surhumain l'irrésistible puissance dont il se sentait investi (1).

L'élément divin que la nature lui avait départi dominait dans toute sa personne. Quelle imposante grandeur! quelle inviolable majesté! Un front de Jupiter large et voûté, des sourcils hardiment accusés, un nez aquilin et royal, la lèvre un peu pincée en partie par l'âge, en partie par l'habitude du silence. Autour de sa bouche, l'égoïsme avait creusé ses sillons. Quant à son œil, il me semble impossible de le peindre et fort difficile de l'indiquer : son œil n'avait ni l'égarement prophétique du portrait de Stieler, ni la rêverie mélancolique du dessin de Vogel; large, mais sans excès, bien ouvert, un peu terne, il se distinguait moins par la pénétration instantanée du regard que par une faculté singulière qu'il avait de fixer les objets long-temps et de se les soumettre. Le sculpteur David me semble avoir mieux réussi à le rendre, peut-être parce que les traits de cette face auguste, et, chose étrange, l'œil aussi (par l'espèce de voûte qu'il forme), conviennent mieux à la statuaire qu'à la peinture. Les pupilles en relief sur leur champ d'argent et d'azur se mouvaient lentement; mais ce qu'elles saisissaient, elles le saisissaient bien, et le

(1) Pendant la maladie qui lui enleva son fils, au moment où le malheureux allait succomber à sa dernière crise, Goethe, assis immobile au chevet, se leva tout à coup, et, secouant la torpeur dans laquelle il était plongé : « Elle est là, dit-il, la Mort! elle est là, qui étend ses longs bras sur nous! Mais patience, mon ami, cette fois encore elle ne nous aura pas! »

« La Mort est un pitoyable peintre de portraits, dit-il à l'occasion de Wieland; je veux conserver dans mon souvenir des êtres que j'ai chéris quelque chose de plus animé que ce masque affreux qu'elle leur pose sur le visage. Aussi je me suis bien gardé d'aller voir, après leur mort, Herder, Schiller et la grande-duchesse Amélie. »

tenaient ferme jusqu'à la fin. La sûreté imperturbable du regard de son intelligence passait tout entière dans ses yeux. Il avait la poitrine large, le reste du corps proportionné, le pied petit. Chacun de ses mouvemens se dirigeait du centre à la circonférence; il parlait lentement, à pleine voix, et même, dans le transport de la colère, avec calme. Seulement, lorsqu'en se promenant il dissertait avec lui-même (ce qui lui arrivait souvent), les paroles sortaient plus rapides de sa bouche, mais toujours nettes, toujours intelligibles. Quelquefois il négligeait d'émettre la fin de sa pensée. Mais un trait caractéristique entre tous, celui qui n'a jamais manqué de se reproduire dans toutes les images qu'on a faites de lui, c'est cet air de sereine grandeur dont j'ai déjà parlé tant de fois, si manifeste et si largement exprimé, qu'il n'échappe à personne, si profond et si vrai, qu'il a pu se survivre à lui-même, et comme chez les dieux, à travers la toile et le marbre, commander l'hommage et la vénération. Goethe vous apparaît comme le descendant d'une race titanique; partout chez lui éclate au dehors la force intellectuelle dont il est doué; partout vous la retrouvez, dans son geste, dans sa stature, dans son œil, dans ces larges touffes de cheveux gris, que l'âge a respectées.

On n'ignore pas les rapports d'intimité qui existèrent toujours entre Goethe et le grand-duc de Weimar Charles-Auguste. Cette amitié du prince et du poète, faite pour honorer l'un et l'autre dans la postérité, dura cinquante ans aux yeux de tous sans se démentir. Du jour où ces deux intelligences entrèrent en contact, elles ne se séparèrent plus, et toute différence de rang et de caractère s'effaça dans ce noble commerce. « Si jamais je me fâchais avec Goethe, disait un jour Wieland à Frédéric de Müller, et si dans le moment de mon ressentiment contre lui j'en venais à me représenter, — ce que du reste personne au monde ne sait mieux que moi, — quels incroyables services il a rendus à notre prince pendant les premières années de son règne, avec quelle abnégation et quel zèle il s'est dévoué à sa personne, que de nobles et grandes qualités qui sommeillaient dans le royal jeune homme il a fécondées et produites, je ne pourrais m'empêcher de tomber à genoux et de glorifier Goethe, mon maître, encore plus pour cela que pour ses chefs-d'œuvre. »

Charles-Auguste et Goethe avaient une telle estime l'un pour l'autre, chacun des deux savait si bien apprécier le caractère et ménager la susceptibilité délicate de l'autre, que, même dans la plénitude de leur confiance mutuelle, ils conservaient toujours une certaine circonspection cérémonieuse, et paraissaient traiter de puissance à

puissance. Pendant les premières années qui suivirent la bataille d'Iéna, l'extrême liberté que le grand-duc affectait dans ses jugemens politiques et ses prétentions de plus en plus manifestes à la couronne de Prusse, éveillèrent la sollicitude de ses amis. Or, voici en quels termes Goethe les rassurait un jour : « Soyez sans crainte, le duc appartient à cette race de démons élémentaires dont le caractère de granit ne se ploie jamais, et qui cependant ne peuvent périr. Il sortira toujours sain et sauf de tous les dangers; il le sait lui-même fort bien, et voilà pour quelle raison il s'aventure dans des entreprises où tout autre que lui succomberait au début. »

Le croira-t-on? l'esprit de dénigrement et de réaction qui s'abat toujours sur la mémoire des grands hommes s'est efforcé déjà bien des fois de tourner contre Goethe cette noble intimité dans laquelle il vivait avec Charles-Auguste. La cause de ces rapports, qu'il fallait chercher dans le généreux sentiment d'une nature élevée, on a prétendu l'avoir trouvée dans les misérables préoccupations d'une puérile vanité. On a fait de Goethe un courtisan mesquin, un conseiller aulique d'Hoffmann, tout cela parce qu'il avait au fond peu de sympathie pour la multitude, aimait les grandes manières, les distinctions, les titres, l'autorité partout, et qu'il employait volontiers, dans ses vieux jours, le style des chancelleries (1). On défend au poète

(1) On a beaucoup parlé des façons aristocratiques de Goethe, de son affectation à se montrer partout vêtu d'habits de cour, d'uniformes chamarrés de soie et d'or. Cependant il convient de rétablir la vérité dans son exactitude. Le fait est que Goethe, comme tout homme qui a conscience de sa force et de sa grandeur personnelle, tenait le rang où son génie et la distinction du prince qu'il servait l'avaient placé; mais cela sans faste, sans parade, toujours avec modération, mesure et bon goût. Il aimait aussi ce qu'on appelle encore aujourd'hui le décorum, et même un jour il alla jusqu'à faire sentir l'inconvenance de sa conduite à un certain étudiant de Leipzig, qui, dans ses allures de Brutus, s'obstinait à demeurer assis sur un sopha au moment où le grand-duc de Weimar entrait dans le salon. Mais il me semble qu'on ne peut guère voir là que les façons d'agir d'un homme bien élevé qu'une indélicatesse pique au vif. Avant tout, il faut être poli, même avec les princes. Il se plaisait aussi beaucoup dans la société des femmes, et, lorsqu'il s'en trouvait de jeunes et de belles dans son salon, il déployait à leurs pieds une galanterie d'ancien régime qui convenait à merveille à son air. Quant à son costume, on aurait pu s'épargner tant de frais d'imagination et de broderies, car chacun sait que son habit de gala était tout simplement un frac noir, et qu'il ne portait jamais qu'une seule plaque sur sa poitrine. Le reste du temps, on le trouvait chez lui en robe de chambre, le cou nu, ses larges tempes découvertes, tantôt marchant à grands pas, un arrosoir à la main, à travers ses plates-bandes, et mouillant ses beaux rosiers, dont il se faisait gloire dans la ville; tantôt assis sous les figuiers du jardin, devant une petite table, entouré de livres, de crayons, de boçaux et d'objets d'histoire naturelle

d'être l'ami d'un souverain, même lorsque ce poète est Goethe et le souverain un petit prince d'Allemagne. Lequel des deux élève l'autre en pareil cas? Et s'il est question de courtisan, de qui veut-on parler? du poète dont le royaume est sans bornes, ou du souverain qui règne sur soixante-trois milles carrés? Nous ne nous arrêterons pas plus qu'il ne convient à ces déplorables querelles, suscitées par le faux esprit d'un libéralisme suranné. Que Goethe ait aimé les cordons et les dignités, qu'il ait affecté plus ou moins de réserve dans ses manières, de cérémonial dans ses correspondances, peu importe. Ce qu'il y a de certain, et ce qui honore bien autrement l'auteur de *Faust* que tous les rubans dont il a pu se couvrir la poitrine, c'est cette affection sincère dont il fut toujours pénétré pour Charles-Auguste, cet inviolable attachement qui, loin de se démentir, ne fit que s'accroître dans sa mauvaise fortune. Ici je laisse parler Falk. « Après la bataille d'Iéna, l'empereur, sensiblement irrité, permit au grand-duc de retourner dans ses états, mais non sans lui témoigner une vive méfiance. De ce jour, le noble et généreux Allemand fut environné d'espions, qui venaient presque s'asseoir à sa table. En ce temps-là mes affaires m'appelaient souvent à Berlin et à Erfurt; et comme dans ces deux villes je connaissais plusieurs autorités supérieures, j'eus l'occasion une fois de surprendre certaines remarques trouvées dans les registres de la police secrète, qu'on mettait tous les soirs sous les yeux de l'empereur, et que je m'empressai de jeter sur le papier, dans l'intention d'en faire part à notre souverain. — Goethe, à ce propos, me donna un si chaleureux témoignage de son attachement personnel au grand-duc, que je regarde comme un devoir pour moi de montrer au public allemand cette belle page de l'histoire de la vie de son grand poète. — A mon retour d'Erfurt, je me rendis chez Goethe; je le trouvai dans son jardin; nous parlâmes de la domination des Français, et je lui rapportai ponctuellement tout ce que je venais de confier à son altesse.

« Il était dit, dans cet écrit, que le grand-duc de Weimar était convaincu d'avoir avancé 4,000 thalers au général ennemi Blücher, après la déroute de Lübeck; que chacun savait en outre qu'un officier prussien, le capitaine de Ende, venait d'être placé auprès de son altesse royale la grande-duchesse en qualité de grand-maître de la cour; qu'on ne pouvait nier que l'installation de tant d'officiers prussiens n'eût en soi quelque chose d'offensant pour la France; que l'empereur ne laisserait pas une pareille conspiration se tramer contre lui dans l'ombre, au cœur de la confédération germanique; que le-

grand-duc semblait ne rien négliger pour réveiller la colère de Napoléon, qui cependant, sur le chapitre de Weimar, avait bien des choses à oublier; que c'était ainsi qu'on avait vu Charles-Auguste, accompagné du baron de Müffling, visiter, en passant dans ses états, le duc de Brunswick, l'ennemi mortel de la France.

« Assez! s'écria Goethe l'œil enflammé de colère, assez, je n'y tiens plus; que veulent-ils donc, ces Français? Sont-ils des hommes, eux qui demandent plus que l'humanité ne peut faire? Depuis quand donc est-ce un crime de rester fidèle à ses amis, à ses vieux compagnons d'armes dans le malheur? Fait-on si peu de cas de la mémoire d'un brave gentilhomme, qu'on en vienne à vouloir que notre souverain efface les plus beaux souvenirs de sa vie, la guerre de sept ans, la mémoire de Frédéric-le-Grand, qui fut son oncle, enfin toutes les choses glorieuses de notre vieille constitution allemande, auxquelles il a pris lui-même une si vive part, et sur lesquelles il a joué sa couronne et son sceptre? Votre empire d'hier est-il donc si solidement établi que vous n'ayez pas à craindre pour lui dans l'avenir les vicissitudes de la destinée humaine? Certes, ma nature me porte à la contemplation paisible des choses, mais je ne puis voir sans m'irriter qu'on demande aux hommes l'impossible. Le duc de Weimar soutient à ses dépens les officiers prussiens blessés et sans solde, avance 4,000 thalers à Blücher après la déroute de Lübeck, et vous appelez cela une conspiration! et vous lui en faites un crime! Supposons qu'aujourd'hui ou demain un désastre arrivât à votre grande armée : quel mérite n'aurait pas aux yeux de l'empereur le général ou le feld-maréchal qui se conduirait en pareille circonstance comme notre souverain s'est conduit! Je vous le dis, le grand-duc fait ce qu'il doit; il se manquerait à lui-même s'il agissait autrement. Oui, et quand il devrait à ce jeu perdre ses états et son peuple, sa couronne et son sceptre, comme son prédécesseur l'infortuné Jean, il faut qu'il tienne bon, et ne s'éloigne pas des généreux sentimens que lui prescrivent ses devoirs d'homme et de prince. Le malheur! Qu'est-ce que le malheur? C'est un malheur lorsqu'un souverain doit faire bonne mine aux étrangers qui se sont installés dans sa maison. Et si sa chute se consomme, si l'avenir lui garde le sort de Jean, eh bien! nous ferons, nous aussi, notre devoir; nous suivrons notre souverain dans sa misère comme Lucas Kranach suivit le sien, et nous ne le quitterons pas d'un seul instant. Les femmes et les enfans, en nous voyant passer dans les villages, ouvriront leurs yeux tout en larmes, et s'écrieront : « Voilà le vieux Goethe, et le grand-

duc de Weimar que l'empereur français a dépouillé de son trône parce qu'il était demeuré fidèle à ses amis dans l'adversité, parce qu'il visita le duc de Brunswick, son oncle, au lit de mort, parce qu'il ne laissa pas mourir de faim ses compagnons de bivouac et ses frères. » A ces mots, il s'arrêta suffoqué, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues; puis, après un moment de silence : « Je veux chanter pour mon pain, je veux mettre en rimes nos désastres. Dans les villages, dans les écoles, partout où le nom de Goethe est connu, je chanterai la honte du peuple allemand, et les enfans apprendront par cœur mes complaintes, jusqu'à ce qu'ils deviennent hommes, et les entonnent en l'honneur de mon maître en lui rendant son trône. Voyez, je tremble des mains et des pieds, je n'ai pas été aussi ému depuis longtemps. Donnez-moi ce rapport, ou plutôt prenez-le vous-même; jetez-le au feu, qu'il brûle, qu'il se consume, recueillez-en les cendres, plongez-les dans l'eau, qu'elle bouille, j'apporterai le bois; qu'elle bouille jusqu'à ce que tout soit anéanti; que la dernière lettre, la dernière virgule, le dernier point se soient évanouis en fumée, et qu'il ne reste plus rien de ce honteux manifeste sur le sol allemand! »

Quel que soit son attachement pour la personne de Charles-Auguste, c'est avant tout ici le grand-duc de Weimar, la cause de l'Allemagne perdue qu'il déplore; la destinée du prince passe avant la destinée de l'ami. A ce compte seulement Goethe donne des larmes et des regrets à Charles-Auguste; car, pour ce qui est de l'ami, il sait bien que toutes les vicissitudes du sort ne peuvent rien sur lui. Avec le caractère impassible qu'on lui connaît, Goethe ne pouvait s'abandonner au lyrisme du moment, à cette expansion poétique qu'on ne rencontre que chez les natures exaltées, ardentes, *subjectives*. De ce sentiment que nous venons de lui voir exprimer, Körner ou Weber auraient tiré un de ces hymnes sacrés, de ces hurras sublimes que les étudians transportés entonnaient, en 1812, sur tous les champs de bataille de l'Allemagne; lui, au contraire, le refoule dans son sein, et, reprenant au plus tôt la paix sereine du visage, s'en va, dans la solitude, façonner quelque beau marbre de Paros. Mais de ce que Goethe renfermait dans le mystère de son ame ces sentimens généreux, de ce qu'il n'a jamais laissé la multitude les surprendre chez lui, s'ensuit-il qu'il ne les ait point eus?

On pense bien, d'après cela, quelle vive part Goethe prit à la fête, lorsque les évènemens de 1814 lui rendirent son bien-aimé souverain. Ce jour-là, Goethe fut à Weimar le véritable maître des cérémonies. Il allait et venait, causant avec les bourgeois, donnant la main

aux gens du peuple, saluant d'un air sympathique les jeunes filles sur leur porte. Tantôt il s'arrêtait avec admiration devant un arc-de-triomphe, tantôt devant une fenêtre pavoisée de rubans et de fleurs; louant les uns, tançant les autres, encourageant tout le monde; alerte, dispos, triomphant, heureux de vivre. Chaque fois que le cours du temps ramenait l'anniversaire de Charles-Auguste, c'était chez Goethe le même empressement, la même sollicitude matinale. Dès que le jour commençait à poindre, il sortait de la délicieuse maison de plaisance qu'il habitait dans le parc du grand-duc, presque vis-à-vis de ses fenêtres, et, se glissant à pas de loup à travers les feuillages et les marbres du jardin, venait surprendre à son réveil l'ami de sa vie entière; car, lui disait-il, je suis le premier et le plus vieux de vos amis, et je veux être aussi le premier à vous complimenter. — Le soir, sa maison illuminée était ouverte à tous; il y avait gala chez lui; on causait, on buvait à la santé du prince, on chantait des vers en son honneur; puis, quand l'heure de se reposer était venue, quand on avait porté le dernier toast, l'illustre vieillard se levait et reconduisait ses hôtes au milieu de la nuit. Ce fut à l'occasion d'un de ces anniversaires (3 septembre 1809) que Goethe reçut cette lettre du grand-duc (1) :

« Merci pour la bonne part que tu as prise à la journée d'aujourd'hui. Puissent ton activité, ton contentement, ton bien-être, se prolonger aussi long-temps que j'aurai des jours heureux à vivre avec toi! Alors l'existence me sera d'un grand prix.

« Adieu. CHARLES-AUGUSTE. »

Puis, en *post-scriptum :*

(1) Voici les seuls vers dans lesquels Goethe ait jamais chanté l'amitié de Charles-Auguste :

« Entre tous les princes de Germanie, le mien est petit; ses états sont bornés, eu égard seulement à ce qu'il pourrait faire. Mais si chacun savait, comme lui, tourner ses forces au dedans et au dehors, ce serait une fête d'être Allemand avec les Allemands. Pourquoi le louer, lui que ses actions et ses œuvres proclament? Peut-être on doutera de ma bonne foi, car il m'a donné ce que les grands ne donnent guère, sympathie, loisir, confiance, champs, et jardin, et maison. Je ne dois rien à personne qu'à lui, et certes il me fallait beaucoup, à moi poète qui comprenais si mal les soins de la fortune. L'Europe m'a loué: que m'a donné l'Europe? rien. J'ai payé bien cruellement, hélas! mes vers. L'Allemagne m'imita, la France put me lire; Angleterre, tu reçus en amie ton hôte en proie au trouble. Cependant, que m'importe que le Chinois lui-même peigne d'une main peu sûre Werther et Lolotte sur la porcelaine? Jamais un empereur, jamais un roi ne s'est enquis de ma personne; lui seul fut pour moi Auguste et Mécène. »

« Qui mettrons-nous à la place de Göttling? Il faut un homme capable; penses-y. »

Le grand-duc Charles-Auguste mourut subitement. Lorsque Goethe apprit cette nouvelle, il était à table, au milieu d'un cercle d'amis qui se réunissaient chez lui régulièrement à certains jours de la semaine. Le bruit courut de bouche en bouche; on hésita long-temps à l'en instruire, tant ses amis craignaient qu'il ne tombât terrassé par ce coup de foudre instantané. Goethe reçut cette nouvelle avec cet impassible sang-froid qu'il opposait comme un impénétrable acier à tous les évènemens imprévus qui auraient pu troubler l'équilibre normal de son existence. « Ah! c'est affreux, dit-il; parlons d'autre chose. » Et le dîner continua (1).

(1) Tout en faisant la part du calcul dans ce soin extrême avec lequel il évitait toute impression violente, il faut dire que cet instinct prodigieux de la conservation personnelle, cette volonté ferme de ne jamais intervenir, se trouve aussi dans le caractère de sa mère. A cet égard, Goethe renchérissait bien un peu sur la nature; mais on doit convenir que la femme énergique et puissante à laquelle il devait le jour, lui avait transmis avec son sang cet esprit d'impassibilité souveraine qu'il avait fini par ériger en système; système inexorable, auquel nous voyons qu'il ne dérogea pas même en faveur de Charles-Auguste, de l'ami qu'il devait par la suite le plus sincèrement regretter. — La mère de Goethe, lorsqu'un domestique, une servante, entrait chez elle, lui posait ceci pour première condition : « Si vous apprenez qu'un évènement affreux, désagréable, inquiétant, est arrivé dans ma maison, ou dans la ville, ou dans le voisinage, ne venez jamais me le rapporter. Une fois pour toutes, je n'en veux rien savoir. S'il me touche de près, je l'apprendrai toujours assez à temps; sinon, qu'ai-je besoin d'en être affectée? Ainsi, tenez-vous-le pour dit : quand il y aurait le feu dans la rue, je n'en veux rien savoir avant le moment. » Ces instructions furent si bien suivies, qu'en 1805, comme Goethe était dangereusement malade à Weimar, personne n'osa en parler à sa mère. Quelque temps après, lorsqu'une amélioration sensible se déclara, elle fut la première à rompre le silence, et dit à ses amies : « Vous aviez beau vous taire sur l'état de Wolfgang, je savais tout; maintenant vous pouvez parler de lui, il va mieux : Dieu et sa bonne nature l'ont tiré d'affaire. Maintenant il peut être question de Wolfgang sans que son nom me soit un coup de poignard dans le cœur chaque fois qu'on le prononce. » — Le jour que sa mère atteignit sa soixante-douzième année, Goethe reçut d'elle une lettre, et sur l'adresse de cette lettre une main inconnue avait tracé ces mots : « Dieu aurait dû faire tous les hommes de cette trempe. » — Parmi les traits caractéristiques que Goethe tenait de sa mère, née sur les bords du Rhin, n'oublions pas de mettre cette verve mordante, cette causticité de bon aloi qui coulait dans sa veine comme un flot de Rudesheimer ou de Johannisberg. La mère de Goethe était une femme alerte et de bonne humeur. Mariée à seize ans, elle en avait à peine dix-sept lorsqu'elle donna le jour à son fils. « Wolfgang et moi, disait-elle, nous nous sommes toujours entendus à merveille; cela vient de ce que nous avons été jeunes en même temps. La différence d'âge qui le séparait de son père n'existait

Goethe sentit profondément la perte qu'il avait faite; vainement il s'efforça de ne rien témoigner de sa douleur : plusieurs mois après, sa douleur se trahissait encore à son insu. Dans Charles-Auguste, Goethe perdait le dernier de ses amis, le dernier membre de cette union de génie et de gloire qui avait donné son grand siècle à l'Allemagne. Déjà depuis long-temps il avait vu partir l'un après l'autre Herder, Wieland, Schiller, et maintenant la mort venait d'abattre Charles-Auguste, le chêne royal sous lequel toutes ces renommées avaient pris leurs ébats en des jours plus heureux et dont les rameaux avaient donné de l'ombre à sa vieillesse. Charles-Auguste mort, Goethe sentait que désormais pour lui tout était accompli (*nun ist alles vorbei*); il se voyait seul, égaré parmi les générations nouvelles, sans autre abri que le passé. Dans la mort de son auguste ami, c'était sa propre fin qu'il déplorait, et son émotion était d'autant plus vive et plus profonde, qu'elle avait sa source dans son égoïsme (1).

Heureux temps que ceux vers lesquels Goethe se reportait alors par le souvenir! Quelle cour que celle de Weimar aux jours où florissait Charles-Auguste. D'un côté, Wieland, Herder, Schiller, Goethe, tout ce que le génie a d'honneur et de gloire pour un règne; de l'autre, Charles-Auguste, les princesses Anne-Amélie, Louise et Marie-Paulowna (2), tout ce qu'un règne a de protection intelligente,

pas entre nous deux. » Ce père était un homme froid et circonspect, un bourgeois tiré au cordeau de la ville impériale de Francfort, qui mesurait ses pas et réglait sa vie avec méthode. Goethe le rappelait dans ses formes et dans sa démarche.

(1) Bien entendu que ce découragement dont il fut atteint vers ses derniers jours lui venait seulement de la conscience qu'il avait acquise que désormais son activité avait touché à son terme dans cette vie. Dans les regrets qu'il donnait à Charles-Auguste, le dernier représentant au trône d'un âge auquel il avait communiqué, lui Goethe, l'impulsion souveraine, la misérable inquiétude du favori qui craint de manquer de protecteur dans l'avenir n'entrait pour rien. Je ne soutiendrai pas que la douleur que le poète ressentit de cette perte n'ait point été plus profonde, plus âpre et plus sincère que celle de l'ami; mais, on peut le dire, le cœur de Goethe fut toujours fermé à d'indignes calculs d'intérêt personnel, que, du reste, les circonstances ultérieures n'eussent point justifiés. Ces nobles sentimens à l'égard du prince de la pensée en Allemagne étaient héréditaires dans la famille de Saxe-Weimar. Charles-Auguste, en mourant, les légua à son fils avec la couronne, et Goethe trouva jusqu'à la fin dans Charles-Frédéric, son royal élève, les délicates prévenances et la généreuse sympathie dont il ne cessa jamais d'être l'objet de la part de ses souverains.

(2) Anne-Amélie, Louise, Marie-Paulowna. Ces nobles princesses se succédèrent dans la cour de Weimar pendant l'espace d'environ un siècle, et Goethe vécut assez pour les connaître et les apprécier toutes trois. Ce fut toujours entre ces augustes personnes et le grand poète, qui eut l'honneur d'être admis dans leur intimité, un

de sollicitude généreuse, de grace aimable pour le génie qui doit le relever dans l'avenir. Le règne de Charles-Auguste a placé Weimar entre Athènes et Florence. C'est le siècle de Louis XIV en famille, dans un petit duché d'Allemagne, le grand siècle avec moins de magnificence et de faste, sans doute ; mais aussi avec plus de loyauté, de franchise honnête et sincère. La nature, en donnant à ces activités un plus étroit espace pour théâtre, resserre les liens de sympathie qui les unissent, en même temps qu'elle rend impossible la personnalité absorbante du monarque. Vous ne distinguez pas le poète du grand-duc; l'un et l'autre portent les mêmes insignes, habitent le même palais : lequel des deux règne? Weimar dit que c'est Charles-Auguste, le monde dit que c'est Goethe, et Charles-Auguste laisse dire le monde. Au palais ducal, chez Goethe, à Tiefurtz dans la villa de la princesse Amélie, on discute, on lit, on critique, les chefs-d'œuvre naissent sans efforts; partout le simple amour des lettres, partout le culte des idées; à peine si le bruit que fait l'empereur en passant interrompt pour quelques jours les études qui reprennent bientôt. Quels temps! Goethe les a vus s'accomplir et passer; il a vu s'éteindre une à une les étoiles de Weimar, satellites de sa gloire, et long-temps encore après elles son astre errant dans le vide des cieux a jeté çà et là sur la terre de mélancoliques rayons. Il est resté le dernier de la famille seul avec ce chêne du Kickelhahn (1)

rare commerce de sentimens généreux et de belles pensées. En échange de la sollicitude si délicate et si tendre, des prévenances si intelligentes, des sympathies de toute espèce dont elles ne cessèrent d'environner le génie, Anne-Amélie, Louise et Marie-Paulowna eurent chacune à son tour les prémices de ses moissons : Goethe leur disait ses projets, ses plans, ses idées sur la nature et l'esthétique. Il leur faisait part de son œuvre encore inachevée, et prenait conseil d'elles, heureuses de recevoir en secret les premières confidences du poète. Goethe ne parlait jamais de ces trois nobles princesses sans rendre hommage aux égards qu'elles avaient eus pour lui, et disait volontiers que leur protection affectueuse *avait ennobli et dirigé sa jeunesse, enrichi et comblé de bonheur son âge mûr, et réjoui et paré sa vieillesse.* Ce fut sur le tombeau de la duchesse Anne-Amélie que Goethe prononça ces belles paroles, qu'on pourrait presque lui adresser : « Oui! c'est le privilége des nobles natures que leur passage dans les régions supérieures est une bénédiction, comme leur séjour ici-bas; que d'en haut, étoiles de lumière, elles brillent à nos yeux comme des points vers lesquels nous devons diriger notre course dans une traversée trop souvent troublée par les orages, et que ces mêmes êtres que nous avons aimés dans la vie bienveillans et secourables, désormais bienheureux, attirent encore vers eux nos regards avides! »

(1) Chêne majestueux qui s'élève non loin de cette heureuse chaumière du Kickelhahn, où Goethe se retira quelques jours pour écrire, au milieu du plus vaste et du plus romantique paysage, le cinquième acte de son *Iphigénie*, et sur lequel on

qui porte leurs grands noms écrits au cœur de son écorce, seul comme Ossian pour glorifier, en se contemplant lui-même, les esprits des héros trépassés, et c'est dans cette attitude imposante qu'il nous est apparu. Goethe résume en lui tout le mouvement intellectuel du nord de l'Allemagne au dernier siècle : il a le lyrisme de Schiller, l'idéalisme de Herder, le sentiment plastique de Wieland; il leur a survécu par cette loi de la nature qui consacre la force en toute chose. Maintenant, il nous reste à demander grace au lecteur pour les développemens de ces études, bien longues en effet si l'on envisage notre propre faiblesse, mais encore incomplètes eu égard à l'immensité du sujet. Il y a des hommes en face desquels on ne saurait s'arrêter trop long-temps, car ils sont eux-mêmes un point de station dans l'histoire de la pensée humaine, car ils sont à la fois le but où tendait le passé, et le point d'où les générations nouvelles s'élancent vers l'avenir.

HENRI BLAZE.

lit encore son nom inscrit de sa propre main, auprès de ceux de Herder, de Gleim, de Lavater, de Wieland, de Schiller. Du reste, ce chêne n'est pas le seul privilégié dans la forêt, et l'on en trouve çà et là bien d'autres, illustrés aussi par des inscriptions charmantes, dont le sens, toujours mélancolique, comme il convient au recueillement solitaire du lieu, rappelle les beaux jours d'une jeunesse ardente et poétique passée au sein de la nature. Ces inscriptions sont de Goethe, de Schiller, de Herder. Les grands cerfs de la Thuringe, errant au clair de lune, éveillent dans les bois de mélodieux souvenirs, et la feuille qu'ils broutent leur parle de Werther ou d'Oberon.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1839.

Les chambres ne seront pas convoquées avant la fin de décembre. C'est encore un point où le ministère ne s'écartera pas des erremens de ses prédécesseurs.

Nous sommes loin de l'en blâmer. Il cherche à mettre à profit les évènemens, à trouver dans ses bonnes fortunes, dans les circonstances extérieures, la force et la confiance qui lui manquent. Il ne veut livrer la bataille parlementaire qu'en s'appuyant d'un côté sur l'Orient, de l'autre sur l'Espagne. Il espère que dans deux mois ces positions seront consolidées, et qu'il pourra s'en prévaloir sans crainte et non sans quelque orgueil.

Ces prévisions ne sont pas dénuées de fondement. Le ministère essaiera de profiter des évènemens, comme un général tire parti contre ses adversaires du canal qu'il n'a pas creusé, du château qu'il n'a pas élevé. C'est de bonne guerre!

Le mouvement espagnol ne s'arrêtera pas. Aux efforts du gouvernement de Madrid, aux secours de la diplomatie se joint une cause bien plus puissante de pacification générale : c'est le caractère méridional. Les Espagnols se porteront vers la paix avec le même entraînement et le même élan qui les poussaient à la guerre civile. D'ailleurs il se confirme que don Carlos, soit désir de recouvrer avant tout sa liberté, soit découragement, a envoyé aux chefs carlistes qui résistent encore l'ordre de poser les armes. Si l'ordre est sincère, le comte d'Espagne s'empressera de profiter du pont qu'on lui jette; quant à Cabrera, nul ne peut dire ce qu'il fera. C'est le seul qui agisse par caprice et par emportement. Il sert ses propres passions plus encore que la cause du prétendant. S'il pose les armes, ce sera à contre-cœur et en maudissant ce qu'il appellera la lâcheté de don Carlos. Mais après tout il est probable qu'il sera lui-même subjugué par l'opinion publique. Le changement qui s'opère dans les provinces espagnoles n'est pas le résultat d'une intrigue ni le produit de l'habileté diplomatique. On en est redevable, avant tout, à la force des choses. Quoi qu'il en soit, avant deux mois la pacification de l'Espagne fournira au ministère un magnifique paragraphe pour le discours de la couronne.

Avant deux mois, l'Orient aussi sera probablement un beau thème pour l'éloquence ministérielle. Les fantaisies de lord Palmerston ont fort heureusement échoué contre le bon sens national. L'Angleterre n'entend pas faire bon marché de notre alliance pour se jeter dans je ne sais quelles aventures avec sa véritable rivale, la Russie.

Délivré avec bonheur des soucis de cette première phase, le ministère voit l'affaire d'Orient se simplifier et se présenter sous un aspect plus conforme aux intérêts de la France et de l'Europe. Par cela seul que les projets auxquels le gouvernement français ne pouvait adhérer ont échoué, les propositions de la France ont dû prendre le dessus, dominer la discussion, et rester seules l'objet des négociations. La question ainsi posée, il ne s'agit plus que de savoir si on retranchera ou non quelque chose aux possessions actuelles de Méhémet-Ali. Le rôle de la France, appuyée de l'Autriche et de la Prusse, est de se placer comme médiatrice entre le pacha et la Porte, tout en faisant contre-poids en faveur du premier à l'Angleterre et à la Russie, qui, pour des raisons diverses, pèsent dans la balance au profit de la Turquie. Si la question pouvait être résolue en Europe, si on n'avait à redouter ni les complications que peuvent faire naître l'humeur et l'obstination de Méhémet-Ali, ni les faits imprévus qui peuvent toujours éclater d'un instant à l'autre dans un pays comme l'Orient, on pourrait affirmer que dans un mois un arrangement tolérable mettra fin pour le moment à cette immense question. Le ministère l'espère, et il a raison de l'espérer : les probabilités sont pour lui.

Il peut donc se flatter de se présenter aux chambres avec des chances favorables. En leur disant : Je vous apporte la transaction de l'Orient et la pacification de l'Espagne, le couronnement de Méhémet-Ali et l'exil de don Carlos, la monarchie constitutionnelle assurée dans la Péninsule et l'influence française à Constantinople et en Égypte; qu'aura-t-il à craindre d'une chambre encore tout effrayée des souvenirs de la dernière crise ministérielle? Si quelque voix accusatrice osait s'élever, le vainqueur de Toulouse aurait-t-il autre chose à faire que de monter à la tribune pour s'écrier : Messieurs, rendons-nous à Notre-Dame remercier la Vierge pour tous nos succès?

A l'intérieur aussi, le ministère a eu sa bonne fortune. L'opposition s'est jetée tête baissée dans les épines de la réforme électorale. L'opposition est plus que jamais divisée, déchirée, impuissante. Elle n'a pas assez de tout son temps pour ses querelles, ses récriminations, ses débats intérieurs. Le ministère se présentera aux chambres appuyé sur l'Espagne et l'Orient, et ne trouvant à combattre que des adversaires éparpillés, désunis, des soldats sans chefs, des chefs cherchant inutilement à rallier des soldats. Le ministère aurait eu la malice de jeter à l'opposition une pomme de discorde qu'il n'aurait pas mieux réussi.

On pourrait croire sérieusement que, dans cet état de choses, le ministère n'a, pour exister fort agréablement, qu'à le vouloir, qu'il traversera la session à pleines voiles, pour ensuite se reposer de nouveau sur un lit de roses, se bercer

mollement de quelques velléités de changement et de réforme, et nommer des commissions?

Ce serait une erreur. Les apparences sont trompeuses.

Il y a aujourd'hui dans toutes les situations, dans celle du ministère comme dans celle des chambres, dans celle de l'opposition, ou, à mieux dire, des oppositions, comme dans celles des partis gouvernementaux; il y a, dis-je, quelque chose d'artificiel, de factice, nullement conforme à la marche régulière de nos institutions.

A qui la faute? A tout le monde. Quelqu'un prétend-il être exempt de tout reproche? Qu'il se lève et qu'il ose plaider : non coupable. Où trouvera-t-il un jury qui l'acquitte? pas même parmi ses amis.

Ce qu'on peut dire pour la défense des hommes, c'est que nul n'a été complètement le maître de sa position, que chacun a été plus ou moins fortement entraîné par les circonstances.

Il serait trop long de montrer aujourd'hui l'origine et le développement de ces fausses situations. Bornons-nous à signaler le fait; quant à sa réalité, il suffit d'en appeler à la conscience publique.

Le ministère lui-même ne le contesterait pas. Il le sent, si je puis parler ainsi, en lui-même. Il reconnaît, après tout, que sa position manque de force et d'avenir. Cependant le cabinet n'est pas dépourvu d'hommes habiles; il en est que tout ministère serait heureux d'avoir. D'où vient sa faiblesse? De la situation et de l'arrangement.

Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait depuis quelque temps, discours, écrits, tentatives, unions, ruptures, coalition, ministère du 12 mai, projets de réforme, tout, le bien comme le mal, n'est autre chose, à nos yeux, que l'effort d'une nature maladive, mais vivace, qui tend à se débarrasser des causes qui la vicient, et à retrouver le jeu régulier de ses organes.

Ne prenons pas les symptômes pour le mal, et ne cherchons pas le remède trop loin de nous, dans de chimériques fantaisies. Pour que tout, choses et hommes, rentre dans le vrai, il suffit de subordonner l'esprit au bon sens, et son amour-propre à l'avenir de la France.

C'est là en peu de mots le résumé et comme le bilan de la situation, telle qu'elle s'est formée depuis plus de six mois. Entrons maintenant dans les détails de la quinzaine.

En 1831, les paroles suivantes furent prononcées à la chambre des députés : « L'extension de la capacité électorale est une conséquence de la charte nouvelle, car elle en est une promesse, et la charte de 1830 tiendra les siennes. Il nous a paru fondé sur la nature des choses et de notre gouvernement de confier au plus grand nombre possible de citoyens les droits politiques. Nous avons donc cherché à étendre les capacités électorales, en les demandant à tout ce qui fait la vie et la force des sociétés, au travail industriel et agricole, à la propriété et à l'intelligence. La propriété et les lumières sont donc les

capacités que nous avons reconnues. Une fois fixés sur ce point, notre tâche devenait plus facile. La contribution publique d'une part, la seconde liste du jury de l'autre, nous procuraient une application immédiate et sûre de la théorie adoptée. » Qui parlait ainsi? A qui appartiennent ces paroles? A M. Odilon Barrot? Non, à M. de Montalivet qui exposait, comme ministre de l'intérieur, les motifs du projet de loi sur les élections, présenté par le gouvernement. Le principe de la capacité a donc été reconnu sur-le-champ, sans aucune hésitation, par le pouvoir de 1830, et il fut offert à la sanction législative dans toute sa généralité. La chambre ne répondit pas par un grand empressement à un appel si franc et si complet : elle témoigna, par l'organe de M. Bérenger, rapporteur de la commission, combien il lui paraissait nécessaire d'agir progressivement, et de n'étendre les capacités politiques qu'avec mesure; car, une fois accordées, si leur extension mettait l'état en péril, il n'y aurait plus possibilité de les restreindre, tandis qu'il serait toujours temps de les étendre davantage, après qu'un premier essai, fait avec prudence, aurait démontré qu'on pouvait le faire sans danger. On sait que la chambre rejeta successivement toutes les adjonctions proposées par le gouvernement; toutefois elle permit au principe de la capacité de s'introduire dans la loi, par l'article 3. — Seront en outre électeurs, en payant 100 francs de contributions directes, les membres et correspondans de l'Institut, les officiers de terre et de mer, etc. — La loi du 19 avril 1831 a donc une double base; elle admet en première ligne, et d'une manière presque exclusive, le principe de la propriété; elle en fait la clé de voûte de l'ordre électoral et social, puis elle lui associe timidement, et par voie d'essai, le principe de la capacité. On voit que le législateur en a eu peur, et qu'il a voulu lui faire la plus petite place possible; mais l'admission était déjà un fait considérable, et devait, si le principe était bon en lui-même, en assurer l'avenir. Or, il nous paraît difficile de nier que, dans notre société démocratique, telle qu'elle est organisée, la capacité intellectuelle, scientifique, professionnelle, soit un titre à l'exercice des droits politiques. Que le législateur soit exigeant pour la preuve de cette capacité, circonspect dans la mesure et le progrès de ses extensions, rien de mieux; mais il ne nous semble ni juste ni politique de contester le principe en lui-même. Il revient aujourd'hui subir l'épreuve d'une discussion nouvelle, et cette fois il a pour contradicteurs des adversaires sur lesquels il lui était permis de ne pas compter; il est vivement combattu par le radicalisme. A côté de la capacité vient de surgir, nous ne disons pas un principe, car c'est bien l'antipode d'un principe, mais le fait des prétentions du nombre. La réforme électorale, telle que la demande aujourd'hui M. Laffitte, qui présentait, il y a huit ans, au nom du gouvernement, la loi qui nous régit, n'est qu'un déguisement du suffrage universel, la glorification du nombre, de la multitude. La déclaration du radicalisme jette dans une sorte de juste-milieu M. Odilon Barrot, qui n'est plus que le champion d'un principe qu'admet la majorité en se réservant d'en régler l'application.

Il y a quelque courage, il faut le dire, de la part du député de l'Ain dans la

réserve avec laquelle il a posé le problème de la réforme électorale et toutes les questions dans lesquelles il se subdivise. En examinant successivement si la proposition d'une réforme électorale est utile et opportune, si l'élection directe doit être maintenue, si le principe de l'adjonction des capacités, déjà admis dans la loi électorale, ne doit pas recevoir une application plus large, si les circonscriptions électorales actuelles satisfont aux conditions indispensables à toute élection politique, s'il ne faut pas demander certaines garanties à l'élu avant et après l'élection, si les fonctions de député doivent continuer à être gratuites, M. Odilon Barrot propose plutôt un sujet d'étude aux hommes politiques du parlement et de la presse, qu'il ne jette un cri de réforme. Aussi s'expose-t-il au double reproche d'être déclaré par les uns pusillanime, par les autres intempestif. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Barrot de sa modération, qui lui permettra de s'arrêter, et de bien constater les vœux et les besoins du pays avant de s'engager plus avant, et de s'efforcer, au milieu d'une indifférence générale, d'emporter de haute lutte des changemens peu désirés. Il peut sur ce point consulter M. Thiers, qui lui fera toucher au doigt l'état véritable de l'opinion, et le peu d'à-propos qu'il y a à vouloir lui inspirer une agitation factice. Nous sommes persuadés que M. Thiers ne voit pas dans l'adjonction des capacités une révolution sociale; mais il a peu de goût pour ces changemens, qui sont plutôt des fantaisies que des nécessités, pour ces programmes qui semblent plutôt une distraction de députés en vacances qu'une œuvre politique, pour ces remaniemens d'institutions que la voix unanime de la France ne réclame pas impérieusement. Les véritables hommes d'état ne font pas du dieu Terme leur idole, mais ils se défendent de cette mobilité inquiétante qui introduit l'instabilité dans les lois. M. Thiers ne manquera pas d'excellentes raisons pour démontrer à M. Barrot que la réforme électorale n'est pas aujourd'hui une question politique, qu'elle n'est ni un désir du pays ni un remède aux inconvéniens que peut présenter la situation; et s'il ne parvient pas à le persuader, à coup sûr il ne le suivra pas dans une manifestation sans à-propos et sans portée.

Il n'est guère possible qu'un homme comme M. Thiers ne soit pas l'objet d'une attention constante, tant de la part de l'opposition, qui cherche à s'autoriser de son nom, que des ministres, qui voient toujours en lui un concurrent redoutable. Il paraîtrait en effet que, préoccupés des soucis de la session, quelques amis du ministère ont eu sérieusement l'idée, en ralliant aux 221 mécontens ce qui reste de 213 fidèles au président du 22 février, de porter M. Thiers à la présidence de la chambre : ils n'ont oublié que d'obtenir son agrément. Une autre combinaison, plus récente, est venue croiser l'autre; des amis et des membres du ministère, plus affectionnés à M. Guizot, et ne pouvant lui faire en ce moment la place qui tôt ou tard le réclame, ont pensé pour lui au fauteuil de la présidence. Mais nous croyons qu'ils ont trop oublié aussi sa vraie convenance à lui, et, disons-le, l'intérêt même de leur idée. Des hommes comme M. Guizot et M. Thiers, si bien placés qu'ils soient à la présidence de la chambre, ont mieux à faire que de remplir le fauteuil, quand

la tribune les appelle à chaque instant pour diriger ou rectifier une situation dont ils forment une si grande partie eux-mêmes.

Les projets ne manquent pas non plus au cabinet pour la session prochaine : on en a publié une liste, destinée à donner une haute idée de la fécondité de M. le garde-des-sceaux en particulier. Il est toujours permis de se défier un peu de ces magnifiques promesses : les hommes politiques, ordinairement, annoncent moins qu'ils ne font. Le programme ministériel, déjà si long, recevra peut-être encore quelque addition d'ici l'ouverture des chambres. On parle d'un projet de loi de déportation, par lequel on veut rendre possible l'application de cette peine et la régulariser. Maintenant les condamnés à la déportation ne sont pas déportés, mais détenus à perpétuité dans une des prisons de l'état; ce qui paraît à plusieurs une aggravation de la première peine. Le gouvernement songerait à faire cesser cet état de choses; il espérerait trouver un lieu convenable de déportation dans une ou deux îles de l'Océanie que lui céderait l'Angleterre; il aurait fait un appel à ce sujet à l'expérience et aux lumières de plusieurs personnes, entre autres de M. le duc Decazes. Si la France pouvait avoir un Botany-Bay, si elle pouvait ainsi dégorger ses prisons et travailler, dans un autre hémisphère, à l'amélioration morale des condamnés, les amis de l'humanité ne pourraient qu'applaudir à ce résultat. Nous aimons mieux des projets de cette nature que le dessein qu'on prête à M. le garde-des-sceaux de provoquer une révision des lois de septembre. M. Teste a apporté au ministère et au maniement des affaires une ardeur d'autant plus intense et d'autant plus vivace qu'elle a survécu à la jeunesse; mais il ne faut pas que cette qualité, qui peut être précieuse quand elle est contenue dans de justes limites, l'emporte trop loin, le pousse à s'attaquer à tout; on juge, on apprécie un ministre autant par ce qu'il ne fait pas que par ce qu'il fait. C'est ce dont nous voudrions également voir convaincu M. le ministre des finances, s'il est vrai qu'il prépare une loi sur la conversion des rentes, s'il est vrai qu'il ne veuille pas laisser s'écouler la session prochaine sans opérer cette révolution financière. Mais jamais les circonstances n'ont moins permis de songer à une mesure si inquiétante et si délicate. Quand on a parlé de la conversion des rentes, les affaires extérieures n'étaient pas arrivées à ce degré de complication où nous les voyons aujourd'hui. Le drame si embrouillé qui se joue tour à tour à Constantinople et à Alexandrie n'avait pas commencé; il n'y avait pas à l'intérieur autant d'inquiétudes et de souffrances; l'industrie n'était pas arrivée à cet état de langueur et de dépression sous lequel elle se débat si péniblement. Loin d'annoncer la conversion des rentes, il faudrait, au contraire, déclarer qu'on n'y songera pas de long-temps. Déjà la commission nommée par M. le garde-des-sceaux pour examiner la transmission des charges et des offices a effrayé beaucoup d'intérêts. Faut-il encore jeter d'autres alarmes parmi les rentiers? De cette manière on porterait la perturbation dans tous les élémens de la fortune publique, dans tous les capitaux et toutes les existences. Sans pousser trop loin ces craintes, nous ne saurions trop recommander au ministère de rassurer, s'il se peut, l'opinion, de raffermir l'esprit public par une attitude plus

conservatrice. On ne gouverne ni n'administre en cédant aux exigences de quelques passions ou à l'appât de quelques éloges.

Le cabinet cherche sans doute, dans ses actes et dans ses choix, à tenir la balance égale entre les deux portions de la chambre. La nomination de M. Paganel comme secrétaire-général au département du commerce est une satisfaction donnée à l'ancienne majorité; mais alors pourquoi avoir refusé à M. Martin du Nord la première présidence de la cour royale d'une ville dont il a été si long-temps le premier avocat? Est-il vrai que le cabinet du 12 mai aurait allégué qu'il ne pouvait rien faire pour un ministre du 15 avril? Le mot ne serait ni poli ni politique. Le ministère s'aliénerait ainsi une grande partie des 221, dont cependant l'appui lui est indispensable : il repousserait dans les rangs de ses adversaires un homme de talent et de courage, qui non-seulement sait tenir la tribune, mais dont l'esprit incisif sait se faire craindre et goûter dans les couloirs de la chambre. Il nous semble que l'ancien procureur-général de la cour royale de Paris, le magistrat qui avait assumé sur lui tout le poids du procès d'avril, le travailleur infatigable qui s'était mis si rapidement au courant des détails compliqués du département du commerce, méritait bien, de la part du cabinet du 12 mai, l'institution à la présidence de la cour de Douai. C'est un devoir pour tous les hommes, quels que soient leurs antécédens et leurs amitiés politiques, de prendre, dès qu'ils entrent au pouvoir, des sentimens à la hauteur de leur situation nouvelle. On n'est pas ministre pour écouter des souvenirs hostiles, pour obéir à de petites rancunes. Si l'on s'abandonne à ces mesquines passions, on nuit au pouvoir, dont on est cependant le soutien officiel; on affaiblit l'action gouvernementale, dont l'intérêt suprême doit planer au-dessus des divisions d'hommes et de coteries.

Les conseils d'une haute politique ne doivent cependant pas manquer au cabinet du 12 mai, qui se distingue, dit-on, par une louable déférence envers la royauté. C'est même là pour lui, comme pour tous, une garantie. Si, à l'intérieur, une activité malheureuse voulait, en innovant inconsidérément, se signaler par des changemens et des *créations*, la sagesse royale serait là pour tempérer ce zèle impétueux, et en détourner les malencontreux effets; au dehors, la haute expérience du roi est pour le ministère un enseignement toujours ouvert et toujours sûr.

Cet enseignement n'a pas dû lui manquer dans l'affaire d'Espagne; on s'applaudit de la voir presque menée à fin, et le ministère peut se féliciter d'y avoir aidé par les mesures prises à la frontière, qu'il a fait strictement exécuter. Mais serait-il vrai que la négociation avec Maroto était dès long-temps pendante? Le général Maroto avait en effet, si nous sommes bien informés, envoyé à Paris un agent, quelques jours avant la retraite du ministère du 15 avril, pour proposer la pacification des provinces basques. Ne pouvant lui-même entamer cette négociation importante, M. Molé avait, en se retirant, conseillé l'envoi d'un agent français en Espagne, pour diriger une crise qui était imminente, et assurer à la France les avantages qu'elle y devait trouver.

Depuis l'affaire d'Estella, il considérait la cause de don Carlos comme perdue, comme ruinée aux yeux même de l'Europe, par l'abaissement où le prétendant était tombé. C'était donc le moment d'agir, et l'un des fâcheux effets de la retraite du ministère du 15 avril a été de faire ajourner et de remettre à la force des choses ce qu'il aurait efficacement aidé.

Au reste, don Carlos montre, à Bourges, moins d'entêtement qu'on n'aurait pu le penser à reconnaître combien sa chute est irréparable. Le malheur ouvre si bien les yeux! Peut-être même, avant de quitter l'Espagne, son aveuglement commençait-il à se dissiper. On prétend que dans le principe on ne l'avait pas trouvé trop éloigné de l'idée de traiter, par l'intermédiaire de Maroto, avec le gouvernement de la reine Christine; mais les moines s'en mêlèrent, et, grace à eux, ces lueurs de bon sens et de raison s'évanouirent bientôt dans l'esprit du prétendant. Aujourd'hui, docile du moins en apparence, il vient d'accéder aux exigences du gouvernement français; deux agens, chargés de ses pouvoirs pour Cabrera et le comte d'Espagne, ont quitté Bourges il y a peu de jours, se rendant à Bayonne. L'évènement prouvera bientôt jusqu'à quel point don Carlos est sincère dans cette démonstration, jusqu'à quel point il sera obéi par ses lieutenans. Une dernière lutte, vive et acharnée, n'a rien d'invraisemblable. Cabrera est jeune, ardent; il doit, pour sa part, chercher un coup d'éclat; il peut répondre que don Carlos, en l'autorisant à déposer les armes, n'est pas libre, et lui écrit sous l'empire d'une violence morale à laquelle il ne peut résister. Mais jusqu'à quel point sera-t-il suivi par ses soldats? Dans quelle mesure le désir de la paix a-t-il pénétré dans le cœur de ses troupes et dans l'ame des populations sur lesquelles il pèse avec son armée? Nous le saurons prochainement. Cependant, à Madrid, on n'est pas sans inquiétude; on attend avec anxiété l'issue de la rencontre du maréchal Espartero avec la dernière réserve du parti. Les intrigues carlistes ne se ralentissent sur aucun point. Le gouvernement n'ignore pas qu'il a tout à craindre de l'influence que certains esprits exaltés conservent encore sur le caractère indécis et faible du prétendant. C'est ainsi que ce qui se fait à Bourges se défait à Paris, dans les conseils secrets tenus par d'anciens ministres de Ferdinand, qui proclament ouvertement la légitimité de leur cause, et travaillent au grand jour, et sans qu'on y mette obstacle, à ruiner d'avance tout projet de conciliation. Les hommes d'Estella, non contens d'avoir causé, par leur fanatisme, la défection de Maroto, poursuivent don Carlos jusque dans son exil, et ne craignent pas de se montrer arrogans envers lui, et de laisser voir le peu de cas qu'ils font de ses volontés lorsqu'elles contrarient leurs prétentions. Ainsi le marquis de Labrador, que l'on dit en correspondance suivie avec M. de Metternich, se fait surtout remarquer par l'activité de ses manœuvres et la jactance de ses espérances.

L'Orient continue d'être la grande question. Le monde politique s'est vivement préoccupé d'une intrigue que le cabinet russe a voulu nouer avec le ministère anglais. On s'était proposé, à Saint-Pétersbourg, de mettre à profit le

refroidissement qui régnait entre la France et l'Angleterre, et de séduire l'ambition britannique par l'appât des propositions les plus brillantes. La Russie n'offrait rien moins à l'Angleterre que de lui laisser toute liberté d'agir contre l'Égypte; comme réciprocité, l'Angleterre lui aurait laissé pousser une armée jusqu'à Constantinople, et la Russie aurait renoncé au traité d'Unkiar-Skelessi. Le premier mouvement du cabinet de Londres fut d'accueillir avec joie l'ouverture; mais bientôt la réflexion vint amortir tout cela. Les concessions de la Russie n'ouvraient pas le port d'Alexandrie à la flotte anglaise; c'était l'occasion d'une guerre et tous les hasards d'une conquête que la Russie offrait à sa chère alliée, pas autre chose. Et la France laisserait-elle sans coup férir envahir l'Égypte, l'Égypte si pleine de souvenirs français, sur laquelle le pays de Napoléon ne peut renoncer à une domination personnelle qu'à la condition de n'y voir jamais régner une rivale, mais d'y trouver toujours un allié fidèle et indépendant de toute suzeraineté européenne? D''ailleurs, que la Russie occupât Constantinople, en renonçant au traité d'Unkiar-Skélessi, n'était-ce pas une déception? Que lui servait le traité dès qu'elle tenait l'objet de sa longue convoitise? L'Angleterre, en acceptant cette renonciation, ne reconnaissait-elle pas un traité que toujours elle et la France avaient déclaré ne pas exister à leurs yeux? Tout cela était donc spécieux et dérisoire; tout cela cependant a occupé sérieusement le cabinet wigh. Lord Palmerston ne put se dispenser, avant de répondre à l'agent russe, de toucher à la France quelque chose de cette singulière proposition; on peut s'imaginer comment fut reçue une pareille ouverture. De leur côté, les tories, instruits de cette communication de Saint-Pétersbourg, s'en emparèrent avec empressement pour en faire contre le cabinet whig une menace d'hostilité et même de renversement. Mais l'opinion nationale et les difficultés insurmontables qui se présentaient du côté de la France, refroidirent bientôt l'effervescence de lord Palmerston, et ramenèrent ce pétulant diplomate à la nécessité de combiner sa marche avec la nôtre. Il a du moins voulu se faire un mérite de cette volte-face auprès du cabinet du 12 mai, auquel en effet ce retour de l'Angleterre a donné pour quelque temps une assiette plus ferme.

La médiation de la France en faveur du pacha d'Égypte va le trouver dans une situation heureuse qu'il s'attache à fortifier tous les jours. Son nom divise, à Constantinople, le harem et le divan; jamais plus d'intrigues ne se sont croisées, et sur ce point l'Orient n'a rien à envier à l'Occident. Comme pour contrefaire jusqu'au bout ce qui se passe chez les puissances chrétiennes, l'Orient a aussi un prétendant : c'est Ahmet-Nadir-Bey, qui se dit fils de Mustapha IV. On se demande qui l'a produit et le fait mouvoir, on cherche de quelle intrigue il pourrait être l'instrument. Nadir-Bey est un homme de trente ans environ, il porte habituellement, et avec une aisance qui n'est pas sans graces, les vêtemens européens. Cependant, dernièrement à Malte, il semblait, par la magnificence de son costume oriental et de son turban, vouloir faire la satire de la réforme de Mahmoud, et de l'habit étriqué de l'envoyé turc, qui se

trouvait à l'Opéra le même jour. Pour expliquer sa naissance et ses prétentions, Nadir a rédigé une sorte de mémoire dont nous avons sous les yeux une copie manuscrite. Cette pièce a toute l'emphase orientale; elle n'offre rien de saillant ni pour les aventures ni pour les pensées. Nadir-Bey a vécu tour à tour à Constantinople, en Russie, en Pologne, en Moldavie; il a été quelque temps au service de Méhémet-Ali, comme officier instructeur et comme aide-de-camp d'Ibrahim-Pacha. S'il a quitté l'Égypte, c'est qu'enfin le remords le prit de servir un homme qui était l'ennemi déclaré de son oncle le sultan Mahmoud : c'était s'armer un peu tard d'un pareil scrupule. Maintenant, dit-il, il parcourt le monde pour son instruction, et se plaint d'être partout en butte aux persécutions de la sainte-alliance. On voit que l'instruction de Nadir-Bey ne lui a pas encore appris qu'il n'y a plus de sainte-alliance. Il termine son mémoire en souhaitant à son oncle Mahmoud les félicités célestes; il n'a plus pour lui ni fiel ni rancune. Il est difficile, dans une époque de publicité comme la nôtre, qu'un pareil personnage puisse faire quelques dupes et jouer un rôle.

— Le Théâtre-Italien vient de produire, au début de la saison, une jeune cantatrice dont tout Paris s'émeut; en quelques jours, le nom de Pauline Garcia est devenu célèbre. Déjà, l'hiver dernier, le public avait pu juger, dans les concerts, de cette voix si riche, de cet instinct musical si merveilleux. Mlle Pauline Garcia a tenu au théâtre tout ce qu'elle avait promis dans les concerts; reste à savoir si dans l'intérêt même de sa voix, admirable aujourd'hui, mais qui doit nécessairement grandir encore et se fortifier avec l'âge, ses débuts n'ont pas été un peu hâtés. Meyerbeer, après avoir entendu, l'an dernier cette jeune fille d'un avenir si beau, lui recommandait, sur toute chose, d'attendre encore deux ans avant de monter sur la scène. Certes, le conseil était bon, mais comment s'y soumettre quand on s'appelle Garcia, et qu'on a du sang de la Malibran dans les veines? Mlle Pauline Garcia n'a voulu écouter que son inspiration, et trois fois de suite, en la même semaine, nous l'avons vue, dans le rôle de Desdémona, réveiller les plus ravissans souvenirs attachés à cette musique de Rossini. Mlle Pauline Garcia dit la romance du *Saule*, au troisième acte, avec une expression vraiment admirable; sa voix trouve des effets inouis dans l'emploi des belles notes graves qu'on lui connaît, et son style, correct, irréprochable, à la fois sobre et varié, rappelle à tout moment l'école de son père. Mlle Pauline Garcia n'a que dix-huit ans; sa voix, d'une portée si franche, est frêle encore, même dans sa puissance, et son talent réclame les plus grands ménagemens. Aussi, nous craindrions pour ses forces le fardeau du répertoire; heureusement dans deux mois Mlle Grisi rentrera pour l'aider. En attendant, nous avons voulu payer notre tribut d'éloges à cette jeune fille, et constater ces éclatans débuts, sur lesquels nous aurons bientôt l'occasion de revenir.

Essais d'histoire littéraire, par M. Géruzez (1).

Chargé depuis plusieurs années de suppléer M. Villemain et s'en montrant de plus en plus digne chaque jour par l'étude comme par le goût, M. Géruzez a déjà recueilli plusieurs parties intéressantes de son enseignement. Cette fois, il n'a prétendu donner que quelques morceaux, des portraits détachés et qui appartiennent à diverses époques, depuis saint Bernard jusqu'à notre élégie contemporaine. Sous son titre modeste, ce volume est d'une lecture aussi agréable qu'instructive, de ce qu'on peut appeler une excellente littérature. Rien de mieux touché que les portraits de Jodelle, de d'Aubigné, de Malherbe, de Sarasin; les faits curieux, les anecdotes piquantes sont amenées à devenir des traits de caractère, et cela sans paradoxe, sans exagération, dans un certain milieu modéré qu'un sentiment juste remplit. Les portraits dans lesquels il peut entrer du moraliste et qui prêtent à une psychologie délicate, sont peut-être ceux qui conviennent le mieux à M. Géruzez. Avec Pascal, avec La Rochefoucauld, il s'est surpassé. « Pascal, dit-il au début, semble avoir reculé les limites de l'intelligence humaine, mais il n'a pas atteint celles de son génie. » On ne peut mieux dire en moins de mots; on ne saurait ouvrir le compas devant Pascal dans un angle plus exact et plus rigoureux. Le La Rochefoucauld de M. Géruzez est d'une vue aimable; en défendant la nature humaine, M. Géruzez s'est consulté lui-même, il se rattache à cette psychologie morale qu'ont honorée tout d'abord les Jouffroy, les Damiron, et à laquelle il est lié plus pieusement encore par le souvenir fraternel de Farcy. Mais ne flatte-t-il pas un peu M. de La Rochefoucauld en atténuant ses maximes? et ne lui fait-il pas aussi quelque tort en lui refusant l'intention profonde que le chagrin moraliste n'a qu'à peine dissimulée? Dans les *Essais de Morale,* de M. Vinet, il y a un chapitre sur La Rochefoucauld qu'on rapprochera utilement de celui de M. Géruzez pour rembrunir ce dernier. Sans doute c'est à propos de ses injures personnelles que La Rochefoucauld est arrivé à ériger ses maximes générales; mais en est-il jamais autrement? L'homme arrive-t-il jamais à une idée générale, sinon à propos d'un sentiment particulier? Il n'importe au moyen de quelle pointe on ait percé la cloison, pourvu qu'on voie. Dans tous les cas, c'est le succès de ce genre d'appréciations délicates et de portraits que de provoquer quelque discussion, et comme de ranimer l'entretien autour des personnages qu'on fait revivre. Le volume de M. Géruzez produira cet effet pour quelques noms choisis. Le goût, la décence, la justesse, une ame bienveillante, une instruction variée, ingénieuse, y forment les principaux traits; ce sont là des mérites de plus en plus rares, et qu'on est heureux de rencontrer. Quant aux critiques de détail, elles seraient en très petit nombre : je demanderai seulement si les *Mémoires de Sallengre* sont du *marquis* ou simplement de *monsieur de Sallengre*.

NOUVEAU RECUEIL DE CONTES, DITS ET FABLIAUX DU XIIIe ET DU XIVe SIÈCLE (2).

Il y a trois sources bien distinctes des fabliaux du moyen-âge : les uns remontent directement à l'antiquité et procèdent des traditions grecques ou ro-

(1) Paris, Hachette, 12, rue Pierre-Sarrazin; et Gratiot, 11, rue de la Monnaie.
(2) Publié par M. Jubinal, chez Pannier, rue de Seine, 23.

maines, modifiées par le morcellement successif des générations et des siècles; les autres sont venus, aux trouvères, du sein des littératures de l'Orient, par l'intermédiaire des Hébreux et des Arabes. Mais jusqu'ici il n'y a qu'imitation, et le caractère propre, individuel des fabliaux du moyen-âge, ne se révélera que dans les pièces inspirées aux conteurs par la vie pratique et contemporaine, par les évènemens, les mœurs et les vices de leurs temps. Ces trois divisions établies, il faudrait appliquer aux productions légères de la langue d'oil les catégories et les divisions ingénieuses introduites par M. Raynouard dans les poésies subsistantes des troubadours. C'est ce que M. Ampère, dans son excellent cours du collége de France, n'a pas manqué de faire avec cette habile perspicacité et cette sûreté de vues qui distinguent son enseignement. En parlant au long, l'année dernière, des fabliaux, M. Ampère n'a rien laissé à dire sur un sujet que le zèle de quelques jeunes éditeurs vient chaque jour élargir et étendre par la publication de documens nouveaux.

Pour ne parler que des fabliaux, de cette littérature dont la forme est propre au moyen-âge, dont la naïveté de récit devait aboutir à La Fontaine, dont la malignité caustique devait avoir Voltaire pour dernier mot, genre essentiellement français, ou dont l'antériorité française au moins est incontestable, il est inutile de rappeler que plusieurs recueils estimables, donnés tour à tour par Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon, avaient déjà initié le public littéraire à ces poésies long-temps négligées, et qui appellent plutôt, il faut le dire, un jugement sévère qu'un engouement peu réfléchi. Le volume donné aujourd'hui par M. Achille Jubinal est destiné à continuer les recueils; il contient ving-huit pièces nouvelles, dont quelques-unes sont fort curieuses et d'un intérêt véritable pour l'histoire des mœurs et des usages du XIIIe au XVe siècle. Peut-être un choix moins indulgent, une sympathie moins prévenue pour les productions peu classiques du moyen-âge, eussent-ils éliminé bien des strophes insignifiantes et même quelques pièces d'une valeur moindre; mais, en somme, cette publication mérite tous nos éloges. Le texte est pur en général, et il est évident que M. Jubinal s'est, avant tout, attaché à la correction. C'est là un mérite assez rare, bien qu'on en fasse volontiers parade aujourd'hui, et qu'on cache trop souvent des erreurs inqualifiables sous des notes bien lourdes et bien inutilement scientifiques. J'eusse désiré seulement, en tête de chaque fabliau de M. Jubinal, une analyse brève et succincte, qui, au besoin, pût dispenser de la lecture complète des pièces, lesquelles ne présentent pas à tout le monde le même intérêt. Chacun ainsi y eût trouvé sa part, et l'usage de ce recueil eût été, sans nul doute, plus utile et plus commode.

V. DE MARS.